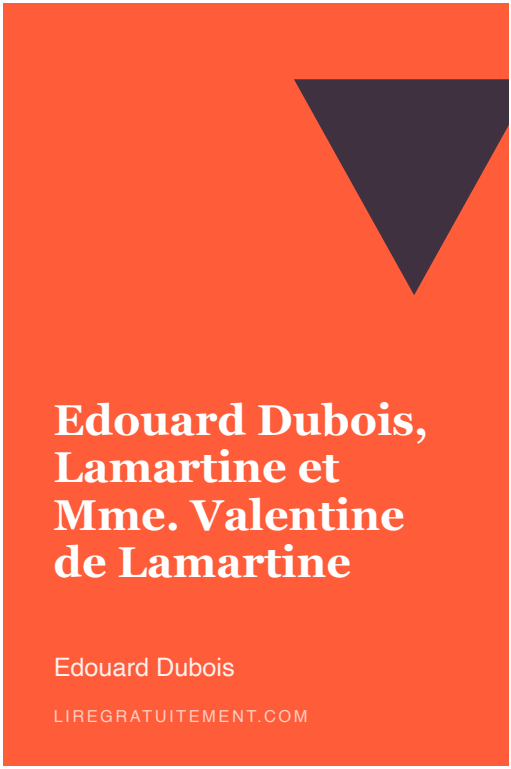

Edouard Dubois, Lamartine et Mme. Valentine de Lamartine

Edouard Dubois

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Edouard Dubois, Lamartine et Mme. Valentine de Lamartine

Si, comme vous, je ne suis pas poète, Si je ne sais chanter en vers harmonieux La terre et l'Océan, le calme et la tempête, Les doux épanchements d'une flamme secrète Ou l'élan d'un cœur pur s'élevant vers les Cieux,

Enfin, si je ne sais pas rendre, Du moins je sais sentir, du moins je sais comprendre.

Vous que le ciel a voulu nous donner, Comme un double foyer de lumière et de vie, o vous dont le grand cœur égale le génie, C'est à vous de créer, c'est à vous de chanter ;

A nous de sentir et d'aimer.

Éd. Dubois.

Vers laissés avec sa carte de visite à Saint-Point, dans'une de ses premières visites faites sur les pressantes instances de Lamartime (1828).

A Monsieur de Lamartine.

Humble vallon de Saint-Laurent Caché dans un recoin du monde, Qui me nourris de ton froment Et qui m'abreuves de ton onde, Asile d'amour et de paix, Nid retiré sous la ramée, Où ma compagne bien-aimée Et notre si chère couvée Ont concentré tous mes souhaits!

Ici dans ta rustique enceinte Que sillonnent les laboureurs, On chercherait en vain l'empreinte De la fortune et des grandeurs :

Les élégances de la vie, Les prodiges de l'industrie, Ni les merveilles des beaux-arts, Ni les monuments du génie Ne viennent frapper les regards; Les seuls plaisirs de la nature, Les seuls travaux de la culture Du temps qui fuit trompent l'oubli.

Sur le double mont qui lonserre L'écho des grands bruits de la terre A peine pénètre aflfaibli.

Que viendraient faire l'opulence,

Le luxe et la magnificence

En ton sentier rude et glissant ?

Mais on y rencontre souvent

L'amitié que rien ne rebute,

Le pauvre chassé de sa hutte

Par la souffrance ou par la faim,

La veuve ou l'orphelin en butte

Aux poursuites du publicain.

Je bénis la main providente

Qui daigna m'octroyer pour tous

Ou la farine nourrissante,

Ou le baume, ou l'huile calmante^

Ou le dictame encorplus doux

D'une parole consolante.

Dans le lointain du temps passé,

Cependant, portant ma mémoire,.

Je trouve un vestige de gloire

Sur ce coin de terre ignoré.

A la fin de la longue crise

De ses jours saturés d'ennui,

Persécuté et sans appui,

Quand le triste amant d'Hélo'ise

Venait demander un abri

Au monastère de Cluny,

Ici, dans un sombre ermitage,

Vivait dans une sainte odeur,

Un vénérable personnage

Élu familier du Seigneur;

Souvent la ^ agesse éternelle

Secommunique et se révèle

Au plus humble qui cherche Dieu,

Et qui détaché de soi-même,

Jusqu'à la lumière suprême

Monte sur des ailes de feu.

Parfois Abélard, en silence,

Venait vers le déclin du jour

Ouvrir à son expérience

Un cœur que troublaient tour à tour

Le vain orgueil de la science

Ou les souvenirs de l'amour.

Mais aujourd'hui, ô mon domaine,

Tes prés, tes bois, ton pavillon,

Ton ruisseau que sa pente entraîne

En murmurant dans le vallon,

Sont consacrés d'un plus beau nom.

Ils ont reçu cet homme illustre

Qu'environne le double lustre

Du poète et de l'orateur,

Dont tour à tour le beau génie

S'épanche en torrent d'harmonie,

Ou, dans un sublime labeur,

D'une politique nouvelle

Sur la charité fraternelle

Inaugure le droit vainqueur.

Il vient, hôte simple et facile,

S'asseoir à mon humble foyer,

Rompre le pain hospitalier

Que produit mon guéret fertile,

Ou bien à l'ombre du noyer

Qu'arrose une eau claire et tranquille,

Il nous étale le trésor

D'une âme immense et généreuse,

Ou nous ravit bien plus encor

Par sa parole allectueuse.

D'où peut me venir la faveur

D'une amitié si précieuse?

C'est qu'il a deviné mon cœur.

o mes enfants, sur cette terre,

€e fut ma gloire tout entière,

Et grande part de mon bonheur.

Lorsque viendra l'heure suprême Où je verrai ce triste cœur Séparé de tous ceux qu'il aime, Mettez ma cendre sous l'ormeau, Faites graver sur mon tombeau Après la parole divine :

« Il fut l'ami de Lamartine. »

Éd. Dubois.

A Saint-Laurent, un matin de juillet, en attendant la visite de M. et de M"® de Lamartine.

Pour ma sœur.

Pour mes frères,

Pour les amis de M. Ed. Dubois.

Le vieux grand-père Dubois, à 80 ans, nous entraînait encore à la chasse et se chargeait de remettre le fidèle Reveillaud sur la piste du Lièvre de la contrée. Son érudition, sa parole facile et son caractère enjoué étaient encore dix ans plus tard le charme de ceux qui V entouraient. Sa tolérance hasardait parfois un « C'est donc la foire, ici? » pour mettre un frein à V exubérance de la ^"^ génération^ sans qu un mouvement d'impatience se produisît sur sa face ridée : « Ma fille, va dire à ta fille que la fille de sa fille pleure! »

Ceux qui Vont connu intimement trouveront sans doute un peu courts et insuffisants les fragments de lettres que je reproduis dans cette compilation. Quils veuillent bien m' excuser. Certains détails sont incompatibles avec des caractères d^imprimerie et la lecture de sa correspondance avec notre père, notre mère et J/"* Valentine est possible dans son entier à celuilà seulement qui, supprimant les réflexes et les redites dun cœur toujours aimant, a la volonté d'extraire la seule quintessence de la pensée, nécessaire et suffisante pour en glorifier la mémoire.

Ce fut le but et la récompeîise du travail que vous m'avez confié.

Un fait, — et un fait particulièrement important puisqu'il fut produit par le sentiment et la conscience à laquelle Auguste Comte lui-même n'a pas pu refuser une valeur positive, — domine toute la vie de M. Dubois. C'est son intimité avec Lamartine dans sa vie politique, économique, sociale et familiale. L'aimable secrétaire perpétuel de V académie de Mâcon, M. Dureault, si actif et si dévoué dans ses fonctions, à qui Je donnais un Jour connaissance de quelques documents, me fit remarquer leur portée historiqueet me demanda un travailsurles a finances de Lamartine » pour les annales de la Société.

Je m'y appliquai donc, mais Je ne tardai pas à reconnaître que V admirable figure de Lamartine pre' nait les traits d'un Jeune prodigue aux abois à la recherche d'un prêteur à gages, si Von ne tenait pas compte de la psychologie de Vhomme épris de l'idéal sous la poignance des difficultés matérielles que la culture même de cet idéal entraîne avec lui. Je me souvins de quelques articles de journaux représentant l'auteur de Jocelyn comme un éternel chercheur f/'oraidé dans son malheur par les financiers [Claretie) et comme un grand égoïste abusant des amitiés qu'il inspirait {Henri Cochin).

J'ai estimé quHl était pour moi un devoir filial de m'élever contre ces appréciations d'une part en rétablissant les faits par des lettres de Lamartine luimême, d'autre part en montrant les contingences par

la publication des dociunenls en ma possession.

Les lettres de Lamartine étaient un monceau entre les mains de M. Dubois avant \^^\i^ Vannée du centenaire. A cette époque., des écrivains^ des journalistes vinrent en prendre com-

munication. Faute de temps pour les copier., ils demandèrent l'autorisation de les emporter. Le grand-père eut confiance., mais les emprunteurs n'eurent pas davantage le temps de les renvoyer que de les utiliser dans le moment.

Elles ne furent cependant pas perdues y car on voit de temps en temps dans les journaux réapparaître le nom, ou la prose sans le nom, de M. Dubois, à propos de Lamartine.

Les lettres d'affaires, les bouts de notes sans style ni orthographe ne tentèrent pas les écrivains, et quelques-uns de ces précieux témoins des affres qui hantèrent un cœur généreux rongé par les parasites de V escompte restèrent sur la table de Saint-Laurent ou de Belle-Croix. Nous y retrouvons quelques sanglots et imprécations.

Les voici. J'estime que loin de diminuer la gloire du grand homme, ces documents ne peuvent que démontrer le beauté de son caractère, faire ressortir l'immensité de son altruisme et mettre en lumière la force de sa volonté et sonénergieà la mettre en action, grâce Cl la précieuse faculté quil possédait de s'abstraire des contingences malheureuses qui en auraient terrassé d'autres. V influence réparatrice de M. Dubois y apparaît nettement.

J. Caplalv.

Notes trouvées

dans les papiers de M. Dubois.

Milly-Monceau-Saint-Point.

J'ai connu M. de Lamartine pour la première fois en 1828 dans une grande réunion au château de Borde, dans la commune de Château dont j'étais maire, et où j'étais accueilli favorablement. En parlant, il vint à moi et, avec une bienveillance marquée, il m'invita d'aller à Saint- Point le voir, et le plus souvent possible. J'y allai et, sur ses instances réitérées et pressantes, j'y retournai autant, et plus peut-être que me le permettaient les exigences du père de famille et du propriétaire agriculteur. J'avais vingtsept ans et il en avait onze de plus. J'étais enthousiaste de son génie et de sa poésie, et je fus peut-être encore plus pénétré et fasciné par le charme et l'attrait incomparable de sa personne, sa bonté, sa franchise et sa simplicité.

J'entrai de suite dans sa familiarité intime, confiante et affectueuse et j'y suis resté de plus en plus jusqu'à la fin de sa vie.

Il passait alors pour légitimiste et catholique, élève des Jésuites comme disait ia sottise vulgaire.

Moi, en religion, j'étais déiste décidé, à la façon du vicaire savoyard et, naturellement, comme en général la jeunesse universitaire de mon temps, libéral constitutionnel teinté de républicanisme.

Mais nous nous entendions à demi mot sur la politique rationnelle et la liberté de conscience.

Sur ces entrefaites, M. de Lamartine retourna à son poste diplomatique en Italie et s'apprêtait à aller à Athènes en qualité de ministre plénipotentiaire lorsque survint la république de 1830.

M. de L., royaliste de cœur, mais indépendant et plus large de raison, se prépara à l'action politique dans le sens qu'il a formulé

dans sa politique rationnelle, et se présenta à Màcon pour la députation. Mais la sottise de l'idée révolutionnaire et du faux libéralisme firent passer un nommé Ghardel, ancien avoué à Lyon (dit-on) absolument inconnu dans nos pays, avant, pendant et après, mais désigné par le comité directeur à Paris.

Ce fut alors qu'il résolut de faire son voyage d'Orient.

Après son départ pour l'Orient, le suflrage des électeurs de Bergues (Nord) où il était patroné par son beau- frère M. de Coppens, fut le trouver dans les mongnes du Liban.

A son retour, de nouvelles élections ayant eu lieu, sa candidature à Màcon (F" circonscription) ne trouva pas de concurrent, mais il nous dit qu'il lui serait bien difficile de se dégager comme il l'aurait désiré de la reconnaissance qu'il devait aux électeurs de Bergues,

à moins qu'une double élection dans les deux collèges de Mâcon, intra et extra-nniros, ne lui offrit le motif acceptable de l'unanimité complète dans son propre pays.

Cette prétention était présentée par son concurrent, extra-muros, et ses adhérents comme une exigence excessive et une prétention déplacée. Toutefois moimême, qui étais extra-muros, aidé de quelques amis, nous nous employâmes avec tant de zèle et d'activité que nous emportâmes la double élection. M. de Lamartine voulut m'attribuer personnellement ce succès. Je lui répondis: Je n'y suis pour rien que par mon humble concours; c'est votre nom, votre caractère et votre prestige qui ont tout fait.

De |ce moment j'entrai dans son intimité la plus cordiale, la plus franche et la plus confidentielle. Je ne l'ai guère quitté tant

ici qu'à Paris où j'avais pris un domicile en 1846 tant à l'occasion du mariage de ma fille que pour les études de mes trois fils. J'ai ^té mêlé à sa vie et à ses affaires, autant et plus même que me le permettaient les exigences des miennes et celles de ma famille. Je l'ai aimé et servi de tout mon cœur et de tout mon dévouement (gratuitement bien entendu) mais sans jamais pouvoir lui être réellement utile, ainsi que j'aurais voulu et qu'il «ûté possible; mais j'en ai été bien récompensé par l'amitié, l'estime et la confiance qu'il me donna sans réserve ainsi que sa très digne femme. Ce fut mon plus grand honneur en ce monde et une grande part de mou bonheur. J'en ai joui pendant 41 ans et j'en ai

reçu de continuels témoignages bien flatteurs et bien précieux :

1" Sa présence spontanée aux noces de ma fille avec provision de vins fins de Chypre et du Liban ; 2° ses visites annuelles avec sa famille dans mon modeste manoir de Saint-Laurent, avec le dîner champêtre sous les rochers ombragés d'où jaillit le Irais ruisseau qui arrose les jardins et les prés ; 3° les instructions détaillées et écrites de sa main relatives au testament rédigé par ÎNP Chapelier, notaire à Paris, alors qu'il pensait laisser une succession netle et dont j'étais l'exécuteur testamentaire; 4" enfin, dans la volumineuse correspondance qu'il m'a adressée, la lettre qui commence ainsi : « Mon cher Dubois. Les autres « hommes ont un cœur dans la poitrine, moi j'en ai « trouvé cent dans la vôtre... »

Je me suis toujours effacé tant que j'ai pu dans son entourage, franc sans flatteries, dévoué sans empressement, et je sentais qu'il ne m'en dislinguait que mieux et qu'il m'en aimait davantage.

Ah! qu'il faisait bon vivre en ce temps là, et surtout dans sa sphère ! Il était le plus intéressant et le plus prestigieux des hommes, et en même temps le plus aimable et le plus bienveillant ; hôte gracieux et attentif même dans les petits détails, avec une bonhomie et une simplicité charmante, tout à tous, et, comme une harpe éolienne, toujours prêt à résonner à tous les souffles venant de l'âme ou du cœur, des grandes pensées ou des bons sentiments.

Il se levait de grand matin. C'était le seul moment

dont il pût disposer pour le travail. On ne le voyait guère qu'à H heures pour le déjeuner oîi il arrivait allègrement, escorté par ses lévriers et un beau perroquet sur le poing ; quelquefois dans l'autre main des pages quil venait d'écrire presque toujours sans ratures ni surcharges, surtout à Tépoque de l'histoire des Girondins. Lajournée était alors distribuée suivant les affaires etles nécessités, le temps etles circonstances, avec liberté complète pour chacun jusqu'au diner à 6 heures. On allait prendre le café au salon et c'est là que se passaient les 2 ou 3 heures les plus précieuses, soit dans la lecture et les commentaires qui s'en suivaient, soit dans les conversations spontanées, de omni rescibili et quibusdcun aliis.

Il écoutait volontiers, arrivait à prendre intérêt à la question, intervenant par un mot heureux ou une observation incisive, puis finissant la plupart du temps par se laisser entraîner à son inspiration aux développements les plus ingénieux et les plus éloquents'.

J'oserai dire que dans ces conversations en petit comité, au foyer, au salon, sa parole spontanée et famimilière était heureuse

d'épancher avec libéralité le trésor inépuisable de son génie.

1. D'après M. le curé de Château, M. Auduc, qui reçut tant de confidences de M. E. Dubois pendant les onze années qu'il en fut intime et confident, certains assidus de Saint-Point en abusèrent. L'ua d'eux, en particulier, fit un livre qui obtint les honneurs de rAcadémie. en notant chaque soir les observations développées par Lamartine, qu'il présenta comme étant siennes. Lamartine n'en était pas dupe, car il spécifiait souvent dans ses notes à M. Dubois : « Ne dites pas cela à un tel «.

lo

On peut juger des conversations religieuses de Saint- Point par les échos qu'on retrouve dans les lettres échangées par les familiers après sa mort.

Alexandre^ membrede V Assemblée nationale ^un des hôtes dont Vidée et l'honnêteté religieuses^ se rapprochait le plus ^ semble-t-il^ de celles de Lamartine écrivait le 2i septembre 1881 à M. Dubois :

... Vous vous rappelez Polyeucte ; Félix qui est un sceptique, se convertit, Sévère qui est un stoïque, ne se convertit pas. Je vous le demande, quel est le plus religieux des deux ? Evidemment, c'est Sévère. Laprade, dans une belle étude sur Corneille, le reconnaissait. Polyeucte est un barbare dans son zèle aveugle. Je ne lui pardonne pas d'avoir brisé les belles statues de marbre. Vous parlez de Satan ! Y croyezvous à ce diable en chair et en os, comme y croyait le moyen âge et l'Eglise ? Satan est un être moral, il est en nous, dans nos désirs et nos passions. C'est une figure, et je ne pardonne pas au Catholicisme de tout vouloir matérialiser et de ne pas se tenir snr les hauteurs du spiritualisme...

Les Pères He l'Eglise ne connaissaient pas ces cultes de déchéance. . . Vous savezque je ne partage pas vos idées religieuses... Et cependant, à propos d'un vote de moi fait en mon absence, j'ai protesté en 1878, en écrivant au président : « La République sera religieuse ou elle ne sera pas ».

J'ai dit « conversations religieuses de Saint-Point ». L'idée religieuse était en effet le pivot de toutes les conversations^ discussions et spéculations intimes:

« Avez-vous lu le cinquième volume de la correspondance de notre ami écrivait le même M. Ch. Alexandre (déiste comme Lamartine). J'ai trouvé là votre nom prononcé avec un accent tout intime d'amitié, et j'ai eu l'illusion de sa vie, si vivante dans ses lettres si belles, si sincères si inspirées. Dieu y revient souvent comme le grand consolateur. 11 y a des paroles de résignation et des coups d'ailes au ciel. Il est religieux comme l'Arabe. Alla Kcrim, dit-il comme lui. Disonsle avec lui dans ces heures d'angoisses. Vous devez clouter ces lettres dans votre solitude en face des ruines de Cluny, dans votre recueillement ; il faut la paix de votre vallée pour lire ces confessions. Ici, je les ai dévorées avec amour, avec tristesse. Les souvenirs m'ont monté au cœur, le passé m'est revenu dans une vision. Où est le temps de Saint-Point, où sont ces morts bien aimés?

« Aimons-nous, nos rangs s'éclaircissent »,

disait-il un jour de deuil ou il perdait un ami d'enfance. Disons ce vers avec lui, puisque nous l'avons perdu. 11 nous aimait et nous l'aimions d'une amitié éternelle. Aimons-nous en Lamartine ;24 février 1875). Et je trouve cette note du 1 1 mars 1875 : — Je viens de parcourir à la hâte, pour y revenir à loisir le 5" volume

de la correspondance. Je suis sous le charme et tout rempli d'émotion. Il me semble l'entendre luimôme. J'ai entendu de sa propre bouche et à ces époques successives toutes ces belles paroles, ces nobles sentiments, ces observations et appréciations sagaces

et ces prophéties. Les autres doivent y trouver bien du plaisir et de l'intérêt, mais nous qui l'avons entendu, suivi et pratiqué dans la plus précieuse et ravissante intimité ! !

J'ai toujours, avec la modestie qui me convenait, admiré et partagé ses grandes idées, ses nobles sentiments en politique sociale et gouvernementale, l'ordre et la liberté, l'autorité et la loi, la hiérarchie et la discipline, la justice et la charité, sous la seule réserve du pivot religieux. Comme M. de Lamartine, déiste convaincu était très religieux lui-même et surtout très respectueux, très tolérant pour les religions positives, ce n'était qu'une nuance entre nous dans le même effort et le même but.

Il croyait à la raison humaine aidée de la conscience, souffle divin, émanation directe de Dieu dans l'homme. Les religions n'étaient que des symboles infiniment respectables, transitives mais perfectibles... Celte note, sans date, montre la transilion vers les spéculations politiques : Je disais à Lamartine en 1848 : Ce n'est pas la république que je crains, ce sont les républicains sans âme et sans Dieu, M. de Lamartine le savait bien, mais il espérait neutraliser, puis guérir ou expurger les germes morbides... Plus tard, hélas, la république avait bien ébranlé ou plutôt détruit son espoir.

Je voudrais être comme vous.

Mais tout cela ne valait pas encore pour moi les promenades en tête à tête à travers les bois de Saint- Point ou les vignes de Montceaux, et les entretiens dans lesquels il revenait toujours sur la grande et éternelle question et me disait : •<■ Expliquez-moi les raisons et les causes de votre détermination » (de revenir à la pratique de la religion catholique).

Il admirait vraiment et adorait tout ce qu'il y a de sublime et de divin dans le christianisme, tout en opposant des objections sur les dogmes et ce qu'il appelait les superstitions et légendes qui semblaient répugner à sa raison.

Et je lui expliquai : Je suis né en 1802 d'un père chrétien et d'une mère pieuse. A six ans, en 1808, je fus mis dans le pauvre petit collège rétabli sur les débris de l'abbaye de Cluny. J'ai subi la honteuse corruption universitaire et respiré le souffle malfaisant de la philosophie du xvm^ siècle dans les œuvres clandestines des Piron, des Parny, Diderot, Voltaire, etc.. Mais j'arais horreur de l'athéisme et du néant matérialiste. Je ne peux rien vous dire que vous ne sachiez comme moi, et mieux que moi, ce que vous avez si admirablement exprimé à lord Byron :

J'ai vu partout un Dieu sans pouvoir le comprendre.

Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. A seize ans, je tombai sur la Nouvelle Héloïse, Emile et les Confessions. Je lisai et relisai Werther, Aiala, René, Corinne, les romans de M~^ Gotlin, d'Auguste Lafontaine, etc.. Je vous laisse à penser ce que je devins alors au souftle des passions qui fermentaient et débordaient alors dans mon ardente et précoce jeunesse !

Séduit, saisi, pénétré dans tout mon être sensible et pensant, cœur et âme, imagination et raison, j'étais heureux et fier de m'é-

lever avec le spiritualisme et le déisme teinté de christianisme protestant de Rousseau, de partager son aversion et son indignation contre les doctrines désolantes des matérialistes, de même que contre la fourberie et la méchanceté de Voltaire. J'avais pitié de ses malheurs et de ses fautes; j'étais ému, fasciné, aveuglé par ses sophismes éloquents, et sans doute aussi par la conspiration secrète des passions, des rêveries et des illusions qui fermentaient en moi.

Lancé dans le monde, je fus entraîné ainsi dans bien des erreurs et des fautes mais, grâce aux circonstances, à l'induence et au souvenir de la famille, peut-être aussi à une certaine pudeur et timidité, et surtout à la grâce de Dieu, je fus préservé de l'impiété systématique, de la dépravation et de l'infamie du vice.

J'ai passé ainsi une quinzaine d'années dans le trouble et l'inquiétude, aimant et honorant le bien mais entraîné vers le mal. Enfin, je restai convaincu

par une triste expérience et précisément au rebours de l'idée dominante de Rousseau, que ma nature était dégradée et corrompue dans sa source, ainsi que le catéchisme me Tavait appris, que j'étais impuissant de moi-même et par mes propres forces de la combattre et d'en triompher, et que j'avais absolument besoin d'un secours surnaturel et divin. Je ne pouvais rester et vivre dans cette pénible angoisse. Sur ces entrefaites, la révolution de 1830 éclata, avec une recrudescence de l'idée révolutionnaire et antichrétienne. Ce fut pour moi le chemin de Damas, et je revins humblement à la foi et à la pratique de la religion de mon père et de ma mère, tous deux vivants, doublement heureux de me trouver ainsi en communion complète avec ma chère et excellente femme.

Dans ma misère, avec le sentiment profond de ma faiblesse et de mon impuissance, j'ai donc cherché un secours et une force supérieure. Je ne l'ai Irouvé que dans le Christ Rédempteur qui s'est fait homme dans le sein de la Vierge Marie, au temps promis dans la Bible et annoncé } ar les prophètes, et, ainsi Dieu et homme à la fois, s'est offert en expiation sur la croix pour nous racheter du péché originel et nous sauver. Mystère absolument incompréhensible mais sans lequel, comme le dit Pascal, l'humanité est absolument inexplicable. Mais si je ne le comprends pas, je le sens, ci f ai besoin de croire^ je veux croire, et je crois. Credo, Domine, adjiiva incrcdiilitatem meain. C'est la foi, et le raisonnement m'y confirme [ralionabile obsequium nostrum).

C'est moins une question d'intelligence et de raisonnement, de preuve et de démonstration qu'une affaire de conscience et de sentiment; les savants et les ignoranls, les riches et les pauvres, les forts et les faibles sont tous au même niveau : C'est l'égalité véritable dans le libre arbitre.

Voilà ma profession de foi.

M. de Lamartine s'arrêtait un instant et, me prenant par la main, disait : « Je voudrais être comme vous. » Et, côte à côte, nous reprenions la marche en silence.

Je voudrais être comme lui.

Ces mots « Je voudrais cire comme vous » si souvent répétés à M. Dubois par Lamartine^ si franc et si simple dans son intimité, si respectueux des choses divines, prennent une grande importance si Von considère qu'ail les a répétées vers la fin de sa vie dans une circonstaJice grave et solennelle :

Il avait dans son voisinage un compagnon et ami d'enfance, vieux sectaire du jacobinisme et de l'athéisme, le docteur Pascal ', le coryphée des antichrétiens du Maçonnais, homme d'esprit, d'ailleurs, cultivé et agréable. Je le connaissais très peu personnellement. Sachant que j'étais intime avec il/. Jard de Domange, ami d'enfance de mon père, il était venu un jour me prendre à Belle-Croix pour aller le présenter au dit M. Jard. A mon grand étonnement, tout le long de la course de 2 heures à pied par la montagne de Boursier, il m'avait mis sur la question catholique et papale, y revenant toujours lorsque je la laissais tomber.

Le docteur Pascal, retiré et solitaire dans une maison écartée, tomba gravement malade et se trouva

Son nom est parfois cité dans les lettres de Lamarline

privé des soins et secours nécessaires. M. de Lamartine alla le chercher avec sa voiture et, l'ayant installé chez lui envoya prier une jeune parente du docteur de venir auprès de lui.

C'était une jeune femme, agréable, et libre penseuse très décidée. Le curé de la paroisse de Prisse, l'abbé Perrotin, qui avait eu avec le docteur Pascal des rapports personnels de bienveillance, vint le voir et fut reçu avec une satisfaction très marquée et prière de revenir. Il revint en effet, mais les témoignages de reconnaissance du malade devenant de plus en plus significatifs, le curé éprouva de la part de la jeune parente un refus positif et non moins significatif de le laisser pénétrer.

Après une nouvelle tentative, le curé alla en rendre compte à M. de Lamartine qui, — déjà souffrant luimême, — se leva dans un violent mouvement d'indignation et s'écria : «Venez avec moi, Monsieur le curé, u et allons trouver cette femme ! » Il l'aborda en lui disant : « J'apprends, Madame, que vous empêchez « M. le curé de voir mon ami, malgré le désir que « celui-ci en a manifesté. Sachez, Madame, que chez « moi j'ai toujours voulu que chacun pût vivre en ((toute liberté de conscience, et j'entends qu'on puisse « mourir de même. Si mon ami désire s'entretenir « avec M. le curé, avez- vous le droit de vousj opposer? « Et s'il veut à cette heure suprême revenir à la reli- « gion de sa mère, il est bien heureux : Je voudrais « être comme lui! »

Que s'est-il passé ensuite entre le minislre du divin

Rédempteur et le pécheur contrit et humilié ? Ce que je sais, c'est qu'il a eu les prières et la sépulture chrétiennes, et que nous avons lieu d'espérer que le bénéfice de la Rédemption lui a été appliqué.

Ce ne serait pas le seul exemple : Isnard, membre de l'Assemblée législative, et ensuite de la Convention, qui débuta dans la vie publique par la violence de ses opinions antireligieuses et Laharpe, le coryphée de la philosophie sceptique et railleuse du xviii* siècle, tous deux victimes d'une révolution dont ils avaient acclamé les idées, mis hors la loi et obligés de se cacher pendant la terreur, ont laissé des témoignages frappants de leur conversion.

Lamartine, athée en politique.

Après un racolage impérialiste à Monceau.

((Je suis devenu athée en politique. » Ce mot de Lamartine a été souvent reproduit^ par M. Fernand Loyse^ en particulier. La phrase est exacte, mais pour en préciser et fixer le sens et la portée , c està-dire la considérer comme une boutade de tristesse, de désenchantement et dé dégoût, il est nécessaire d'indiquer les circonstances dans lesquelles elle fut prononcée. Elle fait ressortir un des côtés les plus frappants de la grande et généreuse nature de Lamartine .

Les de Laguéronnière étalent trois frères. L'aîné, légitimiste intransigeant qui n'a jamais voulu sortir de sa retraite. Le deuxième, vers la fin du règne [de Louis-Philippe rédigeait un petit journal dans une petite ville du Midi. A cette môme époque, M. de Lamartine qui avait fondé et patronait le Bien Public à Màcon, se décidait à le transporter à Paris et, ayant eu l'occasion de lire des articles signés Laguéronnière, il en fut frappé pour le fond comme pour la forme, et lui offrit la rédaction du Bien Public à Paris, ce qui fut accepté. Le temps marchait, la présidence fonction-

nait à l'Elysée, mais l'empire était déjà dans l'air. M. de Lamartine envoyait notes sur notes que le Bien jPwôZ/c commentait tous les jours sur ce double thème : que l'on calomniait le président et que d'ailleurs il n'y avait rien de possible que la république.

Je me suis trouvé à Montceaux le jour même qui précéda la nuit oîi le coup d'Etat fut exécuté, et le lendemain, j'assistais, avec quelques amis venus à la hâte, à l'ouverture du courrier. Le Bien Public contenait un grand article sur l'impérieuse nécessité du triomphant et heureux coup d'Etat.

Sur les exclamations indignées de l'assistance, M. de Lamartine so contenta de dire : u Que voulez-vous? Il avait besoin de se vendre et je ne pouvais l'acheter. » C'est ce Laguéronnière, fait sénateur, qui devint confident teinturier de Napoléon III et rédacteur anonyme de certaines brochures qui eurent alors grand retentissement. Tous rapports directs cessèrent entre eux, mais j'ai lieu de croire que des ouvertures aussi discrètes 'que magnifiques, mais bien inutiles furent faites à M. de Lamartine. Je le lui ai entendu dire après deux promenades secrètes faites en tête à tête au bois de Boulogne.

J'ai entendu rarement prononcer, depuis, le nom du sénateur autour de lui, mais il en parlait alors tout simplement, sans amertume et rendait impartialement justice à son talent.

Lorsque son jeune frère devint préfet de Mâcon, il ne lui ferma pas sa porte. C'était du reste un homme très habile et très séduisant, de beaucoup d'esprit et

de valeur, et qui se montra toujours plein d'égards et de respect, de tact et de convenances. Du reste, tout sentiment de rancune et de haine, et même de malveillance était étranger à la noble nature de M. de Lamartine. On a même pu dire que chez lui Texcès de cette qualité allait jusqu'à devenir un défaut, une faute. Il con naissait bien cependant tout ce qu'il y avait de mauvais dans les bas-fonds de l'humanité, mais il lui en coûtait de l'appliquer lui-même autour de lui. Une voulait pas le voir, ou ne l'apercevait qu'à travers les circonstances atténuantes, et rien ne lui était plus pénible et désagréable que d'èlre obligé d'en convenir.

Un peu plus tard, à l'époque où l'empire semblait manifester une tendance à une évolution vers un libéralisme constitutionnel (le fameux couronnement de l'édifice), la candidature officielle à Màcon était dévolue, par suite d'intrigues féminines, à un personnage de grande fortune territoriale, M. X..., qui depuis a brûlé ses vaisseaux avec les rouges.

M. Charles Roland, ancien maire de Mâcon, élu député en 1848, comme seide féal et dévoué de M. de Lamartine — (ce qui ne l'avait pas empêché, au premier discrédit de ce dernier à la Chambre, de le lâcher pour se rallier à Cavaignac, et ne l'empêchait pas en ce moment, las de ne plus rien être et voulant être quelque chose, de préparer et radouber une nouvelle barque pour passer à l'empire) — ^L C. U , dis-je, dont Lamartine m'a dit une fois : Quand il iiest plus avec moi, je suis au moins débarrassé du souci qu^ il pourrait bien me trahir^ homme de deuxième ou troi-

sième ordre, mais instruit et intelligent et surtout très laborieux et très ambitieux, se présenta contre le candidat officiel.

G. R. que je connaissais intimement réclama mon concours, et je lui dis : « Vous savez que pour moi « les questions purement politiques, de système et de « forme de gouvernement, quelle que puisse être ((leur importance, ne sont que secondaires, suivant « les temps, les lieux et les circonstances. Il y a une « question supérieure et qui domine tout : la question « religieuse et il n'y a qu'une religion véritable, « l'Eglise catholique dont la France est la fille aînée. « Si Cœsar l'admet, je crains que ce soit surtout comme ù Instrumentum Regni, et je n'ai pas confiance dans « l'auteur de la lettre à Edgard Ney et de l'odieuse « perfidie de Castelfidardo. »

A quoi il me répondit : « Vous savez que je ne par- « tage pas vos idées et vos sentiments religieux, mais « je suis avant tout Français patriote et, en homme « politique, je reconnais que la France catholique, « en immense majorité, par la foi, les traditions et les <(habitudes, a tout intérêt, tant pour sa paix à l'inté- « rieur que pour son influence et son prestige au « dehors, de maintenir l'état actuel de l'Italie, et de « sauvegarder la liberté et l'indépendance aussi bien ((temporelle que spirituelle du Pape. »

Il m'offrit à cet égard le témoignage deM.de Montalembert, son collègue à l'assemblée de 1848, ce que j'acceptai et eus l'occasion de vérifier dans un voyage que je fis alors à Paris. Mon faible concours lui assura

bien la majorité à Cluny, mais la candidature officielle (toute puissante alors) triompha dans les autres parties de la circonscription électorale et C. R. dut renoncer à la lutte, jusqu'au moment où M. le préfet La Guéronnière ne pouvant plus, sans compromettre sa propre honorabilité, donner son concours à une candidature devenue un scandale, une honte, tous deux trouvèrent une occasion et un avantage de s'entendre, l'un dans la satisfaction de son ambition, l'autre en convertissant un ennemi républicain acharné en un néophyte impérialiste dévoué et zélé. — Petite édition en raccourci et non illustrée d'Emile Olivier, car ce dernier s'était rallié à l'empire sous l'illusion d'un libéralisme sincère et pour le diriger dans cette voie.

Ils se donnèrent rendez-vous à Montceaux, chez jM. de Lamartine.

Celui-ci, qui déjà parlait un peu difficilement, ne se doutait évidemment pas de la tournure qu'allait prendre la conversation,

et je fus fort étonné, en arrivant pour dîner à Monceaux, de trouver les deux compères. Le soir, en se retirant après le départ de ces messieurs, il me pria de passer dans son cabinet le lendemain malin, avant de partir. Quand il m'eut expliqué l'affaire, je lui dis « Vous savez que je n'ai « jamais pu avoir confiance dans la république, suru tout depuis qu'elle vous avait mis de côté, mais en « présence de ces honteuses palinodies, je crois que « je vais être tenté de devenir républicain ». — Voici textuellement ses paroles en réponse : « Eh bien, moi.

« 671 politique, je suis devenu athée, mais, ajouta-t-il « immédiatement, et sur un ton différent, tranquil- «. lisez-vous, en religion, c'est le contraire et je me « rapproche plutôt de celle de ma mère. » Et je répliquai : « Rien ne peut me toucher et m'intéresser da\antage que ce que vous me dites là, et je m'en vais sur cette bonne parole. »

Cette phrase : je suis devenu alliée en politique, n^ fut donc qu'une boutade, en réponse à ma propre boutade je vais devenir républicain, et nous nous gardâmes bien tous deux de donner suite à notre boutade particulière.

Sur ces entrefaites, le préfet de La Guerronnière fut nommé à Toulouse et la convention traitée en prévision de la première élection future resta à peu près secrète jusqu'à la révolution du 4 septembre 1870, heureusement pour R.,qui reprit avec une nouvelle ardeur sa position républicaine. 11 fut nommé député à l'assemblée nationale. Il a trouve moyen de se caser au Sénat où il espérait trouver un repos glorieux que réclamait son âge ou plutôt sa santé délabrée. Hélas, il n'en a pas joui longtemps et ses rêves d'ambition s'évanouirent dans une mort prématurée.

M. Dubois écrit « à peu près secrète ». Il faut croire qu'il en avait percé quelque chose, car la dépêche suivante du préfet de Saône-et-Loire^M. Frédéric Morin,fut adressée au ministère de V Intérieur le 9 février 1871.

((Comme je le pressentais hier, la liste mixte a passé

tout entière avec 20.000 voix de majorité... Elle se compose de M.M.Rolland., républicain^ d^ccusé, peutêtre à tort, de comproîuission... etc.

Le scepticisme de Lamartine en politique était d'ailleurs très grand. Il savait bien que la force des choses est la loi suprême des hommes d'Etat. Il m'avait emmené une fois au ministère des Affaires étrangères pour se débarrasser d'Alexandre Dumas père, alors en quête d'une candidature électorale. Il me le présenta à ce titre et me demanda ensuite ce que je pensais de ce concours de républicains dans les salons. « Il n'y en a que deux que je sache, lui répondis-je, vous d'abord, et j'ose ajouter, moi. » Et j'en entendis bien d'autres à l'intérieur de l'hôtel de ville, avant la scène extérieure du drapeau rouge !

Lamartine était immensément bon de nature, profondément sceptique par e.rpérience, donc tolérant et sans rancune. V incident Laguéronnière en est une preuve. V incident Nadaud en est une autre.

Nadaud, comme la plupart des célébrités de l'empire, d'Alexandre Dumas au Père Hyacinthe, fut Vhôte de Lamartine, hôte même particulièrement fêté. M. Dubois racontait souvent que Nadaud ayant accepté de venir dîner au Chalet de la petite Muette, avec quelques intimes, on laissa la soupe refroidir pour attendre le chansonnier. — Un gendarme apporta enfin ses re-

grets d'être obligé de se rendre chez la princesse Malhilde. Lamartine était déjà souffrant et parut affecté de ce message, mais il reprit bientôt sa

sérénité habituelle et, à la fin du repas, il se leva, le verre en main pour chanter, sur Vair des Deux gendarmes, Vinunortelle romance ironique de Nadaud, l'impromptu suivant :

Un jour le [vaincu de Pharsale M'offrit un dîner d'un écu; Le vin est bleu la nappe est sale, Je n'irai pas chez le vaincu.

Mais que la cousine d'Auguste M'invite en sa noble maison, Je cours, j'arrive à l'heure juste :

Chansonnier, vous avez raison.

Ce fut là toute sa vengeance.

M. de Lamartine demeura en effet républicain^ comme le prouve cette courte lettre qui suivit évidemment une discussion devant la cJieminée.

LAMARTIME A DUBOIS

« Vous vous couslernez delà république : On aie « mal de mer aussi sur un navire, on le maudit et il « vous porte, mais on ne se jette pas à Teau; la « royauté en ce moment, c'est lélément liquide. »

M. Dubois au contraire, avait répudié la gueuse sectaire qui avait reieté Lamartine; avide de principes positifs, il ne croyait plus aux déclamations négatives de ses coryphées, et s'était réfugié, dans Vespoir d'une régénération sociale, dans le royalisme.

Cette divergence d'opinions entre les deux amis

n était qu'une simple nuance de principe, tous deux tolérants et de bonne foi : l'un déiste en religion, presque communiste en politique, mais autoritaire dans les moyens, et personnel par son génie, Vautre, ancien disciple de Rousseau devenu catholique pratiquant, libéral devenu royaliste par haine du sectarisme franc-maçonnique antilibéral et antireligieux, partisan d'une sévère discipline sociale par esprit catholique et bien antimaçon avant le courant actuel, comme le prouvent les notes quil a laissées.

Je pense avec Joseph de Maistre, écrivait M. Dubois, que, sous prétexte de réforme, l'idée de révolte et de révolution est satanique. Elle s'est formulée dans la république rationaliste et antichrétienne. Je la repousse avec horreur. J'admets toute forme de gouvernement temporel, basé sur l'évangile et en union spirituelle avec l'église catholique. Je repousse avec non moins d'aversion ce césarisme de Napoléon, fils naturel lui-même, et révolté de la révolution pour la confisquer à son profit, enivré d'omnipotence et de domination schismatique sur les âmes comme sur les corps, Machiavel sans scrupule, rêveur socialiste et économique d'utopies menteuses, plus dangereux encore par l'énervement et la corruption que la république désordonnée, car, si celle-ci est peut-être plus violente, la lutte sera nécessairement plus courte et amènera par l'intensité flagrante du mal une réaction salutaire vers l'ordre, la justice et la vérité avec la liberté vraie, la liberté du bien contre le mal la liberté des enfants de Dieu.

Encore cette lettre de M. Dubois à son gendre M. Caplain.de 1873:

«... J'ai répété à Alexandre ce que je disais à M. de Lamartine en 1848 : Ce n'est pas la république que je crains, ce sont les ré-

publicains sans âme et sans Dieu. M. de Lamartine le savait bien, mais il espérait neutraliser, puis guérir ou expurger les germes morbides. »

Voici d'ailleurs des extraits d'une lettre adressée le 3 février iS13 par M. Dubois à M. Alexandre, alors membre de V Assemblée nationale, qui montrent bien le terrain politique sur lequel les deu.r amis s'entendaient si pleinement lorsque, dans les veillées de Monlceau et de Saint-Point ils «faisaient chapelle» assis chacun d'un côté de la cheminée, les pieds sur le manteau de pierre, leur position favorite :

Cher monsieur et ami,

...La vieille légende est morte. 89 est l'ère d'une réforme nécessaire, inamissible qui devait et pouvait être immédiatement heureuse et féconde, mais qui a été dévoyée par l'esprit infernal d'impiété, de révolte, de convoitise et d'envie caïnique. Hélas ! où en sommesnous? Vous le signalez tristement : matérialisme et athéisme, orgueil de l'esprit et appétit de la chair.

Le sacrifice et le dévouement, la patience et la résignation? Niaiserie et duperie 1 — Quel Ezéchiel soufflera sur ces ossements? — Ne désespérons pas. ...Aimons ce qui est bon et admirons ce qui est beau.

C'est ainsi que je vous aime et admire, et beaucoup. C'est ainsi que j'ai tant aimé, admiré et honoré l'homme merveilleux dont je garde le souvenir avec vous et notre ami M. de Ronchaux.

Il était aussi simple, aimable et facile que grand et prestigieux, ...Quant à la question politique et au système de gouvernement, au fond j'y suis indifférent comme vous et comme notre illustre

ami l'était devenu dans les derniers temps de sa vie. Je lui disais : « La vue de ce César me ramènerait plutôt à la république dont 1848 n'avait fait que m'éloigner. ...Enfin, mon cher ami, je dis comme vous: que l'ancien régime avec ses abus est mort. La France n'en veut certainement pas, mais qui donc penserait à le ressusciter? Personne ayant un grain de bon sens, assurément, et Henri V moins que personne. Vous dites que ce pays l'a répudié à jamais et que le bourgeois Thiers est son homme. Hélas, le bourgeois Thiers va vite s'user avec sa redingote marron comme Louis-Philippe avec son parapluie. Mais Henri V ne veut pas mettre la culotte du roi Dagobert ni prendre la perruque de Louis XIV, encore moins son fouet de cliasse. Du reste cette bourgeoisie et cette démocratie acclamaient il n'y a pas si longtemps le manteau impérial et le sabre !

Et pourquoi me retourné-je vers Henri V ? Parce que lui seul peut s'appuyer nettement sur le principe religieux et s'entendre avec l'église catholique qui pour moi est la seule gardienne traditionnelle de la vérité révélée, qui seule peut sauvegarder l'autorité et la liberté, seule capable de résister au rationalisme rava-

geuretsans laquelle je crois que la civilisation retournerait bientôt à la barbarie.

Mais, dites-vous, les protestants sont religieux, lisent la Bible et prient. Ajoutez aussi les juifs, et les mahométans avec le Coran. Et j'y ajouterai quelques déistes que j'estime et que j'aime. Mon cher ami, je ne juge personne et remets tout à Dieu qui a voulu laisser sur la terre les ombres et les mystères, les contradictions et les difficultés. Je vous croyais alors catholique et légitimiste et je vous admirais et vous aimais. C'est le contraire aujourd'hui et je vous admire et ne vous aime pas moins.

Dans tout cela je vous dis tout bonnement ce que je pense et je n'ai pas la prétention de vous rien apprendre. Vous avez plus de talent, de portée d'esprit et de valeur que moi (sincèrement et sans fausse modestie), mais j'ai vis à vis de vous l'âge et l'amitié. Excusez l'un et agréez l'autre.

Voici une autre lettre dans laquelle est traité le principe religieux dont Lamartine aimait à s'entretenir avec son ami. Cétait selon tous deux la grande question., la première et la dernière de l'humanité^ la seule essentielle et nécessaire (porro unum et necessarium), qui domine la question politique.

15 avril 1879.

A ALEXANDRE

Cher et digne ami, ...Donc, j'ai demandé un congé d'un mois et j'ai

arrangé toutes mes affaires ici au plus vite. Voilà la belle saison qui s'annonce et c'est la seule où je puisse supporter le séjour de Paris, surtout pour mes courses quotidiennes, le matin à Grenelle en traversant la Seine, le tantôt au chalet que vous savez par le tour de la Muette.

Je vois de ma galerie, depuis 12 jours, les hirondelles voltiger et j'entends les rossignols chanter; mais ces charmants et doux oiseaux sont souvent imprudents dans leur empressement à venir faire leurs nids et je les ai vus souvent souffrir d'un retour des frimats. Ce n'est que quand le loriot a fait entendre son sifflement joyeux, la tourterelle son gémissement mélancolique et la huppe

sa double note saccadée que l'on peut compter sur la fixité de cette température tiède et parfumée qui était certainement celle du paradis terrestre. Mais sur cette terre de déchéance, il n'y a rien d'assuré, de permanent. Après les frimats, il y a les orages et tous les maux, accidents, cruautés et destructions, suite de la malédiction fatale.

Les pauvres petits pèlerins fidèles, leurs nids, leurs amours et tous les êtres de la création, grands et petits, et nous-mêmes avec eux, tout passe et disparaît rapidement, suivant une loi souveraine et supérieure. Le mal est avec le bien sur la terre et se combattent. Quel mystère insondable! Mais tout est mystère et nous sommes nous-môme le plus grand des mystères.

Là, nous trouvons le mal moral, le vrai mal, le mal persistant, éternel qui naît de la liberté de conscience ei de la volonté. Là, la pensée éperdue et terrifiée est

obligée d'aller chercher hors de ce monde une sanction inéluctable.

Dernier mystère où aboutissent les solutions les plus diverses et les plus contradictoires. Mystère terrifiant de la prédestination de la chute et de la grâce! Mon cher ami, les étoiles sont tombées du ciel, et Lucifer, le plus grand des archanges, qui voyait Dieu de plus près. C'est absurde, n'est-ce pas? Et cependant, c'est bien évident et certain aux yeux de la raison comme de la foi. Le bon larron a été justifié d'un mot sur la croix, Magdeleine d'une larme, Paul d'un coup gratuit de la grâce, Augustin, comme tant d'autres, de la contrition et de l'humilité du cœur. . .

Je n'ai pas la prétention d'apporter une démonstration théologique et rationelle. Qu'oserais-je dire, esprit borné après tant de

grands esprits qui ont au moins prouvé que leur foi était conforme à la raison. Rationabile obsequium nostriim. Eh, que ne peut-on prouver par des raisonnements qu'on ne puisse nier par d'autres raisonnements? Ou plutôt, avec l'imperfection du langage humain et le vague des idées qui en résulte, ne peut-on, par l'artifice subtil d'une dialectique arriver à tout soutenir et à tout prouver : que l'anarchie est la loi de la société, que la propriété c'est le vol, que le bien est mal, que le mal est bien, ou encore qu'il n'y a ni bien ni mal...

Gomment chercher et trouver la vérité dans les ténèbres et le cahos des contradictions. Combien peu en ce monde en auraient le temps et la possibilité! 11 n'est pas besoin de science et d'intelligence, d'études

et de spéculations philosophiques, il ne faut que la volonté et la bonne foi...

Ces paroles ont toujours intéressé M. de Lamartine, elles lui ont plu, il me l'a dit...

Ed. Dubois.

M. Dubois avait depuis longtemps mis en pratique son indifférence pour la forme de gouvernement, pourvu que sa liberté de conscience et la discipline sociale soient r^espectées :

Ciuny, le Jeudi (sans date).

A MONSIEUR CAPLAIN

Toute la ville est en mouvement par suite du passage du général de Castellane que j'ai déjà trouvé hier arrivant à Mâcon au milieu d'une réception officielle magnifique.

Il paraît qu'à l'exemple du président, toutes les autorités supérieures républicaines y prennent part, et s'il en est ainsi le bon peuple avalera en détail dix fois plus de cérémonies, fanfares, étiquette, etc., qu'avec la monarchie. Les généraux mettent tout en mouvement et font tirer le canon à leur passage. Tous les Castellane et autres Changarnier prendront facilement le goût de la chose. En tous cas, j'aime diablement mieux cela que la farandole démagogique.

D'autres sons de cloche.

Je ne crois pas qu'il nous soit possible de nous faire une idée de la frénésie d'adoration qui entourait Lamartine^ pas plus que de la haine quil inspirait à quelques-uns.

M. Gondard, curé de Flacé^ écrit à M. Dubois^ le 20 juillet 1847 :

... Vous connaissez, mais pas aussi bien que nous, le fameux banquet Lamartine. Il y a eu du superbe ridicule, pitoyable, mais les journaux en ont pris le beau côté. Beaucoup de personnes ne se gênent pas pour dire que cet homme est fou, d'autres, misérable. Le Journal des Artistes dit modestement que la foule est venue saluer le plus légitime de ses rois, qu'il n'a d'autre ambition que d'être le premier des citoyens. Merci du peu! Ce n'est pas tout, il en fait l'âme de l'univers, en sorte qu'il ne suffira pas de l'appeler « Votre Majesté » et, comme vous savez, « Votre Sainteté », il faudra dire « Votre Déité ». Prodigieux! Ah! ah! ah! Les salons de Màcon sont remplis en ce moment d'une pièce de vers faite par lui sur ce sujet. Une jeune personne a été, paraît-il, jusqu'à lui dire qu'elle avait rêvé s'être endormie entre ses bras !

Cette histoire, digne d'une chronique de « l'œil de

bœuf » est évidemment l'écho d'une amplification calomnieuse faite par la presse des paroles admiratives adressées par une naïve enfant au poëte qui mettait les cœurs à V envers.

Enfant, ne rêve plus, ou bien rêve toujours,

lui répondit Lamartine.

Ceux qui connurent le curé Gondard peuvent s'étonner de la rencontrer sous sa plume. Quiis réfléchissent : Elle est amenée par la passion politique^ et peut-être aussi par une jalousie d'amitié... Le chemin de Placé biffurquait sur ceux de Saint-Point et de Montceau. Ceux-ci faisaient du tort à celui-là.

Nous devons cependant nous y arrêter un moment, car après avoir questionné M. Dubois sur M. de Lamartine et ses amis, les journalistes lui firent sans doute des indiscrètes questions sur les amies.

Voici à ce sujet deux notes écrites par M. Dubois, qui firent sans doute partie d'un travail plus complet dont on a pu voir, çci et là dans la presse, des fragments épars.

« Je ne sais que vaguement et à peine ce qui s'est murmuré dans le monde, mais ce que je sais, et ne sais que trop et par ma propre expérience, c'est que l'homme déchu par le péché originel est incapable par ses propres forces et livré à lui-même de résister longtemps dans la jeunesse et même plus tard à l'entraînement du cœur, de l'imagination et des sens, surtout quand la passion et la séduction sont réciproques. Certainement M. de Lamartine, le plus séduisant des

hommes a dû rencontrer des séductions réciproques qui deviennent pour ainsi dire irrésistibles à moins d'une grâce supé-

rieure soutenue par la fuite et l'éloignement.

« Je ne sais jusqu'à quel point ce levain du péché originel, que saint Jean signale et nomme concupiscence, fermentant dans l'extase de la lyre et l'amoureux silence d'un cœur pressé contre le sien, a pu faire dévier dans le champ trouble des passions l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance...

« Hélas, David, le grand prophète-roi ne put voir Betsabée et la contempler sans danger dans son bain... Et Salomon...! »

M. Dubois était plein de tolérance et ne dédaignait pas lui-même le mot gaulois. Il ne voyait jamais le mal ou le pardonnait quand il était obligé de le constater. Modèle de galanterie, même à l'âge le plus avancé^ il ne croyait pas que l'expression de sentiments délicats et tendres de sexe à sexe pût cacher une ardeur plus vive ni la concupiscence. Voici une note charmante qui peint admirablement ce côté de son caractère., à propos d'une anecdote sur Lamartine déjà vieux, mais toujours admirateur de la grâce et de la beauté.

« Je me rappelle qu'il (Lamartine) arriva un matin avec une gravure de son beau portrait peint par Gérard et une grande feuille de papier, disant : « Vous « me voyez tout fier : vous savez que j'ai renoncé à « faire des vers et que je ne m'en croyais plus capable.

« Eh bien, la belle et jeune épouse que notre voisin « et ami, Albert de Surigny, nous a amenée hier soir « et qui m'a demandé si gracieusement mon portrait « a été pour moi une source inspiratrice, et je vais « vous lire quelques stances que j'ai écrites en me « levant pour l'envoi du portrait. » Elles sont inédites, je les transcris, elles sont ravissantes et peutêtre y trouvera-t on un re-

gain un peu vif des illusions enivrantes de la jeunesse et la confirmation de ces paroles de la sainte Écriture : Adolescens juxia viam suani, etiam cunisenuerlt, non recédât ab ea, dont j'ai fait moi-même la terrible épreuve.

Mais on y sent un souffle plus élevé que dans le joli badinage anacréontique de Voltaire :

wSi vous voulez que j'aime encore, Rendez-moi l'âge des amours, Au crépuscule de mes jours Ramenez, s'il se peut, l'aurore.

Il faut dire que la jeune dame de Surigny, née de Foras était d'une famille proche voisine et amie d'une sœur de M. de Lamartine, mariée et établie en Savoye sur les flancs des montagnes neigeuses qui descendent au lac de Genève, oii M. de Lamartine avait fait séjour lui-même. Cette jeune femme, d'une grande distinction est morte dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté à Prissey, près Montceaux, après sa deuxième couche !

Oh ! vanité des beaux rêves de la jeunesse I // s' agit de la poésie publiée depuis dans les Poésies

nouvelles, XXXII, p. 21$. Elle fut écrite pour M"^^ de Surigny, et datée de 1863, d'après une lettre adressée à M. Dubois, leZjuin \S&1, par M. Bezonquèt, ancien archiprêtre de Cluny , familier de Saint-Point, et alors doyen du chapitre à Autun.

Revenons, après cette digression, aux influences qui cherchaient à arracher M. Dubois à son amitié et à son dévouement à Lamartine. Deux personnes semblent s'être particulièrement appliquées à ce but:

M. Poisat, riche propriétaire et député du département de V Ain, parent éloigné de M. Dubois [et qui plus tard acheta une terre de M. Parceval, dont avait hérité M^^* de Cessiat) — et M. l'abbé Gondard, curé de Placé.

M. Poisat avait fait, très jeune, son chemin dans V affinage d'or et d'argent de M. de Rothschild, dont il était devenu commensal et intime. Il s'était lancé ensuite lui-même dans la même partie, avec V aide de ce dernier. Avant 1848, // avait pris M. Oscar Dubois — [qui devait plus tard créer les nouvelles aciéries du Creuzot) — comme ingénieur de ses mines de houille à Sclessin en Belgique; et il donnait tous ses efforts à Vaffinage pour le compte de Rothschild, de connivence avec le baron Ilirch [lequel acheta à son héritier le superbe château de la rue de Boulai nvillers à Paris). Puis il fît de la politique, confia à M. Edouard Dubois ses affaires d'affinage du quai de Valmy {ainsi que la rédaction de ses discours à la Chambre).

De telles références cadraient mal avec les tendances lamarliniennes de M. Dubois. M. Poisat chercha donc à détacher de Vhomme d'Etat son cousin Dubois dont il connaissait toute la valeur intellectuelle.

Voici deux lettres montrant bien l influence politico-économique qu'il voulut créer autour de Lamartine. — [C'était à propos de V édition complète des œuvres de Lamartine., dont M. Dubois avait la direction.) Il convient de rappeler que M. Dubois avait cessé d'être républicain après 1848.

Francfort, le 25 janvier I849,

Mon cher et vieil ami,

...[Après une apothéose de la famille de Rothschild de Londres)... Je souhaite vivement que l'entreprise dont tu t'occupes puisse réussir et que les avantages que M. (le Lamartine trouvera par les lettres l'engagent à s'éloigner de la vie politique où son influence nous a été si fatale. J'ai trouvé par hasard un volume de Gaussidière et les éloges qu'il en faits en son langage si grossier seront une triste page pour l'histoire d'un homme qui parle si admirablement des choses du cœur. On se demande alors ! Ce qu'il écrivait, le pensaitil? le sentait-il? Faisait-il des belles pages pour gagner de l'argent et de la politique pour satisfaire ses vrais instincts? Quelle différence entre l'homme qui a écrit les choses du sentiment et celui qui a agi avant et depuis février!!! Quelle différence entre l'adversaire

de la coalition et l'âme incarnée de cette ignoble, abominable et dernière coalition qui a détruit la monarchie constitutionnelle 1 ! 1

Qu'il réussisse donc dans les choses d'argent. Je te promets même : pour toi qui es si indulgent pour tant de perversité, à cause de ton si bon cœur qui pardonne tant à l'ami, d'employer tout ce qui dépendra de moi pour savoir ce que le Baron penserait de l'ouverture dont tu me parles. Je crois aussi qu'en faisant cette petite démarche, je suis utile à mon pays, à ma cause, qui souffriraient moins si leur puissant ennemi pouvait trouver dans la satisfaction d'autres besoins le moyen de ne plus s'occuper de politique!...

Tout à toi, ton cousin et ami,

M^ POISAT.

Mons, 25 novembre 1850.

M. POISAT A Éd. DUBOIS

. . Ton dévouement a été ce qu'il devait être pour une personne que tu as pu croire longtemps égarée, mais susceptible de rentrer dans la bonne voie : Nouvel Erostrate, il veut [Lamartine) brûler l'édifice social; Satan, il dresse des colonnes infernales pour combattre les bons anges. Sa voie est de plus en plus mauvaise. A peine de retour depuis quelques jours à l'assemblée il a trouvé le moyen de mal faire. Que peux-tu attendre d'un génie si malfaisant? Rien de bon. Achève ta tâche au point de vue des intérêts matériels que tu as entrepris de sauvegarder, mais ne

lui laisse pas croire que des hommes religieux et monarchiques comme toi peuvent rester les intimes des hommes qui veulent détruire ce qu'il y a de plus sacré pour eux.

Dieu ordonne la charité, mais il défend la fréquentation des méchants. « Qui amat periculum peribitiii illo. »

POISAT.

Pow bien comprendre l'investissement sournois de la « place » lamartinienne par Vami de M. de Rothschild et la déconvenue causée enlui par la constance de V amitié et du dévouement de M. Dubois^ il faut se reporter à la lettre écrite par Lamartine à ce dernier^ au lendemain de la visite qu'il fit à M. da Rothschild^ le superbe et fier publicain, sur les conseils de M. Poisat. Il faut dire aussi les tracasseries d'argent qui s' ensuivirent contre M. Dubois de la part de M. Poisat^ dont Lamartine dit quelque part, dans ses lettres, que « Vargent pétrifie », il faut dire surtout la véritable haine qui s'abattit sur M. Dubois Henri qui^ ayant inventé un nouveau procédé d'affinage, faisait concurrence au véritable monopole accordé à V étranger par V interdiction de fondre en

France les anciennes monnaies d'argent, combinée avec V autorisation de les exporter.

Cette guerre dura jusqu^à la mort de M. Poisat en 1869, et la presse parisienne, surtout en 1857 et 1868 en enregistra les échos (les Débats, le Moniteur, le Journal de Paris, le Siècle), sans se douter

de l'origine lamartinienne de la querelle économique.

Vautre ennemi de Lamarliiie^ M. Gondard, curé de Flacé^ ami très intime, presque /'alter ergo de M. Dubois, était légitimiste comme M, Poisat. Les lettres qui suivent visent la tendance supposée au communisme et les imprécations contenues dans quelques poésies de Lamarûne contre le Dieu tout' puissant qui ne fait pas régner le bonheur sur la terre.

M. Gondard s'est rencontré souvent avec Lamartine chez M. Dubois, en particulier en 1845, au mariage de 71/" Caplain et en ISoO aux noces d or des parents de M. Dubois. Les rancunes politiques s'éteignirent dans les toast d'admiration portés au Patriarche, M. Dubois, entouré de sa tribu d'enfants. En mars 1848, M. Gondard écrit à M. Dubois à propos d'une lettre que Lamartine avait envoyée à ce dernier en vue des élections de Mâcon oii il désirait qu'il se présentât.

Il ne fallait plus que cela pour me le faire prendre en grippe ! Je suis convaincu que, si vous publiiez sa lettre, vous doubleriez votre chance mais il ne faut rien devoir à celui qui ne veut rien vous donner {au point de vue religieux). Ah ! grand dupeur d'hommes. Voyez-vous, je déteste la queue d'Alcibiade...

Le 8 juin 1848.

C'est incroyable comme Lamartine baisse dans le thermomètre de l'opinion publique... On ne se gêne

plus guère dans le choix des épithèthes, et il y en a qui blessent les oreilles, encore pleines de la douceur et de la majesté de ses harmonies, tant c'est aigre et trivial... (Suit un parallèle avantageux pour M. Thiers.)

H Juillet 1858.

LE CURÉ GONDARD A Éd. DUBOIS

... Dans son besoin d'imprimer le sceau de son nom à son pays, à l'Europe, à son époque, à l'avenir, en religion, en philosophie par la politique, Lamartine s'est mis à l'œuvre se croyant assez puissant pour creuser le lit au flot populaire dont il avait besoin pour monter et s'y maintenir. Là est son malheur et le nôtre. Après la poésie est venu l'orgueil. Il en a comme Lucifer et, s'il est vrai de dire qu'il ne voulait pas détrôner Dieu, il est vrai cependant qu'il voulait détrôner le Christ.

Si l'on veut, j'absous son intention, mais son intelligence m'est suspecte et, si je descends à l'endroit où se savoure l'arôme de l'individualité, j'y trouve une présomption qui l'exalte jusqu'à la démence. Je ne dis pas qu'il ne puisse se relever, non, mais si cela arrivait, ce serait avec le tourbillon de la tempête qui emporterait le beau pays de France. Cet homme est un démon de la pire espèce, puisqu'il est poussé par l'orgueil. Toutes les grandes et lamentables chutes se sont faites de ce côté.

26 Juillet 1848.

GONDARD, curé de Flacé, A Éd. DUBOIS

... Il y a des gens si alarmistes et si alarmés que, si on les croyait, il n'y aurait plus autre chose à faire pour nous autres prêtres qu'à nous en aller chez les Océaniens... nous, nous sommes pauvres, nous n'avons plus rien qu'on puisse tondre et ces messieurs (les Communistes) aiment de quoi diner, sans même vouloir la vigile de la fête.

Ne croyez-vous pas qu'il est très heureux que M. de L. ait fait la lourde chute. Comme il n'en voulait qu'à nous, nous étions perdus. Aussi, remarquez bien ceci, ça été une immense joie quand nous avons su que votre illustre ami était tombé. Tout autre plutôt que lui. Vous savez que, pour ma part, je l'ai toujours considéré comme un ambitieux, incapable du reste, qui voulait présider la république à son profit.

Quelques personnes commencent à croire qu'il peut se relever. S'il veut revenir aux saines idées telles que les comporte une république intelligente et respectueuse de tous les droits, à la bonne heure, mais s'il continue à vouloir profiter du pouvoir pour appliquer les idées que LadyHanope lui a fourrées dans la tête, la religion aurait beaucoup à souffrir...

31 Juillet 1848.

... On dit que votre illustre ami se remet un peu de sa lourde chute. Pour en éviter une seconde, en cas qu'il revienne au pouvoir, il faudra qu'il évite la mau-

SI

vaise société et modifie son programme. J'ai lu dans la gazette un article de lui à l'adresse de Thiers,... quelle magie de style a cet homme !

18 Mars 1849.

... C'est un farceur à votre sujet. Je vous dis qu'il a peur que vous soyez représentant à cause de sa besogne... Ah ! si j'avais le courage de vous gronder, comme je me fâcherais !

Voici enfin une lettre du 24 mars 1849 qui contient le reproche d'égoïsnie porté par Alfred de Vigny, et rappelé ces derniers temps par M. Henri Gochin dans la Revue française politique et littéraire.

Le curé Gondard veut éloigner M. Dubois de la carrière politique et^ pour cela, cherche à lui prouver que M, de Lamartine ne l'aidera pas.

«... Mon cher ami, vous voyez M. de L. à travers le prisme de l'amitié. Quant il serait vrai qu'il n'a pas besoin de vous [pour les affaires)^ l'est-il également qu'il tient à vous voir à la Chambre? Non. Beaucoup plus intelligent que les légitimistes, il sait parfaitement de quel poids vous seriez dans la balance en leur faveur dans notre Maçonnais. Ah ! si vous croyez que le cher homme va vous prôner, vous êtes bien bon ! Il lui faut une pâte plus facile à pétrir. Mais, mon cher ami, ce comité fourmille d'ambitions... Non. non, ce n'est pas un ami, c'est un égoïste ou, si vous aimez mieux ce terme moins prosaïque, un adorateur de luimême... Entre les hommes et les idées de cette couleur

aux mille nuances d'intérêt et d'ambition et vous, il y a le cahos que l'évangéliste a vu entre les élus et les damnés! Intei' vos et nos, Chaos magnum firmatum est. Pour ce citoyen, la Vérité est une fille à marier. Combien comptant, combien à espérer. Notre monde est fait pour les félicités solitaires de quelques vautours. Ces gens ne veulent plus être chrétiens et ont cessé d'être

philosophes. Si vous avez les pieds de ce côté, vous êtes chez nous par la tête et le cœur. »

Le curé Gondard se laisse entraîner ici, manifestement, à faire un jugement téméraire [la chose a son importance puisqu'il s'agit d'apprécier Végo'isme ou V amitié de Lamartine). En effet, le 13 mars 1849, M. Edouard Dubois recevait les renseignements suivants [lettre de son cousin, M. Eugène Dubois), sur la préparation des élections de 1849 :

Mon cher Edouard,

J'ai vu M. d'Orcière. 11 m'a montré une lettre de M. de Surigny qui trouve son nom trop caractéristique pour le mettre en avant. Cette lettre parle longuement de vous et de M. de Lamartine. Votre nom a été vivement discuté mais il est resté debout... M. de Beauregard parle de vous réunir... Le comité hésite entre M. Galichon et M. de Surigny. Je crois pourtant d'après ce que m'a dit M. d'Orcière que le premier cédera la place à l'autre. Alors ce serait vous, lui [de Surigny) et M. de Lamartine (qui seriez portés par les conservateurs). Toutefois, le comité hésite beaucoup à le porter à cause de l'impopularité qu'a jetée sur son nom l'impôt

des 45 centimes et parce qu'il est sur la liste rouge... Vos articles sur la métallurgie vous ont fait du bien... M. de Lamartine a pu vous en dire autant...

Eugène Dubois.

Donc, Lamarline ii'avait pas à duper M. Edouard Dubois. Ce dernier s'est relire parce que [voir la lettre de M. GoJidard^ du 24 mars \%i^) parce que les légitimistes, moins intelligents que Lamartine, n'ont pas su voir de quel poids il aurait été dans la ba-

lance en leur faveur dans le Maçonnais e^ n'ont pas su profiter de l'évolution de son esprit vers la royauté depuis la désillusion que les événements de 1848 avaient détruit sa foi républicaine.

Voici d'ailleurs la circulaire relative au retrait de candidature de M. Dubois^ écœuré par les multiples compétitions de petites chapelles, comme on peut le voir dans sa correspondance de l'époque, surtout à son ami Gacon.

Sans date.

Citoyens électeurs de Saone-et-loire,

Je viens vous déclarer que je retire ma candidature. Je crois faire ainsi acte de bon citoyen. Voici mes motifs, vous les apprécierez.

... Il se présente un grand nombre de candidats... Chacun rattache à soi dans le cercle restreint des populations un certain nombre de voix dues à rinfluence personnelle... Il en résultera évidemment

des diversions qui empêcheront que l'impression véritable du vœu de la nation se produise... Nous voulons tous la république, mais...

Deux tendances bien distinctes se manifestent... la violence et la conciliation.

... Il s'agit de choisir entre les deux systèmes.

Il devient donc nécessaire pour tous de ne vouloir que le possible et de faire abstraction de toute nuance politique et religieuse.

La croyance en Dieu, les antécédents de moralité, les conditions d'ordre, une vie laborieuse, un esprit éclairé sont les principaux gages auxquels il faut s'arrêter,... mais on doit se déterminer par les conditions générales et les chances de succès.

C'est pourquoi, en me retirant afin d'éviter une diversion funeste, je déclare que je donne mon suffrage à MM.

Lamartine, Mathieu, Rolland, Foilard pour Mâcon;

Matiiey, Dariot, Dureaut, X... pour Chalon;

Lacroix, Bertucat pour CharoUes;

PiSTET, DE LoisY pour Autuu ;

Thiars, X... pour Louhans.

... J'engage tous les bons citoyens à faire leurs réflexions. Le temps presse.

Un peu plus tard, les mauvaises pensées de Vami Gondard s'effacent... les circonstances atténuantes lui apparaissent, le curé admet la bonne foi de Lamartine. Il a peur seulement pour Vami trop fidèle que son dévouement l'entraîne trop loin.

6 Mars 1850.

J'espère que vous continuerez à fermer l'oreille à la voix de syrène de M. de Lamartine. Est-ce qu'il faut croire un mot de tout ce qu'il dit? Quoi qu'il fasse, il restera toujours poëte et c'est ce qu'il a de mieux à faire. La duperie et le mensonge dans une âme pareille serait le comble de la mesure. Mettons donc qu'il soit de bonne foi, quoiqu'il soit un peu différent dans les journaux...

Au surplus, comme je crains la foudre pour cette tête, je préfère que vous vous teniez à distance. Tout cela finira mal...

1" Mai 1850.

... Que l'on soit injuste envers lui, c'est possible, mais à la vue de ce département si mauvais [au point de vue de Vordre social et religieux)., on l'accuse de l'avoir perverti et on lui en veut.

Et, peu à peu, à V aspect des tergiversations, des avatars successifs des ennemis politiques de Lamartine, le curé Gondard, comme tous ceux qui connurent pour l'avoir approchée Vâme délicate et superbe de notre grand poëte en vinrent à communier avec lui dans les magnifiques strophes funèbres qu'il écrivit le 4 octobre 4830, à Mofitceau, eii mémoire du comte d'Orsay.

« Aimons-nous, nos rangs s'éclaircissent. »

« Speravit anima mea.

Au point de vue religieux, V œuvre et la personnU' lité de Lamartine peuvent donner lieu à beaucoup de controverses . On est d'accord sur ce point que la Question Eternelle, la question des questions, le préoccupait^ mais certains ont été jusqu'à nier la portée surnaturelle de sa pensée religieuse.

Et cependant, écrit M. Dubois, Lamartine repoussait de toute sa force l'imputation qui lui fut faite de son prétendu Panthéisme. — (Au lendemain de la révolution de Février, il s'empressait de proclamer que le sentiment religieux est le premier besoin de l'humanité.) Il voyait Dieu partout, mais non en tout. C'était le Dieu infini, tout- puissant, souverain créateur des mondes. Il le proclamait, l'invoquait et le priait sans cesse, et si ce Dieu de sa mère et de son noble père a pu s'éclipser pour lui et

pour un tems dans le mystère insondable où l'homme est à lui-même le plus grand mystère, j'ai toujours eu l'espérance que le voile se dissiperait.

Il est curieux, à propos des divergeances d'opinions touchant les convictions religieuses de Lamartine, de voiries façons absolument contraires dont elles étaient comprises par les prêtres qui Vont connu.

Le plus ancien^ V archiprêtre de Cluny [devenu doyen du chapitre de lévêque d'Autun et qui fut mis sur les rangs pour la succession^ recueillie par Monseigneur Perraud, auprès duquel il resta) ^ l'avait connu par M. Dubois. Quelques lettres de lui respirent la sympathie, le respect et l'admiration de mêjne pour son successeur, M. VittaUy très apprécié de Lamartine. Le curé de Prissey devait penser de même puisqu'il sut obtenir de lui la permission de pénétrer auprès du docteur Pascal, à Vagoiiie au château de Montceau. A propos de Vabbé Perrotin, de Prissey, voici une note de M. du Crest, curé actuel de Château :

J'ai maintes fois entendu M. l'abbé Perrotin, à cette époque curé de Bourbon-Lancy, s'exprimer d'une façon très explicite sur la correction toujours parfaite avec laquelle M. de Lamartine rendait sa pensée tant sur le dogme chrétien que sur le respect spécial qu'il déclarait dû aux pratiques du culte catholique. M. Perrotin, de longues années durant, célébra la messe le dimanche dans la chapelle du château de Montceau. A cette occasion, il rencontra souvent, groupées autour du poëte, les sommités littéraires du temps appartenant à toutes les nuances de l'opinion. M. Perrotin amait à redire combien l'accueil qui lui était fait par tous, était déférent et respectueux.

Cette note de M. Dubois est relative à ce sujet :

Lamartine se montrait toujours respectueux et bienveillant pour le clergé en général et particulièrement pour les curés de campagne, dont il appréciait les mérites et les vertus, ainsi que l'action salutaire sur

les populations... Il fréquentait l'église de la paroisse dans une tenue édifiante. A Montceau où il était éloigné de l'église, il faisait dire la messe dans sa chapelle. Sa politique rationelle, basée sur la charité fraternelle, l'autorité légale etla conservation des principes sociaux, concordait d'ailleurs avec le fond de leurs idées. Sa popularité dans le clergé en général était très grande.

Il y avait sans doute quelques réserves, au point de vue de l'orthodoxie et de la théologie, que l'on faisait pour certaines parties de ses écrits, mais elles étaientatténuées tant par les sentiments qu'on avait pour sa personne que par l'admiration enthousiaste de son génie poétique et religieux, surtout dans les Méditations et les Harmonies.

Un jour, les séminaristes de Semur en Brionnais, sous la conduite de M. l'abbé Botheron, enfant d'une famille de Saint-Point, depuis curé de Couches, vinrent donner une sérénade à M. de Lamartine, alors à Saint- Point. Nous étions au salon, où se trouvaient quelques amis avec la famille, lorsque la fanfare éclata sur le gazon en bas de la galerie. M. de Lamartine voulut descendre pour les remercier et leur offrir des rafraîchissements. Nous le suivîmes et je me trouvai à côté de lui avec l'abbé Botheron. Il s'adressa à moi en me touchant l'épaule, disant à peu près queles prêtres, dans la connaissance qu'ils ont des troubles, de la faiblesse, des égarements et des contradictions de la pauvre hu-

manité comprendront son œuvre de plus en plus et qu'il arrivera un jour où ils seront seuls à la comprendre.

Pour comprendre ainsi Lamartine, il faut lire les

Méditations et surtout les Harmonies... surtout la V* du livre P" des secondes harmonies, intitulée hymne au Christ., adressée à Manzoni. »

Voici en outre un fragment de discours prononcé par M. Dubois devant quelques admirateurs et amis venus en pèlerinage à Saint-Point, je ne sais à quelle époque.

« L'âme de Lamartine s'est manifestée surtout par le sentiment religieux, par l'adoration et la proclamation d'un Dieu personnel, créateur et souverain des mondes. »

Ce fut là en effet la foi et le pivot de toute la vie de M. de Lamartine. Tous ceux qui l'ont approché et pratiqué le savent bien, et ceux qui n'ont fait que lire ses poésies sublimes et ses autres écrits ne le savent pas moins. Mais il l'a manifesté lui-même par cette inscription Speravit anima mea au frontispice de ce sépulcre où il a déposé successivement sa mère, sa fille et sa femme avant de leur être réuni, et où il reste encore une place réservée à cette nièce, sa fille adoptive, qui fut sa dernière consolation et à qui il a voulu laisser ce nom qu'elle porte si dii^nenient, nom qui doit s'éteindre avec elle mais qui retentira à jamais dans la mémoire des hommes.

INous n'avons pas à rechercher comment l'esprit humain, si grand qu'il soit, peut se trouver ou se croire à l'étroit dans le cercle de la révélation et de la tradition tracé par l'Eglise ni si

l'humanité... peut d'ellemême avec la raison, souffle divin, trouver la vérité

et la justice et accomplir sa destinée. Mais nous pouvons dire que M. de Lamartine s'est toujours montré respectueux et sympathique pour les dogmes et les croyances et particulièrement pour la religion que sa sainte et admirable mère et son digne père lui avaient transmise... Disons en terminant que l'Imitation de Jésus-Christ ne quittait jamais son fauteuil ou son chevet.

Touchant sa fin dernière, rien n'est plus péreniptoire que ce fragment de lettre de M. Dubois à Vévêque d'Autun, copiée par M^ Caplain, avant quelle ne soit envoyée :

25 Octobre 1890.

[Après quelques observations à propos du Centenaire)... Je l'ai suivi, tant à Saint-Point, et surtout à Montceau (oîi j'allais au moins 2 fois par semaine, de 5 heures à 10 heures du soir), dans les derniersmoisdesa vie, alors qu'il ne pouvait ni parler ni écrire, mais qu'il entendait, voyait et comprenait visiblement ce qui se passait et se disait autour de lui, alors qu'il était certainement en pleine possession de lui-même, de sa raison, de sa conscience et de sa volonté, j'ai reçu et observé, lorsque j'arrivais vers son grand fauteuil devant le feu du salon d'en bas, les touchants et éloquents témoignages de ses regards, de son attitude, de ses soupirs et des prières qu'il murmurait sourdement entre ses lèvres, alors que depuis longtemps, la vieille Imitation de Jésus-Christ de sa mère ne quittait plus son chevet .

Enfin, pressé de le revoir après son dernier départ pour Paris, je suis arrivé de grand matin à Passy chez mes enfants, 2 heures après qu'il eut rendu le dernier soupir. J'allai immédiatement au

chalet de la Muette où il était déjà préparé et exposé sur son lit funèbre par les soins pieux de madame Valenline qui se jeta dans mes bras, en me disant qu'elle n'avait plus que moi de père et qu'elle me demandait de lui en servir.

Sa belle figure était comme transfigurée dans une beauté calme et sereine. J'y distinguai aussi les stygmates évident d'une grande souffrance mais voilés sous le cachet réparateur de l'esprit de pénitence et de la contrition...

— et ailleurs :

Quand je me rappelle d'un côté les dangers et les séductions de toutes sortes qu'il a traversés dans sa brillante jeunesse et pendant toute sa vie, de l'autre côté son amour fraternel de l'humanité, sa bienveillance universelle, sa charité inépuisable qui lui faisait donner encore, alors qu'il ne savait plus comment se faire des ressources, son respect des choses divines et les bons désirs qu'il a si souvent manifestés. J'espère avec confiance que le bénéfice de la rédemption lui a été appliqué.

Et enfin, sur les véritables sentiments de Lamartine, rappelons la lettre qu'il écrivait au comte de Virieu, qui a été publiée par le P. du Lac, dans son livre Jésuites.

Sans date.

AU COMTE DE VIRIEU

Comme toi, je cherche la foi perdue par notre très grande faute et bêtise ; j'en sens le besoin ; je m'astreins le plus que je peux aux

règles positives; je fais ce que l'homme peut, Dieu fera le reste, quand et comme il conviendra. Il n'y a pas de danger à suivre cette foi, même avant l'absolue conviction de l'esprit, puisqu'elle n'ordonne rien que la raison élevée à son plus haut point de lumière et de vertu ne conseille. Jetonsnous y le plus possible les yeux fermés, c'est le bâton de l'aveugle, le ciel qui nous met dans les ténèbres ne nous reprochera pas d'avoir marché en tâtonnant, et toutes les présomptions morales sont pour que nous suivions cette lueur, puisque véritablement on s'égare en s'en écartant.

Quant à l'immortalité de l'intelligence, quant à une

meilleure existence, sois-en sûr, elle se sent.

Adieu.

Lamartine.

Un peu de finances.

Les Finances de Lamartine.

Notes et lettres de M. Dubois et de M. de Lamartine.

Lamartine était pétri de bienveillance et de bonté. Sa charité était inépuisable envers les malheureux, envers tout le monde, même envers ceux qui en abusaient. A ce robinet toujours ouvert correspondait le gouffre de ses libéralités, générosités, de ses largesses, qui étaient comme un besoin et une satisfaction de sa nature lorsqu'il avait de l'argent entre les mains, et il en a beaucoup manié dans le cours de ^a vie.

Il a touché du côté de sa femme des sommes qui ont dépassé le million.

Les héritages de ses oncles et tantes qu'il a vendus successivement : Montculoz, Péronne, Champagne, puis à la fin, Milly, Montceaux, Saint-Point, vendu d'abord en bloc, bon marché, puis racheté ensuite en grande partie, — moins les grands bois — et fort cher.

Les éditions successives de ses œuvres.

Les souscriptions générales : la première, aux œuvres choisies en 14 volumes a été effectuée par moi. Il y a eu 2.400 souscripteurs et elle a rapporté net de tous fais 96,000 francs. Elle aurait produit davantage si M. de Lamartine ne m'avait forcé la main pour envoyer les volumes même à ceux qui n'avaient pas

payé, disant que ceux qui le pouvaient paieraient et qu'il ne demandait rien à ceux qui ne le pouvaient pas.

La deuxième souscription aux œuvres complètes (magnifique édition) n'a pas même rendu ce que M. de Lamartine a prodigué et éparpillé en frais. Il suffit d'indiquer M. X., ancien correspondant journaliste à Londres, qui a reçu une grosse somme, 30 ou 40.000 fr. pour parcourir en détail les Etats-Unis, afin d'y trouver des souscriptions et qui est revenu bredouille.

La grande souscription nationale aux œuvres complètes, avec des frais considérables en pure perte, souscription en tête de laquelle Napoléon III s'était inscrit pour 10.000 francs (qui n'ont jamais été réalisés), et qui a été étoutfée dans les municipalités, comme j'ai pu le constater.

Et le gouffre se creusait toujours davantage, autant par des dépenses et affaires imprudentes, des emprunts à des taux usuraires, qu'en raison de ses sentiments nobles et généreux, désin-

téressement, libéralité, entraînement du cœur et satisfaction de l'âme, qui fait le bien et cherche le beau !

Annexes réunies à Montceaux et à xMilly, payées très cher.

Son premier voyage en Orient avec escorte princière.

Ensuite ceux àConstantinople et à Smyrne, à propos de la grande concession du sultan à Burgasorah et les dons magnifiques de Reschid Pacha qui devinrent ruineux pour lui.

Lui, toujours sans compter, faisait face au plus pressé, travaillait comme un forçat et « venait à Paris pour y porter des papiers griffonnés contre des billets de banque » (lettre du 20 mars 1853), car il est toujours sans argent et « vit de son seul travail ».

V admirable i/"" de Lamartine — « Pauvre sainte femme », Vaide avec des ressources clandestines dont elle abandonne les intérêts à son mari qui ne s'en doute pas et même, après avoir organisé V école des religieuses de Saint-Point, elle fait compter le reste parYoïW^vé, le notaire, et elle prétend abandonner secrètement le surplus à son mari.

Cest ainsi qu'il trouvait toujours à contenter les petits, enplus des petites rentes qu'ail faisait à droite, à gauche. Quant à ses vignerons et ses fermiers, ils n'avaient pas à se plaindre : J/""* Valentine qui continuait ses errements écrivait àM. Dubois, le il novembre 1885: « Je vous quitte pour aller compter avec mes vignerons, « chose qui consiste à ne rien recevoir mais à donner. »

Cette note, de la main de M. Dubois, est le tableau en raccourci de la lutte financière dans laquelle se débattit le grand prodigue. M. Dubois se fît son homme d'affaires, oubliant les siennes propres, car il appréciait M. de Lamartine autant et plus dans les

puissances aimantes de son cœur que dans les facultés admiratrices de son âme. Il lui donnait des conseils qui ne firent pas souvent suivis, car il était bien difficile d'aider cet homme de bien, de magnificence et de désordre.

Témoin cette lettre du 13 février 1855, de M. Ed. Dubois à son gendre^ M. J. Caplain qui mettait au service des deux amis, dans la mesure du possible^ sa caisse et sa comptabilité :

if. ... Je vous ai adressé samedi dernier un billet de 3.000 francs de M. de Lamartine vous priant de le faire encaisser. ...Je ne suis pas précisément en peine du sort de cette lettre, mais comme je n'en ai pas d'accusé de réception et que le billet de M. de L. était acquitté, il me reste toujours une certaine inquiétude. ...Ce billet était payable le 15 avec recommandation d'avertir Tavant-veille. S'il avait été soustrait, il serait peut-être et probablement payé aujourd'hui même, mais il se pourrait que M. de L. qui n'est pas toujours parfaitement exact eût renvoyé au lendemain... Si donc par hasard vous n'aviez pas reçu ladite lettre, il faudrait courir de suite chez M. de L., 31, rue de la Ville-l'Évêque... »

Les lettres de ce genre sont trop nombreuses pour être publiées y ce serait inutile^ d' ailleurs ^ pour donner une garantie morale de V exactitude des appréciations de M. Dubois sur son illustre ami, appréciations seules en cause dans cette étude documentaire.

Les lettres qui suivent suffiront. Je les ai réunies^ du mieux que fai pu ; le manque de dates sur la plupart d'entre elles a fait pour moi, de ce travail^ un véritable jeu de Puzzle rendu plus difficile encore par le grand nombre de solutions de continuité qu'elles présentent.

Lettres,

25 Mai 1834.

LAMARTINE A Ed. DUBOIS

|A Saint-Lâurent, près et par Cluny.

Monsieur,

Votre lettre m'a été bien sensible. Je jouis de vos bons souvenirs et de vos aimables souhaits pour mon pèlerinage poétique. Quant au suffrage électoral, je vous dirai en toute sincérité que je redouterais plus que je ne désirerais mon élection en ce moment. Mais d'un autre côté ma conscience d'honnête homme me ferait un éternel reproche si par ma faute et par ma répugnance un mauvais choix avait lieu dans mon pays. Je reste donc entièrement neutre, désirant toute autre nomination que la mienne, mais prêt à me dévouer si les honnêtes gens m'imposent cette redoutable mission. Adieu Monsieur, recevez à votre tour tous mes vœux et l'assurance de ma considération la plus distinguée et, soyez je vous prie mon interprète auprès de M. Gacon.

Lamartine.

Je pars lundi

Paris, 10 Mars 1837.

LAMARTINE A Ed. DUBOIS

MOKSIÉUR,

J'ai vu M. Poisat. Je suis tout à vous, à lui et à M. Furtin. Soyez tranquille sur mon affectueux estime pour cette malheureuse famille. Nous allons d'abord chercher dans l'industrie... C'est mou-

rir cinq ou six fois que de voir à son âge toute sa génération chassée du toit de ses pères. Ecrivez moi tout ce qui vous intéressera à me dire sur eux.

J'ai été 42 jours au lit depuis mon arrivée. J'ai fait ma rentrée à la Chambre l'autre jour par un discours et un orage terrible qui a duré deux heures et quart. Lisez-moi dans le Moniteur et ne croyez pas que je veuille ministère ou ambassade comme on m'en accuse. Je ne veux que la liberté des citoyens et la ferme discipline de la rue, sans laquelle point de liberté.

Je ne serai peut-être pas réélu car je suis décidé pendant cette session à soutenir un cabinet d'hommes plus honnêtes contre le ministre Thiers et ses alliés honteux. Mais le séjour à Paris m'ennuye tant que je me félicite d'avoir encouru pour ma conscience la disgrâce de mes électeurs. Je veux un grand développement libéral, mais pas de démolition. Or tous les démolisseurs sont maintenant à l'œuvre ensemble. Cela me révolte et je trouve ce métier trop facile et trop pitoyable.

J'envie votre douce vie occupée et paisible et je demande à Dieu d'y rentrer le plus tôt possible. Vous

me dites que si le malheur tombait sur vous vous viendriez à moi. Le malheur ne tombera pas sur vous qui vivez à l'ombre, mais bien plutôt sur moi qui vis au soleil et aux tempêtes. Mais il n'y a pas de malheur que Dieu et l'amitié n'adoucissent. Je me félicite sincèrement d'avoir un peu de la vôtre et je vous attends dans deux mois à Saint-Point pour vous en dire plus long, car je suis arriéré de quelques centaines de lettres. Je les laisse à mon secrétaire et ne répond * qu'à celui qui me vient au cœur.

Mes compliments affectueux à nos amis de Cluny, Ochier, etc.

Montceaux, 17 Octobre 1837.

MOiN CHER AMI,

Je ne comprends pas les G2 amis à Saint-Laurent.

Venez donc me les expliquer et je vous dirai oui.

A dîner tous les jours.

Affection éternelle.

Lamartine.

Montceaux, l" Janvier 1845.

Je commence l'année par une bonne œuvre, puisque l'amitié est la meilleure action du cœur. Soyez donc heureux en 1845 comme vous le méritez, heureux en vous et dans les vôtres, et dans vos amis.

Le Bien Public, régénéré, me charge de vous recommander ses destins. Vous devez en t'tre content.

Il remonte de 120 abonnés déjà. Il est dirigé par un moins sage que vous...

J'espérais vous voir ces jours-ci, mais puisque vous ne venez pas et que je pars demain, recevez avec mes adieux l'expression de mon cordial et inviolable attachement. Et priez pour ceux qui combattent.

Lamartine.

M. de Lamartine venait souvent chez M. Dubois, soit à Belle-Croix, soit à Saint- Laurent. Ma mère m'a raconté qu'un jour, arrivant seul par le chemin de Jalogny., il trouva notre défunt frère

Henri près de la cabane de mousse, en pleurs parce que sa bretelle était cassée : M. de Lamartine descendit de cheval, répara le désordre de sa toilette et Vamena à la maison, tenant son cheval par la bride.

Le grand-père allait généralement au-devant de lui : ce mot indique quel plaisir y trouvait M. [de Lamartine,

M. de Pierreclos n'est pas aujourd'hui à Saint- Point. S'il y est demain, je lui ferai part de votre invitation. Mais, en tous cas, M. Bruys et moi nous irons ensemble. Nous comptons sur un guide au Moulin de Vaux, vers onze heures, n'est-ce pas?

Tout à vous.

Lamartine.

4 Septembre 1845.

Lamartine date û?e 1835, mais le cachet de la poste

porte \Si^, probablement à r occasion du mariage de ma mère. Lamartine y vint, en effet.

Comptez sur moi. Je ne pense pas sur ma femme à cause des souvenirs d'enfant heureux que réveille un tel jour. Mais elle jouira de votre bonheur en cachant ses larmes.

Nous sommes un grand monde à Monceaux jusqu'à lundi. Mardi à Saint-Point pour trois semaines. Quant à moi je travaille. J'ai vendu les Girondins 250.000 fr. et mes vins de 1845. J'ai reçu les 300 francs.

Adieu, soyez ce que vous méritez d'être et aimeznous.

Lamartine.

Sans date (vers 1847-49).

J'ai reçu la lettre. Je remercie de cœur. Je n'aprouve pas le plan. Je vous dirai pourquoi et vous aprouverez.

Je n'ai pas vendu les bois. Allez et vendez, mais

surtout venez.

Ne vendez que comptant.

Lamartine.

Dimanche.

9 février, 2 pieds de neige.

8 degrés de froid.

Allons, merci, tout va mal, tout ira mieux. Je suis nature. La volonté de Dieu soit faite. Voilà la politique, la raison, la sagesse. Peu importe que vous et

moi nous ne parlions pas la même langue. Dieu les sait toutes.

Impossible de trouver un emprunt.

Les 30.000 francs reçus par vous me donneront peut-être moyen de ne pas être exproprié de deux mois. Je me sauverai par là et les souscriptions. Faites-les chauffer.

Cher camarade,

Un mot en courant. Merci des lettres si parfaites, des vœux, du cœur, des assistances de toutes sortes qui viennent de vous.

Mon entreprise s'annonce modestement mais assez bien. Je passe déjà deux mille abonnés. Je n'ai ouvert que depuis le 26. Moins d'un mois. On m'en annonce beaucoup après un numéro. Mais je ne m'y fie pas et je ne parais que le 15 mars pour laisser égoutter les neiges.

Je lutte du reste avec les remboursements.

Non seulement M. Rotschild n'a pas été cordial, mais il a retiré toute avance, excepté sur gages de renies chez lui, et m'a traité en superbe et dur Publicain. Moi si amical et si secourable, à une autre époque, pour lui. Ainsi sont les hommes de toute communion. Si M. Poisat a été bienveillant, ce dont je le remercie, il n'a pas inspiré sa bienveillance à son patron. Je péris ces jours-ci pour dix mille francs qu'il faut rendre à M. Beanne, à qui j'ai déjà rendu quatre mille.

Voyez donc si Rotschild me les avancerait pour trois

mois.

Rien de neuf ici que ce que nous avions prévu là-bas

après réflexion. Etonnement, tristesse et calme à

Paris.

Lamartine.

Montceaux, 4 Mars (1849?).

Mon cher ami,

Le refus formel même avec prime, mobilier, arrive.

Je me retourne et vends Monceau.

Venez dîner un jour libre de la semaine.

Le cœur vaut mieux que l'or. Il ne pèse pas, il soulève. Le votre ne me fut jamais si connu.

Lamartine.

L'évaluation apportée hier en détail est de onze cent vingt-cinq mille, le mobilier meublant.

Montceaux, 8 Août (1849?).

Mon cher ami,

1" Voici mille francs que je vous prie de remettre contre son mandat à M. Simonet votre voisin.

2" J'achève un paiement difficile mais enfin presque accompli de 500.000 (et plus) en tout à Paris, Màcon et campagnes. Jusqu'ici cela a été à la fois cordial, touchant et triomphal.

Malheureusement aujourd'hui je trouve quelques déficits dans ma caisse à force d'imprévu et de sur-

croit dans les remboursements non mandatés. Il ne va me rester que les poches vides d'ici à décembre, sauf des récoltes en vin qui paraissent devoir s'élever à trois mille pièces.

Je suis à l'œuvre depuis 5 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir tous les jours. J'expire de fatigue et quelquefois d'angoisse.

Mais j'ai renvoyés 543 personnes, créanciers et vignerons contents et édifiés et glorifiant mon travail. On me donnera dix ans s'il le faut pour le reste. Jamais mon crédit rural ne fut si relevé. Rt puis le cœur s'en mêle. Vivent les Maçonnais-paysans !

Pourquoi faut-il que le vide de ma caisse me fasse

maintenant frémir de ces six mois à passer sans le sol.

Venez à Saint-Point tous les jours à dater du 18 au

20 courant. On vous y aime et on vous y désire comme

vous le méritez.

Lamartine.

Mercredi, 20 Août (1849-1850?).

Je vous envoie par la diligence un article que je crois bon de 80 pages pour M. Mirés (septembre).

Remettez-le et corrigez-en les épreuves, ou Dargaud.

Ma femme est revenue fort souffrante. Nous retardons le départ fixé au 21. Nous serons toujours à Maçon le 26.

Lamartine.

Sans date.

Mon cher et actif ami,

C'est bien, vendez vite à 2400. Ne perdez pas l'occasion pour 100 fr. Venez ensuite et causons. Tout va bien et surtout mon attachement pour vous.

Lamartine.

Sans date 0849?) La Chambre des députés seule fait cent mille francs. Envoyez tout de suite aux neuf cents députés.

Soyez assez bon pour envoyer mille exemplaires rue de l'Université.

Sans date.

Un mot ce matin seulement. J'ai la lettre de M. de Saint-Victor. Ma femme y répond. Je suis accablé.

C'est Perrotin dont je reconnais les propos si injustes dans la bouche d'un homme à qui j'ai malheureusement fait cadeau de 30.000 fr. qui leur persuade ces mauvaises pensées contre ma solvabilité.

Je ne répondrai ni oui ni non à présent et de quelques jours. Tenez-vous coi sur mes intentions. Je travaille en attendant de mon mieux.

Payez-vous Perrotin ? Je brûle que cela soit fait.

Et tâchons de faire rentrer ensuite le plus vite possible, cinq, dix, quinze mille pour M. Didot.

Je vivrai de rien.

On annonce toujours pour Milly.

Cela se vendra cet hyver. Cela paraît sur et bien.

Lamartine.

Monceaux, 13 Novembre 1849.

Mon cher ami,

Je croyais le billet Lebey pour fin de décembre. Courez chez MM. Mirés et remettez-leur ceci. Courez aussi chez M. Lebey. Je n'ai pas cent sous avant un mois ou trois semaines. Les rembour-

sements ici m'écrasent, J'en aurai fin du mois et je payerai M. Lebey ou ces Messieurs s'ils veulent bien faire face un instant pour moi. Autrement, laissez protester. A l'impossible, qu'y a-t-il ?

Cette banqueroute de 16.800 francs de MM. Raynouard m'atterre ! Je vous jure que je n'ai manqué à quoi que soit de mes conventions avec eux.

J'ai tout rejette en Hollande, Espagne, etc.. pour les tenir !

0 hommes!

Nous avons envoyé à vous par la diligence il y a deux jours : clé du secrétaire, etc.. Avez-vous enfin reçu ?

Je ne crois pas au coup d'Etat.

Adieu.

Lamartine.

M. Lebey m'a dit en partant que ses annonces ne montaient encore qu'à moitié du billet de 9.200. Voyezle et annoncez à force, si c'est vrai, les volumes parus.

23 Novembre (1849?).

Voici des souscriptions. Elles reprennent un peu ici. En recevez-vous là-bas ?

J'ai répondu ferme à M. Renouard. Son privilège ne porte que sur des pays spécifiés à l'étranger, et je l'ai religieusement tenu. C'est misérable. Mais je ne contraindrai personne.

J'aurai certainement vendu ou Monceaux ou Milly sauf révolution d'ici à trois mois. Les acquéreurs affluent enfin. Les prix

n'étonnent pas et sont bien établis. 800.000 et 500.000. Je réduirai le possible.

Je suis anéanti d'argent comptant. Je tremble du 30 décembre. Mais je ne m'endors pas. Ayez seulement alors 20.000 francs en caisse et nous passerons le pas.

J'attends les 20.000 du conseiller pour pouvoir payer ici et partir. Faute de cela, je donne ma démission et je me déclare non failli (il s'en faut de 1.500.000 fr.) mais acculé et sans monnaie.

Je travaille comme un ange ou comme un diable. Nons sommes cependant horriblement malades ma femme et moi, mais Dieu est au ciel.

LAMARTI^E.

Rien de nouveau. Voici souscriptions.

Les moindres réclames en quatre lignes en feraient tomber de l'arbre.

Les abonnements dans le Midi et ici pleuvent comme les feuilles au Conseiller.

Je suis décidé à ma retraite si la réponse de ces

Messieurs n'est pas 30.000 francs.

Lamartine.

Monceaux, mardi.

J'aurais besoin de vous voir pour deux affaires capitales. Pouvez-vous venir dîner au premier jour ?

Mille amitiés,

Lamartine.

J'ai reçu le contre-avis et je l'accepte, mais à condition que vous viendrez vous-même, mardi ou mercredi, dîner et coucher à Monceaux.

Lamartine.

Monceaux, 29 Novembre 1849.

Mon cher Dubois,

1" Une chose capitale. Voyez M. Lebey maintenant pour moi sur nos fonds, 9.200 fr., je crois.

2" Mandez-moi ce qui restera en caisse le 25 décembre pour payer M. Perrotin.

Ces deux sommes couvertes, je serai tranquille un moment. Vite réponse là-dessus.

3* Ne recevez- vous aucune souscription nouvelle et n'avez-vous aucun achat des volumes nouveaux par libraires et autres ?

4" Voyez les Conseillers du peuple et répétez-leur que sans leur 30.000 francs je suis perdu. Vite et vite»

Adieu et à revoir.

Jamais je n'ai vu un plus véritable homme d'affaires

bien faites que vous.

J'écris en Russie pour savoir ce que nous aurons à

y envoyer.

Lamartine.

30 Novembre (1849?) Mon cher Dubois,

Voici ma proposition seule possible et suprême à ces Messieurs. Portez le tout de suite. Oii ont ils pris que je faisais des volumes. Je ne fais que terminer les 300 pages de M. de Girardin dans les confidences.

J'ai même commencé leurs affaires.

S'il ne signent pas et ne peuvent pas me sauver par ces 30.000 francs d'urgence, je suis décidé par la force des choses à donner ma démission et à me retirer de tout. J'enverrai d'Asie mes conseils au peuple.

Adieu, nous sommes dans le désespoir.

Monceau, 8 Décembre 1849.

Mon cher Dubois,

1" Voici le billet et le certificat signé.

2** Payez les 500 francs à ce misérable.

3° Voici 80 volumes ou 100 volumes de nouveaux souscrivants. Faites tout ce qu'ils demandent. Vendons avec grâce.

4" Envoyez f. f. ces MM. (entre nous). Ne les voyez plus que pour service. Nous vaincrons sans eux.

5" M. de Saint-Victor part, mais il n'est chargé d'aucune négociation ni parole pour eux. Il verra Girardin.

6" On m'annonce enfin deux acquéreurs sérieux

pour Miliy. Je les attend.

Adieu et inexprimable amitié.

Lamartine.

Vendons, vendons vite. Perrotin sera-t-il payé? le 25? S'il manquait quelque ehose, je vous enverrai.

Lamartine.

Sans date. Mon cher Dubois,

4" Voilà des souscriptions. Envoyez vite le volume. Notez et demandez l'acquit par la poste, ou autrement.

2* Voyez-vous Perrotin? et vous restera-t-il 5.000 fr.? Je suis accablé.

Et voilà Lévy qui arrive avec Frédéric Lemaitre pour jouer Toussaint Loiwerture à la porte Saint- Martin !

0 Caillou mortel sur la tête.

Adieu.

Il vient des acquéreurs pour Milly.

15 Décembre 1849.

Mon cher Dubois,

1" Voici de nouvelles souscriptions à mes œuvres.

2^ J'ai reçu les propositions de MM. Mirés et Mithouard pour les 30.000 francs comptant ou à peu près, 20.000 francs à présent et 10.000 février.

Je vous autorise à les accepter en leur remettant pour garantie cette lettre même. Je remettrai le demi volume en arrivant. Il est fait.

Je change le titre et je médite en 4 volumes (mais nous ne serions engagés que pour un) un ouvrage intitulé les Foyers du Peuple. Le Tour de France s'en trouve faire partie. J'ai près de 300 pages écrites ici, mais je les porterai et ne les enverrai pas. Elles ne sont pas copiées.

J'exige le titre les Foyers du Peuple, sur tout autre titre.

Adieu, amitié et réponse.

Tout s'annonce bien pour la vente de Milly. En vendant 120.000 francs en sus de Monceaux, je serai totalement libéré.

Lamartine.

Gardez-moi les 30.000 francs pour mes besoins de Paris. J'ai assez ici. Mais ne les entamez pas.

P. S. — Ne chicanez pas sur la réserve de bénéfice. Concluez à tout prix pour 20 ou 30.000 francs qu'ils offrent.

Si je n'ai pas cela dans onze jours je suis perdu.

Vile un oui.

Prenez ce que vous pourrez d'argent et payez Perrotin et Lebey. Gardez-moi le reste.

21 Décembre 1849.

Mon cher ami,

1* Il n'y a point d'amis. Il n'y a ici à Lyon que des conjurés contre ma fortune ; s'entendant pour me forcer à vendre en justice. Ce M. Guittonen est, n'en doutez pas.

2° Je ne retarde pas, car j'accepte les propositions les plus infimes et je déménage Monceau et Milly.

3** Voilà 40 volumes souscriptions pour le Pirée en Grèce (faites recouvrer par M. Rostand, mon ami, maître des bateaux à vapeur de Marseille. Tout à la fois.

4** Le traité de ces MM, est entre nous dérisoire et inacceptable. Ils demandent article 11 que je sois engagé au Conseiller du peuple par ce même fait aU' tant de temps que publierai ces 16 volumes !

Plutôt périr/ C'est me prendre 400.000 francs pour une promesse de 400.000 avec 16 volumes en sus qu'ils auront ainsi pour rien. Et moi lié!... etc..

Le conseiller est séparé ou rien.

Adieu.

Lamartine.

(Tout ceci entre nous seuls.) Nous verront s'ils reviennent et dans le cas où ils ne reviendront pas je ne reviendrai pas là-dessus, mais alors je vous écrirai de reprendre l'affaire du seul volume de 30.000 francs.

Sans date.

Les manœuvres de M. Guitton sont inexplicables.

Il est venu 20 fois m'offrir de l'argent, des emprunts, des rémérés... etc. Je lui ai toujours dit oui, et huit jours après il m'a toujours écrit non.

Adieu, je suis accablé de maladie et de travail.

Plus rien avec le conseiller. Me prennent-ils pour un fiacre à l'heure?

Vendons...

Sans date (probablement le 22 Décembre 1849).

Mon cher Dubois,

1° Voici une souscription pour moi, deux pour le conseiller.

2" Voici le traité inacceptable et à jamais inaccepté que ces MM. m'envoient à signer. J'aime mieux périr. C'est entièrement contraire à celui que M. de Saint-Victor m'a envoyé en projet de leur p^rt et que je lui avais renvoyé ne varietur. Voyez-les avec lui. Présentez-leur le traité annoté ci-joint avec ma lettre et s'ils ne reviennent pas à i instan au traite acceptable et digne, rompez tout.

Encore une fois, je ne me garotterai ainsi pour personne, pas pour moi-même !

Je suis indigné.

3" Roland est arrivé à... Tout est conclu et signé par la poste.

4" J'attends des acquéreurs annoncés et solides ces jours-ci.

5° Je donnerai ma démission. J'ai tout fait, même

l'impossible, en travail, pour l'éviter. Dieu est le maître.

Adieu et amitiés. Lamartine.

Ne m'attendez plus et filez comme vous pourrez avec la caisse en payant ici et là. L.

Je reconnais avoir reçu de MM. Mirés et Mithoud la somme de 30.000 francs spécifiés au traité du 23 décembre 1849 pour 16 volumes des foyers du peuple à iOO.OOO francs dont quittance par moi entre lesmains de M. Dubois- Monceau, 23 Décembre 1849, A. Lamartine.

Mon cher Dubois,

1° N'acceptez pas Blanqui avant de me voir.

2" Voici des souscriptions.

3" M. Levy porte les 3.000 francs manquants pour M. Perrotin. Il vous les remettra le 31 décembre.

4" Tous mes acquéreurs prétendus se retirent à cau^e du froid et disent : M. de L. n'est pas mur encore. Attendons-le. Ils sont une bande qui s'entend entre elle.

J'écris ce matin pour accepter un offre fait hier de 650.000 francs pour Monceau. J'attends la réplique. Mais je compte bien sur une nouvelle déception. Cependant je suis prêt et à moins.

5° Voici une souscription.

Lamartine.

(1849) Noël! mais pas bonne nouvelle :

J'ai fini ma tragédie. On copie.

Mon cher ami, ne retardez pas ce Perrotin. Je vais vous adresser 3.000 francs demain dans une lettre.

Le courrier de ce matin m'apporte ma perte. Les 20.000 qu'on m'avait jurés à Lyon me manquent.

Les 74.000 pour subrogation me manquent.

Adieu. Tout est perdu ! Mais nageons.

Lamartine.

L'expropriation pour les 34.000 sur les 74.000 aura lieu inévitablement.

Même jour.

Je suis ici à faire des scènes de drame avec F. L»*maitre et Lévy.

Cette affaire Levy -Toussaint Louverture devait avoir une suite après la mort de Lamartine.

AFFAIRE ALEXANDRE CALMANN-LÉVY

29 Mai 1880, Ed. DUBOIS A M"" CAPLAIN

Ma chère fille,

... Je viens de recevoir la visite (ï Alexandre. H

avait à me parler d'une alTaire fort désagréable de

poursuites en difi"amation de la part de Galmann-

Lévy, libraire à Paris, au sujet d'un discours

qu'Alexandre a fait à l'Académie de Màcon et dans lequel M. M. Lévy, son prédécesseur, était compromis dans les rapports qu'il avait eus avec M. de Lamartine. L'affaire avait peu d'importance au fond, mais Alexandre a parlé d'un mauvais tour de juif et le préfet et la préfèle de Mâcon qui sont des juifs, et des mauvais juifs ont été furieux et ont envenimé l'affaire. J'espère cependant qu'elle s'arrangera... M"" Valentine en est bien troublée à cause du nom de M. de Lamartine qui y est mêlé.

Bellecroix, samedi.

DU MÊME A LA MÊME

... Dernièrement, à l'Académie de Mâcon, dans une allocution reproduite par les journaux, Alexandre a parlé à propos de la tragédie de Toussaint Louverture que M. de Lamartine avait vendue à M. Lévy à condition que, si la pièce arrivait à 30 représentations, le prix convenu serait augmenté de 10.000 francs. Mais Lévy aurait arrête à la 29® représentation pour se dispenser de payer les 10.000 francs. Alexandre stigmatisait ce tour de juif. De là, grande colère non seulement chez les Lévy, mais dans toute la juiverie, y compris le préfet, sa femme et son secrétaire, le jeune Lyon. Les Lévy ont intenté au pauvre Alexandre un procès en diffamation.

Je sais bien que le fait est vrai pour l'avoir entendu dire vingt fois à M. de Lamartine, et j'en témoignerai au besoin. Mais en fait de diffamation, on n'est guère

admis à faire la preuve... On lui demande 10.000 francs de dommages-intérêts. C'est une plaisanterie, et là n'est pas le danger, et l'avocat va en profiter pour fouiller dans ses antécédents et dans sa vie privée, et cela peut être très désagréable.

Bellecroix, samedi.

... Ma très chère fille,

... Alexandre est venu me communiquer le jugement du tribunal au sujet du procès en diffamation qui lui a été fait par l'éditeur Calmann-Lévy. Il a fait défaut et il a été condamné à 20 francs d'amende et 100 francs de dommages-intérêts. Mais le tribunal a reconnu sa parfaite bonne foi. Je lui ai conseillé d'en rester là, soit parce que la somme est peu importante, soit parce que le public sait bien que ce sont les passions radicales, et surtout le préfet et la préfète et le secrétaire particulier (qui s'appelle Lyon) qui ont envenimé l'affaire. Or cette haine contre Alexandre lui fait plus d'honneur que de tort près des honnêtes gens.

21, rue de Lisbonne, 18 Mai 1880.

M"« VALENTINE, A M. Éd. DUBOIS

Cher et excellent ami,

Aidez-moi à arrêter M. Alexandre... Je ne vois pas du tout où l'honneur de la mémoire de mon oncle est engagé à ce que l'avocat, et il est très célèbre paraît-

il, de M. Lévy, viendra publiquement constater que Toussaint Louverture n'a pas eu de succès ! ! I

Mon oncle m'a répété souvent qu'il n'avait jamais eu de procès dans sa vie et qu'il était heureux de mourir ainsi. Je n'en veux h

aucun prix un sur son cercueil. Ce serait un manque de respect que je ressentirais profondément. Il me semble que quand il s'agit de sa mémoire, c'est à moi à parler haut et ferme. 11 me l'a léguée en me donnant son nom... Mille amitiés.

Y. DE Lamartine.

Reprenons les lettres de Lamartine.

9 Janvier I8S0.

2 pieds de neige, 8 degrés de froid.

Allons, merci, tout va mal, tout ira mieux.

Je suis né Turc La volonté de Dieu soit faite! Voilà la politique, la religion, la sagesse!

Peu m'importe que vous et moi nous ne parlions pas tout à fait dans la même langue. Dieu les connaît toutes.

Impossible de trouver un emprunt.

Les 30.000 francs reçus par vous me donneront peut être moyen de ne pas être exproprié de deux mois.

Les offres de sous-concession en Orient me pleuvent.

Je me sauverai par là et les souscriptions. Faites-les chauffer.

Adieu, à demain.

J'écris à Recoppé de faire vendre et qu'en homme loyal je ne demanderai pas un délai d'un jour.

Je dirai : J'ai tort de ne pouvoir monnoyer la terre au mois de janvier, mais vendez!

3 Janvier 1850.

Voici :

Une souscription pour moi ;

D'autres pour le Conseiller.

Rien de nouveau. J'attends aujourd'hui un acquéreur. Mais un pied de neige et 6 degrés de froid. Qu'espérer ?

Je suis très souffrant. Je travaille comme un diable. J'avance maintenant Girardin. Les confidences promises et payées.

Ne m'attendez pas avant un dégel et les 34.000 francs de subrogation trouvées.

13 Janvier 1850.

l'.loN CHER Uunois,

1° Courir chez Didot et s'il est tems, enlever la préface de Jocelyn, et mettre à la place (ce que M'°* de Lamartine enverra pour Notes.)

2" Courir chez M. Chapelier et lui dire que l'obligation est chez M. Récoppé ou son successeur Duprenois à Argenteuil et que c'est là qu'il faut payer et faire la subrogation des 20.000 francs.

Le remercier mille fois !

3° Prendre 6.000 francs sur les 30.000 Mirés et les porter ou envoyer à M. Récoppé pour achever de payer

M. Marie de ces 26.000 francs. Prendre quittance (bien en règle).

4° Dire à Saint-Victor de dire à ces Messieurs qu'ils ne s'inquiètent pas de leurs pages. J'ai toujours plus tenu en ce genre que promis. Je ne gâterai pas le sujet, mais je ferai préfacer.

5' J'envoie aujourd'hui 200 pages nouvelles copiées.

6" Une souscription.

7° Ne point immiscer Récopé en ces mesures, ni ces MM. Mirés et Récoppé. J'ai en ce moment tout l'argent nécessaire à ce remboursement de 40.000 francs tant par M. Chapelier que par ce qui m'arrive ici dans huit ou dix jours.

8° Aller voir ce M. Marie, quai Bourbon n° 26 et le lui dire. Il sera payé avant l'expiration de ses commandements. La faute est à la saison. Nous avons 12 degrés, un pied de neige et je suis malade. Sans cela ce serait déjà fait.

9* Savoir ce qui arriverait au bout de trente jours si je ne payais pas.

10° J'ai eu hier la visite des acquéreurs de Monceaux à 600.000 francs. Nous étions d'accord. Mais ils ont voulu procuration pour revendre. A aucun prix je n'ai voulu compromettre mes créanciers et moi.

Rompu jusqu'au printems !

11" Voici un mot pour les journaux à porter à MM. Mirés. Mon arrivée à Paris fera tomber tous ces bruits.

Adieu.

Lamartine.

4 Janvier 1850.

Mon cher Dubois,

1* Allez donc au trésor (de 10 à 2 heures) demander ce que c'est qu'une traite qu'on m'a écrit qu'il y avait à y recevoir.

2° Je suis en voie de trouver 20.000 francs pour payer par subrogation les 34.000 francs que je dois à partir du 31 décembre et pour lesquels j'attends un commandement. Reste 14.000 francs à trouver.

3" J'ai eu à coucher cette nuit des précurseurs d'acquéreurs mais 10' et 2 pieds de neige dégoûteront je crois les visiteurs. Je suis plus résolu à vendre que jamais... sera dit, mais vite, vite, vite!

4" Cela fait et moi ayant reçu les traites, je serai en mesure de face à tout pendant quinze mois et j'aurai à recevoir en douze mois 400.000 francs, même sans vendre. Allez avec confiance là-dessus et soyez en repos.

Quant à arriver, impossible d'y songer avant les traites reçues à Lyon et ll'^ de froid. J'arriverai mort et je suis mourant.

5° Voici une lettre pour Saint-Viclor et vous sur les affaires d'hypothèques. Rien autre ce matin. Une seule lettre au lieu de 40 hier et avant-hier.

Lamartine.

Payez ce billet Laguéronnière s'il ne veut pas m'attendre!

Lamartine se plaignait d'être un fiacre à l'heure!

Parfois il lui fallait travailler en route! Témoin ce billet non daté [probablement 2S janvier 1850) :

((Rien de nouveau. J'attendais de l'argent, au lieu de cela on m'arrache le peu que j'ai.

N'importe, je pars dans deux jours. J'arrive sans le sol ou à peu près.

Priez MM. Mirés de payer les 10.000 francs. J'ai commencé ce matin leur épisode de soixante pages. Ce sera fait le jour après mon arrivée.

Ah ! que la vie est dure, mais votre amitié infatigable

l'adoucit. ^)

Lamartine.

Mars 1850.

M. de Lamartine désire pour samedi au plus tard.

Une obligation de 40.000 francs qu'il emprunte à M. George Antoine Fabrias.

A condition de les rembourser par quart dans quatre ans à commencer 15 mai 1854 et ainsi de suite, 10.000 francs par chaque fois.

Intérêt à 5 soldé par semestre à M. de Fabrias à Smyrne ou à Lyon selon son séjour.

Hypothèque sur la terre de Monceau dont M. de Fabrias a connaissance et dont M. Chapelier a cher lui

le» renseignements.

Lamartine.

23 Avril rSSO.

La somme de 40.000 est payée à M. de Lamartine

en deux billets de 20 000 francs. 15 avril prochain, 45 mai prochain.

M. de Lamartine prie M. le trésorier de la caisse des consignations de vouloir bien payer pour lui ài M. Dubois porteur de cette note la somme déposée pour lui par le trésorier de l'assemblée.

Lamartine.

Sans date.

Votre négociation est admirable. Continuez ainb.i et boudez. Puis signez et prenez vite les gages comptant.

Lamartine.

Voici mon cher ami une autorisation de visite. Tout réfléchi et calculé, si je n'ai pas 650.000 francs de Monceau je fais une affaire vaine et stérile. Attendons les offres.

Nous arrivons ici et nous vous attendons.

Lamartine.

Mon cher ami,

On se plaint en effet beaucoup de la paille. Tâchez de ne nous réserver que d'excellente cette année.

Donnez tous les foins demandt's par Révillon et plutôt plus que moins.

Le blé aussi abondamment.

Je partirai sous peu de jours.

Dites à M. Durand que je lui porte sa rente de 2.000 francs.

Adieu et amitiés.

Je suis retenu par des procédés peu séants de votre ami Mires qui me fait des chicanes sans nom et des refus de payements qui pourraient devenir graves. Heureusement j'ai toutes les pièces et tous les droits, mais je ne plaiderai qu'à extrémité.

(Ceci entre nous.^^

A cela près tout va bien, même en affaires. Pourvu qu'il y ait année de vin. Je me suis assuré contre la grêle 10.000 francs comptant.

31 Août 1850.

Mon cher ami,

Je n'envoie pas mes 7.000 francs, mon seul avoir, d'après la bonne lettre d'hier. Je pense qu'avec les 16.000 francs et ce que vous aurez en caisse, vous pourrez payer les 20.000 francs.

Lundi ou mardi Thomme inexplicable et énigmatique me flatte des 20.000 francs du livre vendu. Je vous écrirai ou verrai aussitôt après.

Est-ce le 3 septembre que vous venez. Passez avant

tout ici une heure,

Lamartine.

J'écris à M. Mirés pour résilier et continuer seul sans eux. J'ai vu les abonnés en masse. J'en conserverai bien 12 mille.

L'adresse de la librairie russe !

Laissez-la sur ma cheminée à Paris.

Alexandre arrive.

M. Beonne est ici, mais il est obscur. Il a repris ses 10.000 francs (entre nous).

20 Octobre 1850.

Mon cher Dubois,

Je ne puis rien vous répondre avant huit ou quinze jours, attendu que mes foudres sont vendus, payés et soldés par moi à d'autres usages ; attendu de plus que je ne vends ni ne vendrai je crois une pièce de vin d'ici à quatre mois et qu'en attendant il faut vivre de mon seul travail.

J'ai eu hier un ambassadeur du Siècle.

J'attends mardi ou mercredi M. Lipper qui s'annonce inopinément pour des propositions que j'ignore.

Je paye 90.000 francs dans ces deux mois, presque tous mes billets à ordre existants. J'y suffis, mais rien au delà.

D'ici à trois mois je crois pouvoir augurer mieux et vous promettre les 5.000 francs ou au moins 3.000 francs.

Dites-le à M. F*oisat. Je me repens d'en avoir dépensé cent mille en 1848 par-dessus mes fonds gouvernementaux pour lui sauver ses angoisses sur sa fortune. Ou plutôt je ne m'en repens pas et je recommencerais...

Mais quel monde !

Adieu et éternelle amitié. Ne vous dérangez pas de vos hôtes. Je pars le 8 au plus tard, coûte que coûte,

pour être à mon poste.

Lamartine.

Monceaux, mercredi matin, 1850. Mon cher monsieur Dubois,

M. et M™* de Lamartine sont partis ce malin pour Paris. Dans ce moment, les affaires semblent aller passablement, mais Dieu sait et vous aussi ce qu'il faut ajouter de confiance à ces intermittences. M. de Lamartine est toujours admirable de courage et Madame de résignation. Le comte d'Orsay a fait, vous le savez peut-être, un beau buste de M. de Lamartine qui lui a répondu avant hier d'admirables vers. Si parfois son cœur s'affaisse, son... ne faiblit pas.

Il pense toujours à son affaire d'Orient et à son administration — syndicale après lui. Il m'a demandé pour le copier le projet de codicile que je vous ai fait lire, a voulu une promesse d'acception et m'a chargé d'en demander une à M. de Belleroche et à vous. Je vous envoie copie de celle que je lui ai donnée. Je pense que dans ces termes, elle n'offre aucun inconvénient. Il désire que vous lui adressiez très prochainement celle-là ou une semblable signée.

Quand vous viendrez à Mâcon, faites-moi donc l'amitié de venir me voir. J'aurai aussi à vous parler de la part de M. de Lamartine d'un projet d'association entre nous de quelques petites sommes pour acheter un ou deux troupeaux à Burgos-Sora. Cela mérite réflexion et discussion entre nous.

Au revoir et j'espère à bientôt.

Votre tout dévoué

Ch. Rolland.

Sans date (au crayon 1850}.

Mon cher ami,

Je m'embarque ce soir sur VOronte et je vais déjà beaucoup mieux. Je retrouvé sur ma route, à Valence, à Marseille surtout, la même cordialité qu'avant Mes Crimes. Les rues sont groupées de bienveillance quand je passe, et les gestes et les physionomies sont ceux de l'affection. L'assemblée nationale et Paris ne me faisaient pas augurer cette faveur de cœur. Ne croyez à cet égard rien de ce que vous débiteront les journaux mes ennemis. Je ne puis suffire aux visites et aux députations. La vérité est que si je voulais du bruit, j'en aurais, mais pour moi, non contre moi. Aux uns ma sagesse convient, aux autres mon républicanisme conservateur ; bref, je suis dans ces pays comme en 1847.

Montrez ceci à Dargaud et à Saint-Victor pour qu'ils sachent le vrai, mais qu'ils le gardent pour eux. Mon vaisseau est beau et j'en suis le dictateur. Gela vaut mieux que de l'être à Paris. Quatre planches sur un abîme sont plus stables que la France. Quelle démence a l'assemblée de déchirer sa force d'union avec le président pour un plat de lentilles. Je lui donnerais des suprêmes de volaille, — sans plaisanterie, si j'étais là. Je parlerais pour les 3 millions avec énergie et politique.

Soignez mes affaires, inventez-moi de l'argent, car je sais ma ruine. Le Maçonnais ne m'a rien laissé ; les nouvelles de Burgha-Sora sont de plus en plus favo-

râbles. Les concessionnaires accourent jusqu'ici. Il y

aura des capitaux au retour si la sécurité y est.

Adieu, je monte en bateau. Priez pour nous dans

votre langue, comme moi dans la mienne. Celui qui a

fait la langue et l'oreille les entend toutes pourvu

qu'elles soient l'expression de la conscience.

Amitiés et reconnaissance.

Pour Dubois^

J'envoie à Saint-Victor à votre adresse un article sur mon voyage à Dargaud pour Laguéronière. Il faut le copier. C'est un vrai délire sur tout mon passage, depuis Nîmes oiij'ai été reconnu. Les moindres hameaux sont sur les grands chemins. Partout respect et amour, et Vive Lamartine au coin des bois et sur les rochers. J'en suis si embarrassé que je ne sais oii me cacher pour arriver à Lyon par Saint-Etienne. La république n'est rien moins que morte dans ces montagnes. Elle lèverait un million d'hommes à ma voix.

Mon cher Dubois.

Faites moi l'amitié de venir tout de suite à Mâcon chez M"* de Cessiat pour mes affaires. M'" Valentine, mon homme d'affaires, vous mettra au courant. Il faudra voir Foillard père et fils devant M"'* de Cessiat. Vous vous entendrez ensemble.

lOi

Je vous préviens (entre nous) que j'ai à me plaindre, que le père m'avait affirmé que ces prorogations étaient faites ou se fai-

saient avec certitude à Lyon pendant qu'il me les laisse tomber comme une avalanche imprévue sur le corps.

Et que le fils a montré toujours de mauvaises disposition contre moi dont j'ai été averti plusieurs fois par R... et autres.

Lamartine.

Mâcon, le 13 Mal 1851.

Par le même courrier, monsieur, vous devez recevoir une lettre de M. de Lamartine que je suis désolée d'avoir mis à la poste avant d'avoir été parler à M. Foillard car elle va vous inquiéter sur la position démon frère qui, n'ayant pas bien lu ou compris une lettre d'affaires écrite par M. Foillard le père, croit sa situation financière désespérée, tandis que rien n'y est changée. Il ne devra toujours que GO mille francs à M. IJenequin au mois de septembre et ce dernier ne refuse pas du tout de proroger le billet, seulement il y mettait des conditions un peu trop onéreuses et c'est oe que l'on expliquait à M. de Lfimartinc qui aux premières lignes se sera troublé de façon à ne plus rien comprendre. Nous lui écrivons bien vite pour le rassurer et comme je connais votre affection pour lui, je ne veux pas non plus vous laisser un seul instant dans la pensée de savoir vos amis dans la peine.

Soyez donc bien tranquille. Rien n'est plus alarmant

aujourd'hui que parle passé. Jesuis heureuse, Monsieur

de pouvoir vous rassurer et de trouver cette occasion

de vous exprimer mes sentiments de bien affectueuse

considération. Mes enfants se rappellent à votre bon

souvenir et nous ne voulons pas être oubliés auprès de

M"» Dubois.

Lamartine de Cessiat.

15 Mai 1851.

Nul ne sait [lettre de M. Alexandre) ce que sont devenus les volumes des œuvres de Lamartine envoyés à New-York. Personne n'a le connaissementl

Paris, 6 Juin 1851.

Mon cher ami et mentor champêtre. Je n'ai plus une minute. Que n'êtes vous ici ? Je ne puis rien de bien sans votre aide.

Je n'ai pas pu même vous répondre à la lettre du 18 mai. J'ai fait écrire un mot par Alexandre.

Maintenant voici :

1° Suivez Foillard de près et ne dorme/ pas sur son sommeil. Ses réveils sont terribles (mon chien a effacé avec sa patte) (1).

2" Je ne puis payer Mazoyer et Monnier 30.000 francs par aucun procédé. Dites leur de reprendre ou d'attendre 13.000 en 1802, lo.OOO en 1803. Je le puis

(1) Les derniers mots quoique lisibles sont effacés en effet.

par travail nouveau après la Restauration dont je commence dans 8 jours le 4^ volume.

Autrement, impossible. J'ai tout tenté. J'ai payé 200.000 depuis un an. Je n'ai plus 1.000 francs de libre dans 1851. Je ne demande qu'à être saisi ou vendu. Toute autre voie est fermée. Pré-

parez moi un arrangement avec MxM. Monnier et Mazoyer, et écrivez moi. Les intérêts bien payés, c'est entendu.

Je paye même en ce moment des hypothèques à Recoppé. Mais je reste à sec. Smyrne a pris le reste.

Le Pays va bien mais ils administrent leur feuilleton à la diable. Néanmoins on ne lit sur le pavé que moi. Dix mille et vingt mille numéros par jour vendus au détail. Vingt mille abonnés déjà à peu près aussi. Si vous étiez Mirés ce serait une mine, mais il est absurde et cela n'ira pas loin je le crains avec eux. Tout cela me fait végéter et payer. Nous sommes à Madrid (1).

Ma femme va bien. Je suis très malade. Le travail me tue. Dieu ne vient pas assez mon secours.

La politique, vous la voyez. Le président vient de se nuire et de se subalterniser. L'assemblée est morte, Le pays est très raisonnable et tout va bien quand même. La France est mure pour le gouvernement d'elle-même.

Adieu, bonheur et amitiés.

Lamartine.

(i) Est-ce à Madrid, près Paris^choz les Poisat?

Paris, 1851.

Mon cher ami,

Plaignez un homme qui en est à son 4^ volume d'histoire de la Restauration en quatre mois et a 3 journaux sur le corps et 1 million de dettes et qui tient coup.

Pourquoi n'êtes-vous vous pas là ? Nous vous aurions placé agréablement au Pays et utilement. J'y suis entré pour 50.000 francs en sept mois, ensuite libre de quitter ou 100 mille en 1832. Il va bien mieux

que bien Faites-lui des petits et nous vous y requé-

rerons quand il sera gros. Nous tirons déjà plus que tous les journaux hormis le Constitutionnel. Je suis malade de corps et très sain d'esprit. Retiré dans l'isolement complet comme l'oracle In liico. Je voudrais que le Lucus fut Saint-Point et vous FEcho.

Adieu.

J'ai vu Bellefond. Je vais travailler, mais je doute.

Ecrivez malgré mon silence forcé.

Didot est payé et mille autres.

Lamartine.

Un dévouement pareil à celui de M. Dubois ne va pas sans quelques ennuis dans les sphères voisines. Le 26 novembre J/"" Dubois écrivait à sa fille M""" Caplain.

« Je te disais dans ma dernière que ton père était allé voir M. de Lamartine retenu dans sa chambre par ses douleurs. 11 lui devait cette visite, mais j'aimerais beaucoup mieux qu'il n'ait jamais l'occasion de le voir,

iOo

car je te dirai qu'il est accablé de ses instances pour aller à Paris se mettre à la tête de son journal... Tu dois penser comme j'ai reçu cette nouvelle, et je suis persuade que toi et ton mari vous

me pardonnerez la mauvaise humeur et même l'irritation ou elle m'a mise par les souvenirs que cela m'a rappelés, chose dont ton pauvre père me fait un crime. Je crois réellement que s'il était seul au monde, il serait assez faible et assez entiché de cet homme pour se livrer à lui corps et âme...

[On a pu voir par les lettres de M. Gondard que M. Dubois s'était donné à Lamartine par son cœur mais non par son esprit et que par conséquent j/me Diilois se forgeait des chimères.)

Alonceau, 24 Juin 1852.

Mon cher ami,

Je suis arrivé. Je savais votre calamité agricole. Elle m'a affligé et tous mes amis qui sont les vôtres autant que vous même. J'espère que les dents sont guéries. Si elles ne le sont pas, j'irai vous voir. Si elles le sont, venez vite. Vous n'êtes nulle part plus attendu et plus aimé et ce sentiment est général ici et à Paris auprès de tout ce qui sent le cœur et l'esprit.

Je viens ce matin de payer et d'avancer mes deux domaines en entier. J'ai la bourse vide et le cœur content. Je crois pouvoir aller petitement aux récoltes et aux abonnements de 2* année si Dieu nous seconde. Je serai peut-être moins pressé de vendre. Cependant je

suis prêt si l'acquéreur que vous avez vu est raisonnablement disposé. Aulrement non, plutôt contrainte que ruine volontaire.

Voici une petite note des deux objets que je vous prie de me faire fournir par M. Roux, payable 15 novembre au prix que vous arbitrerez. On dit le foin follement cher mais n'importe. Je ne

veux pas laisser manquer mes vignerons à qui j'ai fait des promesses même téméraires.

Adieu et à revoir le plus vite possible.

Mes respects à M"' Dubois et à votre fille si elle est auprès de vous.

Ma femme a été constamment malade depuis quatre mois. Elle va mieux mais faiblement. Nous sommes ici jusqu'au l^"" juillet. Lamartine.

20 Mars 1853.

Merci !

Venez demain dincr et recevoir mes adieux. Je pars lundi pour Paris.

Je vais y porter des volumes et tâcher d'échanger des papiers griffonnés contre des billets de banque.

Je vous remettrai les documents.

A vous de plus en plus de cœur.

Sans date.

Mon cher Dubois,

Cela va sans dire. Double plaisir et double fête. A demain donc. Lamartine.

16 Mai 1853.

Moin cher ami,

1" Voici mille francs. Bientôt le reste en arrivant vers le 30 mai.

2" Merci des renseignements. Ils ne me démontent pas, mais ils me prouvent votre tendre et vigilante affection. La main d'une telle amitié adoucit tous les coups.

Mes affaires vont de nouveau mal.

La Compagnie qui achetait Milly est anéantie, et se transforme. L'affaire conclue est annulée.

Les actions de ma Société posthume languissent ou reculent. 11 n'en reste bien signés et solides que 380.000 fr. Mais ce sera lent à venir. La campagne est finie jusqu'en novembre où je le reprendrai. Je suis relevé de 400.000 en tout dans mon niveau, mais malade et découragé et toujours ruiné, las de la vie mais pas de l'amitié.

Adieu. Lamabtine.

3 Novembre 1853.

Mon cher ami.

J'avais appris hier la mort de M. Roux. J'allais vous écrire pour vous dire la part prise par nos cœurs à la douleur de M™º Dubois et à la vôtre. Puissions-nous mourir si doucement. Nous gémissons de la mort subite d'un de nos bons amis M. Decaisne. Vous le connaissiez.

Merci des pommes de terre et du reste.

Venez nous voir quand vous serez libre. Nous ne songeons pas encore partir. Les affaires vont assez couramment grâce au tra-

vail et à l'activité. Il y a un an ou deux d'assurés et à l'avenir.

Je ne vous dirai jamais assez combien nous rendons grâces d'avoir cette amitié sous le même ciel et sous la main.

Lamartine.

Monceaux, Il Décembre 1853?

F. DE CHAMPEAUX A Éd. DUBOIS

Merci mille fois, Monsieur, et pardon de toutes les peines que vous avez prises. La note que vous m'envoyez est effrayante et ne me laisse aucune chance de réussite dans ce que je voulais tenter Si M. de Lamartine avait près de lui trois ou quatre amis dévoués et courageux comme vous, à la place des flatteurs qui applaudissent à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit, rien ne serait désespéré malgré l'abime que j'entrevois comme vous; malheureusement, il n'en est pas ainsi, et je reconnais avec douleur notre impuissance à le servir malgré lui.

Il n'a communiqué à personne ni votre lettre ni votre réponse à la sienne; mais je suis persuadé qu'au fond du cœur il vous garde reconnaissance de l'attachement que vous lui montrez, du moins j'aime à le croire. Tant pis pour lui s'il n'en était pas ainsi. Quant à moi, j'ai parlé consciencieusement et sévèrement. Mes réponses à ses chiffres mille fois exagérés

ont dû lui prouver leur peu de crédit sur mon esprit. Depuis ce moment, il évite de me parler affaires. Que Dieu lui soit en aide.

Adieu, Monsieur, tachez de venir ici avant la fin de cette semaine, je compte partir dans les premiers jours de l'autre se-

maine et je serais heureux de vous voir encore une fois et de vous serrer la main.

Personne, croyez-le bien, ne vous estime et ne

vous apprécie plus que moi.

F. DE Champeaux.

Si vous pouvez coucher à Monceaux, nous aurons plus de temps pour causer et parler de 1 avenir.

Nous touchons ici évidemment à la crise signalée dans le Temps/>a/' M. Jules Claretie /e 46 octobre 1908 au moyen de lettres de Lamartine à M. Dubois qui ont disparu comme je l'ai indiqué plus haut. Voici une lettre bien postérieure qui montre bien la gravité de cette crise.

ÉD. DUBOIS A M"" VALENTINE En réponse à sa lettre du 5 Mai 1889.

Bellecroix.

Chère et très honorée.

Rien ne pouvait m'être plus précieux que ces mots de votre part : « Personne ne sait mieux que moi, pas même vous, l'affection profonde et la confiance que mon oncle avait en vous. Il m'en parlait sans cesse, avec un accent qui sortait de son cœur. » Si je ne le savais pas comme vous, et aussi explicitement, je n'en étais pas moins bien sûr, implicitement. L'amitié,

dhomme à homme, se sent réciproquement et se communique sans paroles ni protestations. Ce sentiment est aussi spontané

que raisonné. Il est vrai, pur, désintéressé, indélébile... Jonathas avec David !...

De sexe à sexe, il peut se modifier, et s'il n'est pas combattu à temps, par la fuite et la .^ràce d'un secours supérieur, il arrive à prendre un empire désordonné et devient passion irrésistible, souffrance, oppression, délire, martyre... Raphaël...

Il n'y a pas beaucoup de Raphaëls, de vrais Raphaëls, mais il y en a pas mal de contrefaçons plus ou moins grossières ou incomplètes.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à iM. de Lamartine, pendant 41 ans (de 1828 à 1869), je l'ai connu dans l'intimité la plus touchante et la plus flatteuse pour moi, et cela depuis le 1" contact à Bordes^ et sur ses pressantes avances. Je puis bien dire, sans fausse modestie, que je comprenais, admirais son immense supériorité sous tous les rapports, mais que mon cœur, mon âme et mon esprit étaient heureux de se rattacher et unir à lui, et que le cœur rapproche les distances. A ce propos, le nom m'échappe de ce Raphaël, humble Patito de la jeune et belle Marie-Antoinette, dont la plainte mélancolique était mise sous le charme d'une des plus délicieuses mélodies d'Haydn :

Je ne vous dirai pas j'aime Votre rang me le défend, Mais le cœur qui fait qu'on aime Ne distingue pas le rang.

Pendant ce long espace de temps, 41 ans, de 1828 à 1869, jusqu'à sa fin terrestre, j'ai toujours été avec lui dans une athmosphère sereine et un ciel pur, sauf un seul nuage fulgurant qui, heureusement, passa comme un éclair. C'était à l'occasion de longues conversations et confidences de sa part, sur les embarras de ses affaires qui devenaient plus inquiétantes. Il avait vendu les

terres de Péronne, de Champagne et de Montculoz. 11 se décidait à vendre Milly. 11 avait réalisé la fortune mobilière de sa femme, touché de très grosses sommes de ses éditeurs. Je savais bien qu'il y avait eu des charges et refusions à payer et que le voyage d'Orient surtout lui avait beaucoup coûté. Enfin, au résultat, il restait avec les trois terres de Montceaux, Milly et Saint-Point avec pas mal de dettes et un train de maison qui, quoique modeste quant à lui personnellement, entraînait cependant toujours un résultat très dispendieux.

Il y avait des choses que je ne pouvais lui dire en conversation, et d'ailleurs sa parole triomphait facilement de la mienne. 11 m'avait écrit lui-môme une longue lettre sur ce chapitre et je me décidai à y répondre aussi de loin et avec plus de liberté.

Après quelques précautions oratoires, je lui disais à peu près : Vous comprenez très bien les affaires, les petites comme les grandes, et vous avez un tel besoin d'activité et d'action quelconque, que vous voulez et aimez faire tout par vous-môme. Mais vous ne pouvez surveiller et diriger par vous-môme les suites et la réalisation qui vous échappent et font défaut. Vous

n'êtes pas et ne pouvez ôlre au courant des détails, prix, conditions, accessoires, etc.

« Vous achetez très ?her le vin de vos vignerons que vous revendez ensuite à perte à des marchands en gros qui, pour payer comptant, achètent en conséquence. Vous fournissez aussi le blé à vos vignerons ; môme double perte pour vous. Tout cela réuni va loin et, avec la perte, il y a des embarras, ennuis, soucis, difficultés. Mais on dirait que votre nature prodigieuse ne compte pas avec les soucis et les difficultés, et qu'elle a besoin d'y vivre en se

jouant. Cependant Fàge arrive et les temps où nous vivons sont bien inquiétants. Je sais bien que vous êtes de force à tout affronter et s'il ne s'agissait que de vous personnellement, je n'insisterais pas. Mais il y a M™* de Lamartine, qui, si vous veniez à manquer tout à coup pourrait se trouver dans la détresse, et je crois qu'il serait nécessaire et urgent d'assurer l'avenir, tant pour elle que pour vous-même. 11 vous faut à peu près 100.000 fr. ou au moins 80.000 francs par an. Il faut donc les assurer et les constituer viagèrement le plus tôt possible. Vous garderez Saint-Point, bien entendu, pour y vieillir et mourir près du tombeau des vôtres où vous avez placé votre suprême espérance. Sptvavit anima mea. Si Montceaux et Milly sont un sacrifice pénible à faire, il sera compensé par bien des embarras et charges de moins. Vous respecterez votre viager comme une arche sainte dans son emploi, et, quant aux trésors que vous pourrez tirer de votre écritoire, ou autrement, je les abandonne à votre fantaisie, je veux dire

à votre libéralité et à votre charité inépuisables. » Je me doute qu'à ce sujet il m'échappa quelque expression inconsidérée, car il paraît qu'il fut vivement froissé et irrité. J'avais tort, sans doute, au moins en apparence, et j'en fut bien puni, quoique avec un grand cœur comme le sien, une simple inadvertance du mien ne pouvait rien risquer. Le lendemain, lorsque j'arrivai de bonne heure à Montceaux avant déjeuner, il me fit appeler dans son cabinet, et se levant à mon approche il me dit : « Vous m'avez blessé et humilié : laissez-moi ». Je restai altéré et muet et me retirant silencieusement, je montai chez M. de Champeauxpour lui faire mes adieux. Celui-ci restait dans la stupéfaction, lorsque, peu de minutes après, M. de Lamartine entra avec sa grosse veste de molleton, et me tendant la main que je saisis avec une émo-

tion indéfinissable, il me dit : « Mon cher Dubois, j'apprends que vous partez. Si vous avez à faire, je ne puis m'y opposer, mais pas avant déjeuner, je vous en prie. » Jamais depuis il ne m'a dit un mot relatif à cet incident, et j'ai bien vu que j'étais plus ancré que jamais dans son estime et dans son affection...

Ed. Dubois.

Les lettres relatives à cette période de misère ont disparu. Nous trouvons, sijc ans plus tard, la iranquillité et l'espoir. [Il s'agit évidemment de la souscription nationale aux œuvres complètes, voir la noie du début.)

Secrète.

Vos lettres sont toujours un tendre mémento mori. Hélas, nous le savons trop.

La lettre impériale avec la souscription de 10.000 francs nous tue à moitié ou aux trois quarts.

U faut être bien bon enfant pour attendre qu'on remercie du coup de grâce ! Ne répondez rien.

N'en parlez pas jusqu'à ce que je parle et marchez toujours. Une fois en route, le salut n'est qu'au bout du chemin.

Ici on ne commencera que dans quatre ou cinq jours faute de circulaires. Néanmoins on a déjà environ 120.000 francs.

Le probable est 400.000 dans les trois mois. Sans la lettre il y avait 2 millions surs.

On dit que Ghalons et Maçon vont très bien.

J'ai 900 lettres des départements offrant leurs services. J'accepte partout.

Il y aura là je pense 200.000 francs puis mes abonnements 100.000 francs.

En reprenant vigoureusement la campagne en décembre, on pourra aller peut être au million. Dieu est le maître.

U ne m'en faut pas tant pour me sauver de tout danger.

Avec 400.000 et mon travail et Monceau bien vendu, je réponds de tout. — Courage, donc !

Lamartine,

Parlez de ma sensibilité à M. Bellost. Je connaissais sa loyale énergie de cœur et d'esprit.

On m'offre 3 millions par le gouvernement et le corps législatif.

Je ne veux pas, mais Taisez vous. L'honneur avant la vie !

M. Dubois avait songé, pour forcer M. de Lamartine à limiter ses dépenses et à se créer des ressources pour Varracher aux bandits de l'Escompte, à mettre ses propriétés en loterie.

Voici quelques lettres échappées à la razzia de

M. ÉD. DUBOIS A M. JULES CAPLAIN

J'ai fait plusieurs courses à Montceaux et y ai

passé encore deux jours, dimanche et lundi dernier

J'ai profilé de l'occasion pour causer à fond de ses affaires, ce qu'il a fait volontiers et avec confiance, et pour lui démontrer la nécessité de prendre un parti définitif pour se sortir de sa situation embarrassée et si pénible où il se débat toujours en l'empirant... Je l'ai décidé au meilleur et seul parti avantageux qui est de mettre en loterie Saint-Point et Montceaux.

Par ce moyen, il lui restera Milly avec encore un reliquat et sa plume, et s'il reste tranquille en face de la vieillesse qui s'avance, tout ira bien. Autrement, il ne sortira pas de l'abîme. Je l'ai laissé bien résolu et bien en train de cette affaire dont je lui ai laissé un plan. Il va parlir nécessairement pour s'occuper de l'autorisation du gouvernement... Je vais être obligé

à faire quelques petites démarches pour préparer et emmancher cette affaire et organiser un comité directeur...

Quelques jours après ^ le 2 mars 1858, une nouvelle lettre démontrait que, pour donner une entorse à la loi sur les loteries^ il faut, sous tous les régimes, graisser certaines pattes :

Confidentiel (sans date).

— On désire donner l'autorisation.

— On est embarassé par la loi.

— On cherche un prétexte plausible ou spécieux pour la tourner.

— .le crois que le meilleur prétexte à fournir, c'est la demande du comité signé de cinq cent maires du département.

— Ce sera irrésistible. Lamabtine.

A samedi diner.

2 Mars 1858.

M. ÉD. DUBOIS A 31. CAPLAIN

La loterie de M, de Lamartine ne paraît pas possible à réaliser, au moins de la manière positive et patente comme nous avions pensé. Le texte formel de la loi est un obstacle qu'on franchirait peut être, mais à des conditions vis à vis du gouvernement que sa dignité

ne peut guères accepter Nous allons essayer de

tourner la difficulté et d'autres combinaisons, afin de parvenir au but de la libération définitive de ce pauvre cher homme.

Et la pièce ci-dessous est le projet de circulaire qui devait être envoyée aux maires du département, projet évidemment abandonné pendant les négociations relatives à Voffre impériale.

MONSIEUR DE LAMARTINE

Monsieur et cher Concitoyen,

Ce qui vient du cœur ne blesse pas le cœur. Excusez donc ce qui pourrait vous paraître indiscret ou pénible dans notre démarche ou dans nos paroles.

Vos dettes, dont nous connaissons de plus près que d'autres la source honorable, sont très considérables. Vous avez fait, et vous

faites encore pour en supporter le poids, des efforts qui auraient écrasé ou découragé tout autre; mais ces efforts n'ayant pas été secondés par un nombre suffisant d'abonnés à votre journal, nous savons que vous êtes résolu à vendre incessamment vos propriétés, quelque chères qu'elles vous soient, pour en remettre le prix à ceux dont ces propriétés sont le gage, et liquider votre situation.

Nous ne pensons pas à vous déconseiller ce qu'il y a de nécessaire et d'honorable dans cette résolution. Nous craignons seulement que ces terres, vendues inopportunément ou dans des conditions que la cupidité exploiterait, ne trompent votre attente et peut être les justes droits de vos créanciers. L'importance de vos vignobles, et leur étendue agglomérée, nuiraient même à la facilité et au prix de la vente.

En conséquence, nous nous sommes concertés, du

seul droit de notre sympatliie et de notre sollicitude, et nous venons vous dire : Puisque vous êtes résolu à faire le sacrifice de vos foyers, il faut au moins que ce sacrifice soit profitable. Comptez vos concitoyens pour vos intermédiaires officieux dans celte liquidation de votre fortune. Nous avons pensé que le meilleur et le seul moyen d'obtenir un prix convenable, était une loterie semblable à celles qui rendent accessibles aux plus petites sommes les terres des plus grands propriétaires d'Allemagne ou d'Italie.

Nous vous demandons de nous permettre de solliciter l'autorisation nécessaire du gouvernement. Nous croyons pouvoir compter que les moyens d'exécution ne nous feront pas défaut. Vous êtes aimé et honoré dans notre pays. Monsieur et cher concitoyen, sans aucune acception d'opinion, par tous ceux qui n'ont

d'autre parti que leurs bons sentiments. Cette loterie n'aura d'autre couleur que celle de l'amitié et de l'estime, et nous savons que vous ne voulez que celle-là. Réfléchissez, et daignez nous répondre.

Recevez, Monsieur et cher Concitoyen, l'expression de nos sentiments dévoués.

Encore une sol ul ion de contiiiuité clans les documents.

26 Décembre 1858.

Mon cher Dubois,

Votre lettre attend depuis une semaine sur ma table. J'écris cent lettres (chiffre vrai) par jour.

On m'a apporté les 16.000 francs. J ai d'après votre autorisation ajourné au 24 février.

Tout va bien. L'abonnement se fait sans un seul désabonnement notable et avec un notable accroissement jusqu'ici.

Je me suis emparé de la direction et j'espère m'emparer bientôt de l'administration de la souscription que la main inhabile du secrétaire laissait poser et tarir. Rien dans les caisses ou presque rien.

Elle reprend de mille à deux mille francs par jour depuis que j'y aplique mon expérience de la publicité. La réaction que j'attendais commence partout dans le cœur pour moi.

Elle ira en s'accroissant enc(»re dans un an. J'aurai le dernier mot, soyez en sûr. Les pays n'ont pas de volonté. Moi, j'en ai une et elle est résolue.

Aussi j'ai bon espoir. Si vous êtes ici vous m'aiderez du double.

J'ai pris bien part à vos bonheurs de famille. Vous en aurez toujours parce que vous les méritez.

J'accepte mes tribulations en expiation. Adieu et tendre attachement.

LAMARTlNEè

Livrez tout ce qu'on vous demandera pour foin, ftvoine, etc.. Je serai largement en mesure.

La lettre suivante^ dictée par Lamartine le 21 avril [probablement en iSijS) porte cette observation écrite beaucoup plus tard pendant une soirée où M. Du-

bois^ déjà vieux^ se plaisait à évoquer le temps passé [vers 1885) «ccc Vun ou Vautre de ses petits-fils.

Cette lettre a du être adressée à M^'^ Rivet, évêque de Dijon, dans le diocèse duquel se trouvait la terre de Monculoz. Dans le diocèse d'Autun, nous ne voyons aucun personnage à qui puisse s appliquer les paroles soulignées. Ni M^^ d'Héricourt, ni ses successeurs, non plus que MM^" Laudriot, Devoncouse, Rousselet, Thomas et Pitra nont exercé le ministère dans les campagnes .

Je ne dois voir, dans la sainte et touchante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, que la bienveillance à travers les pieux reproches. Ce n'est donc qu'à la bienveillance que je réponds. Le reste est de la polémique d'esprit. Je m'en tiens au sentiment du cœur et je n'admets après une pareille lettre entre vous et moi d'autre argument que ma reconnaissance.

Si c'est une extrême bonté à vous de vous joindre à ceux qui ont bien voulu me parler de munificence nationale, c'est un devoir pour moi d'écarter avec ma trop juste réserve cette idée. Je serais fier de tout accepter de mon pays si j'avais la conscience d'avoir beaucoup mérité.

Mais je n'ai mérité que son indulgence. S'il y ajoute son amitié et si cette amitié vient en aide à l'entreprise toute littéraire que je tente en ce moment pour prévenir la dispersion de ma petite tribu domestique et rurale, j'aurai tout ce que j'ambitionne ici-bas : un modeste patrimoine racheté par le travail, de bons

paysans heureux et stables dans leur chaumière et des amis nombreux ayant tous une hypothèque éternelle de reconnaissance dans mon champ. Je sais que vous êtes de ce nombre, monseigneur, et j'apprendrai avec honheur aux pauvres habitants de nos villages où vous avez pratiqué longtemps la vertu des vertus^ la Bonté, qu'en pensant à moi, c'est à eux surtout que vous avez pensé.

Agréez avec mes remerciements, monseigneur, l'hommage de ma respectueuse affection.

Lamartine.

Mon cher ami,

L'argent me déborde. Voyez ce que M. Desmarquet qui m'a donné préférence me donnerait de 600 pièces de vin vieux à son choix dans mes caves à Monceau.

Terme de six mois et neuf mois réglés en effets à ces dates.

Une dizaine de mille francs comptant.

A vous à cœur et à prière.

Lamartine.

16 Mars 1859.

Mon cher ami,

Ma femme va mieux mais pas encor hors de crise.

Je n'ai pas hésité à refuser les 2 millions pour causes d'honneur que je sens et qui ne se disent pas. Les paysans dont vous me parlez ont la probité mais ils

n'ont pas l'honneur. C'est le luxe de Tàme. Gela ne les regarde pas.

Ce qui les regarde c'est que je les paie intérêts et capitaux par mon travail avec un peu ou point de délais. Je le fais et j'espère le faire encore jusqu'au bout. Vendre est malheureusement impossible d'une impossibilité physique. Nul ne veut acheter un sou. Essayez.

Merci des fournitures. Servez largement. Il faut bien cultiver jusqu'au dernier jour et rendre les gens passablement heureux^ ne pouvant faire plus.

Je viens de faire un petit héritage d'une demoiselle inconnue en Normandie, ferme, maison, herbages. Gela vaut à ce que m'écrit G rémieu 180.000 francs. Les legs pour œuvres de charité qui me sont confiés sont considérables. Je m'en occuperai fin d'année. Gela vaudra je pense 80.000 plus ou moins pour moi. Vous demandez comment j'ai payé jusqu'à ce jour y compris le payement du 20 courant qui est dans mes mains onze cent mil francs.

Oui je les payés et en or, quittances et livres et effets acquittés en mains. Je peux vous les montrer comme au Comité.

Voici comment je les ai faits en chiffres ronds.

vendus à Didot, etc

20 000 vendus de mobilier, tableaux, etc.

Total... 1.3i0.0U0 francs.

Ce qui fait qu'il me reste en valeurs à terme et en fin d'abonnements 1838-1859 environ 400. OCO à toucher d'ici à décembre prochain. Plus 200.000 environ revenus bruts, vins, etc., plus 300.000 ou 360.000 de l'abonnement 1859-1860. Total à espérer, y compris la succession dans un an environ, un million rond.

Mais, sauf la guerre.

Pardon du papier. Je travaille aux entretiens et je n'ai que ce papier sous la plume.

Je fais ce matin une demande de concession de terrain au Conseil municipal de Paris pour trois têtes moi, ma femme notre nièce. Le conseil qui a tant fait pour Rossini fera pour Lamartine. Cela pourra faire.

1" Un azile inviolable s'il arrivait malheur par le fait de quelque créancier en cas de mauvaise vente ou de vente radicalement nulle de terres là-bas; 2° un joli revenu modique en sous - louant des cultures. Cela touche le parc des Rothschild à Boulogne. Environ deux hectares bons à louer.

J'y ferai ma cabane en bois en son temps.

L'alîaire sera décidée dans huit jours.

Je la crois noble, digne et prudente.

Je vous plains bien de ces persécutions de Poisat.

L'argent pétrifie.

Ne viendrez vous pas nous voir ici?

Adieu, adieu et pardon de tant grifTonner, mais avec vous je suis diffus. Le cœur déborde.

Lamartine.

Voici un écho de Voffre impériale dans une lettre de M. Dubois à son gendre, M. Caplain.

Mon cher Jules,

M. de Lamartine m'écrit en détail sa situation c'est toujours la même chose : En fin de compte un boni définitif dans son actif de 2 millions mais en attendant, point d'argent comptant et par suite la déconfiture et l'expropriation.

Voilà trente ans que cela dure et dans cette situation perpétuelle, il a toujours gaspillé et dévoré d'avance toutes ses ressources.. Mais, il y a un terme à tout. L'empereur lui a envoyé dernièrement M. Petelin, directeur de l'imprimerie impériale pour lui faire offrir un million voté par les chambres. Quoique très reconnaissant il ne croit pas devoir accepter... Il s'y décidera peut-être par nécessité.

Encore des négociations impériales.

18 Décembre 1859.

Éd. DUBOIS A JULES CAPLAIN

... Je vais peut être être obligé dans le courant de janvier d'aller cinq à six semaines à Paris. M. de Lamartine me tourmente pour cela. Il est en ce moment en grandes combinaisons pour parvenir à l'extinction de ses dettes et il est tellement peu sûr, même comme probité de ce qui l'entoure, qu'il compte sur moi pour lui donner ce coup de main... Indépendamment des

projets de publicité et d'ouvrages pour M. de Lamartine, il est question d'une autre affaire : — Vous avez pu voir que la vente deMontceaux est indiquée à Paris dans la chambre des notaires. Il paraît [mais ceci est encore tout confidentiel) que le gouvernement, c'està-dire l'empereur aurait l'intention de l'acheter pour faire une fondation de maison de retraite à des hommes de lettres ?... On le paierait très cher. Il est question de \ .200.000 francs, ce qui avancerait bien la libération de ce pauvre cher homme. Je suis en correspondance avec lui pour cela, etje le presse d'y joindre Milly, si c'est possible. Non seulement il paierait tout ainsi, mais il lui resterait quelques cent mille francs, avec Saint-Point, et tout les produits récents et futurs de ses ouvrages, rentes de Turquie et d'Angleterre, c'est-à-dire une grande aisance, tranquillité et dignité pour sa vieillesse.

Lagrange, 25 Août 1882, CH. ADEXANDRE, député, A M. Éd. DUBOIS

Cher et excellent ami,

J'ai manqué votre dernière visite avec un grand regret, je vais prendre ma revanche, vous demander à déjeuner samedi à Belle-

Croix et delà vous proposer une visite à Saint-Point où je n'ai pas fait mon pèlerinage l'an passé. Je désire me donner la fête de dimanche avec M"® Valentine, dans l'air, les souvenirs, l'âme du foyer, oià j'ai eu les plus belles années de ma vie. 'Je vous remercie de votre lettre précieuse de rensei-

gnements. Ils manquent parfois de précision, comme vous dites. Sur le prix des Girondins, de V Histoire de la Restauration, yen ai de précis. La souscription de Mâcon, 1858 et 1859 a donné plus de 50.000 francs et n'a coûté de frais que 500 francs. Nous avons mieux fait que Paris qui a tout dévoré en frais de bureaux avec Ulbach et autres. Il a vraiment gagné des millions. J'ai là des documents sur le produits du Conseiller du peuple, du Pays, etc. Comment avec cette fortune de son génie, et ses héritages, a-t-il pu laisser des dettes. Hélas, ses voyages, sa république, son hospitalité, s«s dons ont été des gouffres. Et aucune de ses terres n'est plus à sa famille, sauf Saint-Point. Et à qui ira-t-il ?

Il est si oublié, Bardoux m'écrit qu'il va faire dans les Débats un article pour la statue de Lamartine à l'Hôtel de Ville. « C'est un oubli, me dit-il, ce qui est pis. » C'est vrai. Quelle tristesse que cet oubli des démocraties, cette indifférence, cette mort du souvenir, cette paralysie morale, cette atrophie de l'ûme publique... Au revoir, nous causerons de toutes ces choses, samedi, deux à deux, dans la mémoire de .Lamartine.

Amitié. Ch. Alexandre.

Paris, 15 Janvier 1860.

Mo.N CHER Dubois.

Je ne fais pas affaire avec le Crédit foncier. Les estimations des inspecteurs ne s'élèvent qu'à 2.300.000 fr. pour les châteaux maisons et mobiliers. Ce n'est pas assez pour qu'il me prêle 1.300.000 francs.

Or à moins cVun million trois cent mille je ne veux pas m'engager par la raison qu'en empruntant une telle somme non remboursable il faut créer un amortissement. Or pour créer ces amortissements il me faut 300.000 en sus de mes dettes payés. Donc rien de ce côté.

Le gouvernement me paraît bien loin de penser à acheter Monceau. Il m'est très adverse, au contraire, et je crois qu'il pèse fortement contre moi au crédit foncier. Il faut donc attendre le 7 février, jour de l'adjudication à Paris chambre des notaires. Si je trouve un million et quelque chose, j'adjuge. Si non, non. L'apréciateur du Crédit foncier a apprécié 1.200.000 fr. Monceau moins le château maison etc. Ainsi l'acquéreur fera une bonne affaire.

Si je ne vends pas je resterai dans le statu quo forcé et je m'en tirerai par tems et travail.

L'abonnement va toujours d'une manière satisfaisante. La souscription reprise donne très peu encore. Mais elle ira longtemps. Gela m'aidera un peu sans me libérer. Avec le crédit foncier ou la vente de Monceau et l'exploitation des œuvres complètes (100 volumes bien comptés), tout aurait été fini.

Ne venez donc pas dans cette incertitude avant le

15 ou 20 février.

Mille amitiés.

Lamartine.

P. S. — Je n'ai pas vu votre fils. Dites lui donc que je n'y suis que de M h. 1/2 à 2 heures.

Mars 1860.

Éd. DUBOIS A J. CAPLAIN

J'ai reçu des lettres de M. de L. où il m'explique en détail les affaires. Il a bon espoir du résultat de sa dernière entreprise et il lui vient déjà, dit-il, des adhésions plus qu'il ne s'attendait. Je le désire plus que je ne l'espère. Enfin, s'il pouvait au moins faire face aux frais qui sont considérables, sans doute, tôt ou tard, il en tirerait toujours son compte. Quoi qu'il en soit, avec la complication de ses dettes et remboursements, il doit être bien à court d'argent.

Ailleurs, même époque :

Il me dit qu'il paie beaucoup au fur et à mesure de tous côtés. J'espère que le mouvement qui s'est produit en sa faveur à Londres et dans le Nord aura des résultats avantageux. Dieu le veuille...

5 Mars 1860.

M. Ch. ALEXANDRE A M. DUBOIS

... Avez vous des nouvelles du grand rêveur ? On le dit dans une crise de découragement. Nous ne savons rien de ses affaires. M'"*" de Lamartine qui m'a écrit ces jours-ci ne m'en dit rien, je crois qu'il tient toujours à sa chimère d'une édition en 82 volumes. C'est toujours la souscription. Et personne ne veut plus souscrire.

Paris, 25 Mars 1860.

Mon cher ami,

J'ai demandé jusqu'aux derniers jours du mois à M. Chapelain par les 9.600 francs. S'il peut me donner jusqu'au 15 avril, tant mieux, écrivez le lui mais à condition de nulle gêne. Je n'ai pas un écu inactif, en caisse. Tout est dans un va et vient perpétuel tous les jours pour suffire à ma grande opération des œuvres complètes, faite sans avoir les 300.000 francs nécessaires.

N'importe, elle s'annonce supérieurement bien, en 25 jours j'aurai déjà fait je le pense, 200.000 francs. Elle ira certainement au million au moins dans les trois ans. Les classes riches pas un. Les classes du petit commun, petite fabrique, même malaisées tout vient de là avec cœur et unanimité. J'ai mis le doigt sur la source là où je ne l'attendais pas, bien que j'aye eu toujours l'instinct d'une grande affaire dans cette opération qui sera la dernière avec tous les accessoires et développements à l'étranger et à l'intérieur en quatre ans et sous quatre formes.

Je croisa deux millions, en tous cas à 60.000 francs de rente constituées. Je vous en dirai plus long dans deux mois. Sans les semaines d'avant et après Pâques qui coupent tout par le milieu j'aurais été bien plus loin cette année. Mais il y a là un tems d'arrêt que l'expérience m'a toujours montré mortel aux affaires.

16 Avril 1860.

Mon cher Duiîois,

Je paie ce matin les 10.000 francs et je vous remercie de l'obligeante patience.

Je suis toujours sans argent sonnant mais j'ai beaucoup d'argent non sonnant depuis mon arrivée à Paris. J'ai fait à peu près 900.000 francs la valeur à peu près de Monceau.

Malheureusement c'est en excellents mandats mais le brigandage iiioui des banquiers d'escompte de Paris rend tout cela stérile pour la caisse comptant.

Je réunis avec une peine immense 400.000 pour le 45 mai prochain. J'irai huit jours payer ce que j'aurai à Maçon.

Quant à Monceau , il n'y faut pas penser. Ma dépouille est comme celle de Nessus. On dirait qu'elle brûle. Nul ne veut s'en vêtir.

Je cherche maintenant Milly à 600.000. Cherchez donc pour moi. Laforet s'en occupe à Lyon. Vous voyez donc que je suis content des affaires au fond, mais non dans le présent immédiat.

Les œuvres complètes ont produit en marché de libraires étrangers ou mandats directs environ 400.000 en un mois.

Cela a la physionomie d'un ou deux millions en 3 ans. Adieu. A revoir.

Lamartine.

Avril? 1860?

Je pense que vous pouvez mettre le p de ment de mes foins, paille, etc., au mois de décembre à peu près.

Les souscriptions à mes œuvres baissent beaucoup depuis quelques jours. A la fin du mois de mai, je ne ferai plus aucune publicité jusqu'au 20 janvier prochain. C'est la saison entière-

ment stérile pour ces sortes d'affaires. Il en viendra néanmoins une ou deux centaines pendant les mois d'été et d'automne. Gela fait environ 80.000 francs. C'est sur cela que je vous payerai alors. Quant à l'année 1861, si nous n'avons pas la guerre du carbonarisme, j'espère beaucoup sur un million ou un demi-million. Gela est plus sûr que le trésor fabuleux de M. Pilhaut.

Lamartine.

... J'aurai besoin de patience et de temps pour mes dettes personnelles à Monceaux.

Mes mémoires devront me faire de 3 à 500.000 francs, mais ce sera long, lent, et pas tout à fait cerlain.

Adieu, mon cher Dubois, soyez parla ilement tranquille sur le compte de Caplain qui, en tout état de cause, est assuré.

Mille et mille amitiés.

Alph. de Lamartine.

P. S. — Dites à Simian de m'écrit c à moi-même son acceptation et ses remerciemenls i- r M. Duruy. Je les transmettrai. Mille amitiés aussi ;. Simian et à

revoir dans cinq à six semaines, mais, hélas, sans argent avant trois ou quatre mois.

Alph. de Lamartine.

En tout cas, et en tout comptant j'ai déjà fait (je ne dis pas encore recouvré), mais fait et à recouvrer 700.000 ronds depuis mon arrivée à Paris!

Avec cela derrière moi, mes paiements retardés faute d'argent de poche à Maçon ces quelques semaines se feront rondement en avril.

Quant à la vente de Monceau, j'y aspire plus que jamais, mais je n'y compte pas. Personne absolument ne consent à mêler son nom au mien. Il faudra porter ce joug jusqu'à ce qu'un libérateur se présente.

Je cède à 900.000 francs, mais rien; un monsieur prétend vendre en actions mais je n'en crois pas un mot, bien que je l'autorise. Je connais trop le cœur du pays.

Adieu et soyez heureux comme vous méritez de

l'être.

13 Août 1861.

M. DUBOIS A M. CAPLAIN

Mon cher Jules,

J'ai appris avec grande satisfaction le deuxième paiement effectué par M. de L.; quoique sans inquié-

tude sérieuse sur le fond, je m'attendais encore à quelque renvoi. Le pauvre cher homme! Quelle vie d'inquiétudes, de tourments et d'ennuis qu'il mène, et par sa faute. Avez-vous vu son dernier numéro et l'article sur la géographie? C'est ravissant.

Paris, 16 Juin 1862.

J'ai payé ce matin, mon cher ami, les 146.000 francs. Soyez en repos. Je suis de plus en plus en perdition. Je vais tenter la loterie. Les demandes sont pressantes.

Je commence à être malade d'insomnie et de chagrin. J'ai pourtant encore environ 900.000 francs à toucher.

Mais c'est si loin.

Plaignez-moi. Priez pour moi.

Si vous venez à Paris, venez vite me voir.

La vente de Monceau est résolue... mais pas avant la récolte. Je cherche des épaules pour m'appuyer dans le vent.

J'ai très mal aux nerfs. Tout va mal, gens et choses. Donnez les foins et pailles à mes braves vignerons, mon souci.

Je n'ose aller sans argent ni rester.

Paris, 16 iMars 1863.

Mon cher Dubois,

Je commençais à être inquiet de votre long silence, car vos lettres font souvent mon plaisir et plus souvent ma consolation.

1" Je vous remercie de Gluny. J'ai signé oii vous avez dit le reçu. Le voici ci-joint. J'ordonne de servir également les abonnés. Je ferai toucher chez M. Gaplain.

2" Je ne vous écrivais pas moi-même parceque je vis depuis deux mois dans les suprêmes angoisses. L'affaire de Cologne et le bruit qu'on a répandu que je n'avais pas décapitai pour terminer dans l'année mes œuvres complètes auxquelles il manque encore neuf volumes, c'est à dire environ 160.000 francs ont arrêté instantanément mes recettes. La source manquant, que devient le fleuve à l'aide duquel j'ai pu payer jusqu'ici près de quatre millions en huit ans ?

Je me vois donc (entre nous deux seuls) véhémentement menacée de la vente totale de tous mes biens pour payer ici et pour achever de payer là-bas tout le monde. N'en parlez pas, mais sachez-le.

Dans une situation pareille où je suis depuis deux mois, vous jugez que je ne suis pas bien gai. C'est véritablement être étranglé entre deux portes. Je cherche de tout côté des ressources, mais je n'en trouve pas. Jusqu'ici tous mes ennemis et tous mes créanciers semblent s'être donné rendez-vous sur mes ruines. Néanmoins, n'ayez aucune inquiétude en ce qui vous concerne. Je serai prêt pour les 10.000 francs à la fin de juin et si je n'ai pas fait d'ici là quelque grand coup important et libérateur, je me trouverai seulement et en silence avec encore 6 ou 700.000 francs de capitaux jusqu'à ma perte finale. J'aurais voulu sauver Saint-Point pour ma femme et Valentine, mais le Crédit Foncier s'y oppose.

Quant à la politique, je m'en fiche et je suis à peu

près comme le pays. Je pense à moi et à ceux qui

vivent de moi.

Al. de Lamartine.

6 Février 1864.

A ion fils Henri Dubois-Caplain, affineur d'or^

71, rue des Entrepreneurs, à Grenelle (Paris).

Mon cher Henri,

Je suis bien aise que le petit retard du départ de M. de Lamartine te convienne pour l'effet que peut avoir sa recommandation près de M. Pinard. Je ne sais quel pourra être cet effet et le résultat, mais ce que je sais c'est qu'il ne dépendra pas de lui qu'il soit aussi favorable que possible. Au surplus, ce sera beaucoup moins une recommandation qu'un éloge au superlatif sous tous les rapports, mérile et talent, travail et énergie, probité et loyauté. D'abord il pense tout cela de toi et il a la même affection que pour moimême, affection dont il me donne tous les jours des témoignages plus vifs. Gomme il m'en témoigne chaque jour plaisir et reconnaissance, j'y vais presque pour tous mes dimanches et cela m'est d'autant plus commode quej'aiune voiture de Mâcon à CharoUes qui paï^se en bas de l'avenue à 10 1/4 du soir et me rend chez moi vers minuit 1/2 ce qui ne me donne aucun dérangement.

Il a une confiance particulière en moi principalement pour les questions littéraires et politiques, c'est-àdire sur l'opportunité et la forme, et même un peu sur le fond. 11 vaudrait mieux pour lui que cette confiance fut plutôt et complètement sur ses affaires et ses intérêts. Malheureusement, c'est là sa plus grande prétention et on peut dire sa manie. 11 en vient toujours à ses idées, ses fantaisies, ses illusions et ses prodigalités.

Je pense que tu as lu son dernier numéro en 3 . C'est moi qui en suis la cause. Après une conversation extrêmement brillante de sa part, je l'engageai à en faire un article, et comme il n'y trouvait ni prétexte ni titre, je lui suggérai l'idée de Talleyrand-Perigord, ce qu'il a immédiatement adopté.

Dimanche dernier, je lui ai suggéré encore l'idée d'en faire une brochure en y adjoignant la partie historique de la question ita-

lienne traitée dans le numéro de Machiavel, le tout précédé d'une brochure explicative et suivi d'un post-scriptum sur l'organisation des états fédératifs d'Italie, où le système républicain peut trouver sa place.

Il reçoit de tout côtés des lettres avec des admirations extrêmes, tant pour le fond que pour la forme... M. Thiers est le plus émerveillé, bien qu'il soit critiqué assez fortement dans deux ou trois passages, comme tu as pu le voir. Tu auras aussi remarqué la critique bien plus dédaigneuse de M. Dufaure. C'est de lui qu'il est question pour le système des petites alliances, et de M. Guizot pour les mariages espagnols. A ce der-

nier sujet, je suis témoin moi-même de sa divination : Nous étions huit ou dix personnes à Saint-Point le jour où cette affaire fut conclue, et il nous dit positivement : « Rappelez-vous que la dynastie d'Orléans est

perdue. »

Paris, 15 Juin 1864.

Mon cher Dubois,

Retenu à Paris quelques jours de plus par une recrudescence de rhumatismes je n'ai pu payer qu'aujourd'hui votre dette à M. Caplain, c'est fait et je vous prierai d'arranger avec Revillon de Monceaux, les foins que vous aurez à remettre à tous mes vignerons. Je serai bientôt à Monceaux bien empressé de vous revoir et de vous embrasser.

Alpii. de Lamartine.

Mes affaires vont toujours très mal. J'espère que tout reprendra au mois de décembre.

Monceaux, 20 Octobre 1865.

Mon cher Dubois,

Venez donc sans faute me voir quand vous le pourrez. Au moment de mes paiements tous mes marchés de vins sont résiliés. Vous jugez dans quel embarras je vais me trouver.

Mille amitiés.

Alph. de Lamartine.

Paris, 19 Janvier 1865.

Mon cher Dubois,

J'ai reçu votre lettre. Il fallait une si belle mort pour couronner une si belle vie. [Mort de M. Houx.)

Sachez, vous et votre respectable famille combien nous sommes affectés de ce qui doit vous consoler un jour et qui vous afflige aujourd'hui.

Je suis moi-môme prodigieusement affligé aujourd'hui par mes afl^aires qui vont assez bien mais infiniment trop lentement.

J'aurai bien du bonheur à vous revoir quand vous viendrez me fortifier et me consoler.

Recevez et faites recevoir par M"* Dubois tout ce qu'il y a dans mon cœur d'aftectueux pour vous et de respectueux pour elle.

J'envoie aujourd'hui à Maçon mon domestique Léon porter 40.000 francs à mes vignerons, etc.

Alph. de Lamartink.

Paris, 2 Août 1866.

IMoN CHER Dubois,

J'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai payé ce matin à M. Gaplain un mois d'avance les 4.000 et tant que je vous avais promis. Je serai prêt également à quelques jours de difl"ércnce peut-être pour le mois d'octobre.

Je compte partir pour Monceaux et Saint-Point dans 8 jours et presque sans argent, mais on me dit que mes

vignes sont belles encore. Cela me donne quelque confiance.

Mille tendresses.

Alph. de Lamartine.

Monceaux, 17 Décembre...?

F. DE CHAMPEAUX A Éd. DUBOIS

C'est encore moi, Monsieur, qui viens abuser de votre temps et de votre obligeance, et toujours pour le même objet. Diverses circonstances trop longues à vous expliquer par écrit ont ébranlé M. de L. Il parle aujourd'hui de vendre une partie de Saint-Point et de Milly. M"*" de L. désire vivement le maintenir dans ces bonnes dispositions. Elle désire non moins vivement en causer intimement et tout à fait à cœur ouvert avec vous et elle me charge de vous prier avec instance de venir à Monceaux mardi, s'il est possible ou mercredi au plus tard. Il vous faudra encore

coucher au château, car elle ne pourra causer librement avec vous que le soir après que son mari se sera retiré. — Je lui ai communiqué votre dernière lettre avant de la brûler ; elle en a été profondément touchée et elle s'est décidée sur le champ à vous donner sa confiance entière. Elle vous fixe mardi de préférence parce qu'il se pourrait que je fusse forcé de partir mercredi pour Marseille et qu'elle a la bonté de croire que je suis nécessaire à ce premier entretien.

M. Dargaud part demain ; nous serons donc parlaitement libres, mais il est de la plus grande importance

liO

que M. (le L. ne se doute de rien. Vous serez donc censé venir soit pour les livres, soit pour les bois à vendre à Saint-Point, soit pour une visite d'amitié en allant à Màcon. (Si vous répondez, écrivez chez M™* de Cessiat.)

M™* de L. vous fait un million d'excuses sur cette nouvelle importunité, sur ces dérangements si multipliés. Elle vous prouve par là qu'elle compte sur tout votre intérêt.

Adieu Monsieur, je n'ai pas besoin de vous dire que je suis tout à vous de cœur et d'estime.

F, DE Champeaux.

M. ÉD. DUBOIS A M-^ DUBOIS

Ma très chère femme,

J'ai fini mes livraisons de foin et paille à Monceaux mais j'ai encore à envoyer chercher là-bas vers le Charolais le restant de la paille et du foin, 4 ou 5 petites voitures en tout. Je pense, tant pour mes voitures que bénéfices avoir au moins un sac de mille francs sur cette affaire. S'il faut attendre un peu l'argent, il me tiendra compte de l'intérêt, et en fin de compte, je serai toujours payé.

J'ai reçu une lettre de M. de L. et une autre de Madame qui m'envoie pour les sœurs de Saint-Point 200 francs qu'elle a pris sur ses autres nécessités. Il paraît que les souscriptions à ses œuvres vont très bien en ce moment. Mais malgré cela je crains bien, ou plutôt y espère qu'il faudra encore vendre Montceaux

au mois de mai, et ce sera un avantage pour lui, car cette propriété quoique magnifique lui est plus à charge qu'à profit.

Sans date.

DU MEME A LA MÊME

Chère eï très bonne amie,

Je n'ai pas vu l'acheteur de Montceaux pour mon foin.

J'ai vu M. Foillard notaire qui augure assez bien de cette affaire que tout le monde semble voir favorablement, et beaucoup mieux qu'on aurait cru, vu la fatigue et l'impatience que le nom de ce pauvre M. de L. semble faire éprouver.

... Quant à lui-même qui voit toujours tout en beau, surtout les affaires qui le regardent, il ne croit pas à celle-ci et a l'air, même,

de la discréditer, bien mal à propos, car il y a pour lui un avantage de 3 à 400.000 francs. On m'a dit que la seule offre qu'il avait reçue était de M. Piot, 800.000 francs. — Quoiqu'il en soit je m'en vais toujours fournir les foins pour compte de qui de droit.

1" Août 1866.

...Le pauvre cher homme est encore à Paris retenu sans doute par les difficultés de ses affaires. J'ai reçu une lettre de lui il y a 8 jours. Il ne dit rien de son retour.

20 Décembre 1866.

EDOUARD DUBOIS A JULES CAPLAIN

... J'ai fait de fréquents voyages à Montceaux ces derniers tems, et il serait trop long de vous raconter les détails de ce dont il a été question. Je croyais r (M. de Lamartine) avoir déterminé à se libérer, liquider sa positions avant de mourir, et vendre en conséquence. Il est évident que du moment où il n'aurait plus rien, Userait alors assez riche. Il a donc écrit au Crédit foncier dans ce sens, puis deux jours après, une lettre contradictoire.

— M. Frémi a envoyé un inspecteur qui est venu tout droit chez moi. Enfin, il (M. de L.) a fini par prendre une demie mesure qui n'avance pour ainsi dire à rien, c'est de vendre à Montceaux les vignerons les plus écartés pour rembourser au Crédit foncier 500.000 francs. Cela sera déjà une petite amélioration de ne plus devoir que 200.000 francs de capital au crédit foncier, mais ce n'est pas là oii le bât le blesse le plus, ce sont les créan-

ciers ch'rographaires, nombreux et pour au moins (je ne sais s'il est sur lui même) 300.000 francs. La dessus, il a renvoyé toujours la solution avec les mt^mes idées et espérances chimériques. C'est une véritable aberration d'esprit, et la folie d'un grand esprit est d'autant plus grave et inguerrissable...

J'espère toujours qu'il finira par être amené et forcé à une mesure décisive pour ses affaires et il pourrait liquider, s'il le voulait. Figurez vous qu'il a encore à

Maçon à la recette plus de 200.000 francs disponibles sans intérêts. Et il n'a payé que les plus exigeants — (il ne regarde pas les comptes de pailles, de foins de blé qu'il renvoie àses vignerons et à des fermiers).

Bellecroix, 16 Janvier 1867.

Mon Cher Jules,

... Je n'ai point d'autres nouvelles de M. de Lamartine. Je pense qu'il s'embrouille de plus en plus dans ses combinaisons et ne se déterminera pas à prendre le parti salutaire et radical que je lui avais conseillé, à moins qu'il ne soit forcé et ce sera peut être trop tard pour une vente profitable.

L'avenir se montre de plus en plus chargé de menaces de perturbalions probables et prochaine. Si par dessus le marché il survenait de mauvaises récoltes de vins dans le pays, la vente deviendrait ruineuse et pour ainsi dire impossible tandis qu'aujourd'hui elle aurait certainement un résultat prodigieux. Je lui ai dit et répété tout cela. Je le lui rabâché encore aujourd'hui même. Ga ne servira probablement à rien, mais

j'aurais fait mon devoir d'ami.

Mon Cher Jules,

Nous attendons la visite de M. de Lamartine. J'ai appris la bonne nouvelle qu'une de ses parentes à Paris, la Générale de Pernettyqui vient de mourir lui

avait laissé par testament 100.000 francs à lui seul et 100.000 au reste de sa famille.

20 Décembre 1867.

J'espère être payé sur les 100.000 du legs de son oncle {à M"" Valentine).

En 1868, déjà, Lamartine ne s'occupe plus guère de ses finances :

3 Juillet 1868.

DU MÊME AU MÊME

J'imagine que la succession de 100.000 francs fournira des moyens, mais je sais que la réalisation s'en fait attendre... Elle m'a écrit il y a 8 jours au Creuzot une charmante lettre pleine d'amitié et de grâces, où elle me parle beaucoup de ses affaires, de ses ennuis, dont elle s'occupe, s'efforcant d'en débarrasser et dégager son oncle. Les difficultés se sont accumulées plus qu'elle ne croyait. Enfin elle commence à y voir plus clair et, en arrêtant les frais et dépenses inutiles, avec un peu de temps et surtout si le cours de littérature peut se soutenir un peu...

Liquidation de la succession.

Le Calvaire de Af"' Valentine.

Liquidation de la succession.

REMEMBRANCES

Dès 1867, M. de Lamartine, terrassé par la maladie, ne s'occupait pour ainsi dire plus de ses affaires. ^™* Valentine, sur les conseils de son oncle, s'en remettait pour tout à M. Ed. Dubois. Il y eut entre elle et ce dernier un fréquent échange de lettres. Il y en a de charmantes, bien que les affaires en fussent la cause.

Petite Muette, 3 Août 1867, M-« VALENTINE A M. DUBOIS

Monsieur et ami.

Je vous demande mille fois pardon d'avoir usé et abusé de votre si grande complaisance, mais mon oncle était si souffrant et il m'était tellement difficile de lui parler affaires que ce n'est qu'aujourd'hui qu'il lui a été possible d'envoyer de l'argent rue Michel-le- Corate pour commencer la libération... Pour la reconnaissance, nous serons toujours vos débiteurs.

Si j'en crois mes yeux et ceux de tous nos amis, vous serez, je crois, content de la mine de mon oncle. Il irait bien tout à fait sans les maudits soucis qui le dévorent...Le médecin exige impérieusement un repos de quinze jours en Suisse pour achever le traitement et mettre mon oncle au vert entre les soucis de Paris et les affaires de la campagne. On prétend que l'air des sapins sur les glaciers est un exellent tonique après une longua maladie.

Nous passerons par notre vallée de Saint-Point, plus belle pour nous que celle de Tempe.

... A revoir, c'est un bon mot à vous dire.

Valentine de L.

Paris, 22 Juin 1868. Avenue de l'Empereur, 135.

Monsieur et si excellent ami.

Ne croyez pas, parce que la main est forcément muette, il en soit ainsi du cœur. Lui, plus heureux, n'a pas besoin de temps, il traverse tous les espaces. Les nôtres vont souvent vous trouver dans votre charmante maison où l'on est si affectueusement accueilli et où il est si doux d'être admis. Me sera-t il donné d'y frapper encore? Je l'espère car j'ai bien envie de me retrouver à ce pauvre cher Saint-Point, dont votre voisinage est un des bonheurs. Hélas, je ne ramènerai pas mon oncle, j'ai peur, aussi bien que je le voudrais. Cependant on le trouve mieux et avec meilleure mine. Pour moi, j'ai lecœur trop intéressé.

Il empêche mes yeux de voir juste... Ici quelques détails de fournitures :

... paille... foin... vendange.

Je n'ai pas eu la chance de rencontrer votre fille et la charmante M"* Julia. Veuillez me rappeler au si aimable et si bienveillant souvenir de M°" Dubois que je me permets d'unir dans mon cœur aux sentiments si particuliers que j'ai pour vous. Vous connaissez ceux de mon oncle. Ils sont toujours aussi vivants. Il veut que je vous le répète, ainsi que son désir de vous serrer la

main. Il le fait de loin. Je glisse la mienne entre les deux vôtres en vous disant non pas adieu mais au revoir.

Valejntine de Lamartine.

Grenelle, 2 Février 1869.

Éd. DUBOIS A M"""" DUBOIS

Ma très chère femme.

... Tu as appris la mort de M. de Lamartine le matin même de mon arrivée. Je suis allé la nuit après diner avec Jules [Caplain) sans m'en douter. J'ai été bien ému de ce spectacle. Il était sur son lit et sa figure découverte était d'une grande beauté... Deux peintres étaient occupés à le dessiner.

On l'embarque demain par le chemin de fer à 3 heures du soir, pour arriver à Maçon à 5 heures du matin, et de là, de suite, le mener à Saint-Point. Un

grand nombre, ou du moins plusieurs de ses amis de Paris l'accompagneront, et|il y en aura sans doute beaucoup plus de Maçon.

La mort a fait son œuvre; la robe noire de l^me Yalentine en fait une recluse dans son cher Saint-Point. Mesdames de Pierreclos, de Delleroche, l'abbé Botheron viennent la consoler. M. Dubois emploie presque tout son temps à l'exécution des dernières volontés de son ami, et Celle qui, selon sa propre expression avait aimé M. de Lamartine comme nièce, comme fille et comme mère, regardait chaque soir le chemin qui amène de « Cluny, en « cherchant à deviner un petit point noir qui, en « s'approchant lui au-

rait fait reconnaître un bien « grand cœur et un ami bien désiré ».

De retour à Paris, elle voit M. de Girardin, « qui a « été si parfait d'intérêt affectueux. Il s'occupe de la « société des œuvres et il y voit un excellent avenir. En « ce moment, on fait une distribution de dividende... « [mais comme M. de Lamartine a perdu ses tVres)... « je n'y puis prendre part.

« Il faudra remédier à cet état de choses, mais ce « sera long... »

M. Dubois se rend à son appel et vient à Paris.

12 Mars 1869.

EDOUARD DUBOIS A M-' DUBOIS

Je commence à voir un peu clair dans les affaires de M. de Lamartine. Il y aura de reste pas mal, grâces

aux 500.000 francs du Gouvernement et aux nombreux petits payements que M™* Valentine avait faits depuis deux ou trois ans. D'ailleurs, elle est résolue de prendre au besoin sur elle-même pour finir de payer, s'il le fallait...

Je suis très touché des témoignages qu'elle me donne devant tout le monde, notaire... « Mon oncle m'a recommandé cent fois de ne rien faire que sur les avis de M. Dubois. » « Adoptez-moi, a-t-elle ajouté, comme si j'étais votre fille. »

Et M. Dubois agit d'abord d'une façon énergique^ confiant, trop confiant, dans la grandeur d'âme de l'empereur.

n Avril 1869.

M"»* DUBOIS A SA FILLE M"»« CAPLAIN

Ma chère amie.

... Je vous dirai que mon mari si bien disposé à être utile à cette charmante M'"^ Valentine a pris l'idée d'adresser une lettre à Tempereur pour le prier d'acheter Saint-Point pour qu'elle y finisse ses jours à côté de son oncle. Il en a fait part quelques jours après à M™° Valentine qui l'en a bien remercié mais qui en esl bien contrariée. La réponse en est arrivée hier du cabinet de l'empereur, mais à l'adresse de M""* V. de Ossiat, à Gluny et on lui a bien vite retournée à Paris et nous ne savons rien. Mon mari l'a suppliée

d'accepter en cas qu'on lui offre ce don. Je vous tiendrai au courant...

Grenelle-Paris, le 19 ? 1869.

ÉD. DUBOIS A M-"» DUBOIS

Je suis venu ce matin à Paris chez M. Mirés à qui j'avais apparier pour les affaires de M. de Lamartine. Nous craignions qu'il lui fût dû de l'argent, quoique n'ayant rien trouvé dans le fouillis de pa-

piers que j'ai débrouillés avec M™* Valentine et le notaire, mais heureusement, il ne lui est rien dû. Il m'a entretenu longtemps de beaucoup de choses, d'Henri qu'il apprécie beaucoup, de M"" Valentine à qui il fait toutes ses]^offres de services, et je crois qu'il lui sera très utile pour rentrer dans une bonne partie de la propriété littéraire gaspillée. Enfin des affaires publiques qu'il voit très en noir. 11 regarde la situation politique et financière comme très mauvaise et perdue. II en accuse les gens du gouvernement, et il dit que maintenant, ils poussent les choses au pis, afin de se rendre indispensables par la crainte et la frayeur affreuse des catastrophes extrêmes.

En vérité, à Paris, à part sans doute les gens officiels, on ne voit dans le monde des affaires que des gens mécontents et irrités.

A Grenelle, c'est encore pis : les quatre cinquièmes des industriels sont ruinés.

Us ne se gênent pas dans leurs imprécations.

30 Avril 1869.

ÉD. DUBOIS A JULES CAPLAIN

Mon cher Jules.

Nous avons fini notre opération à Saint-Point hier midi. Je suis revenu à Bellecroix avec le jeune clerc de M* Meignen... Il est parti ce matin à 5 heures pour Maçon afin de tout mettre en réquisition pour commencer ce soir môme l'opération à Mont-

ceaux où je vais me rendre moi-même pour les rejoindre dans un moment.

J'ai reçu hier à Saint-Point une Lien charmante, touchante et intime lettre de M™® Valentine. « Vous « avez jugé, me dit-elle, par votre propre cœur tout « ce monde là. » « L'empereur fait répondre que ce « qu'on lui propose n'est ni dans les habitudes ni « dans ses convenances)),etc...

jyjme Valentine ajoute : « Je vous remercie avec des « larmes d'attendrissement de ce que votre cœur ((vous a suggéré pour moi ; mais jil vaut peut être « mieux que cela n'ait pas lieu. Dieu a ses vues, je « m'en remets à sa volonté et ferai pour le mieux. »

Le jeune clerc qui s'est occupé de toute cette affaire m'a donné espoir que par certaines entremises on viendrait à bout d'cwancer pour M™" Valentine pour lui acheter et conserver Saint-Point, qu'il lai resterait assez pour rembourser et que par des influences en haut lieu (principalement le maréchal Vaillant) on obtiendrait pour elle une pension de l'J.OOO francs pour

la faire vivre. Si ce résultat peut s'obtenir, cela

vaudra encore mieux...

M** Valentine parle du plaisir qu'elle a eu à vous

voir tous trois.

E. Dubois.

18 Juillet 1869.

ÉD. DUBOIS A JULES CAPLALN Mon cher Jules,

M"' Valentine qui est très troublée et très inquiète pour ses affaires m'a écrit qu'elle avait besoin de moi pour diverses déterminations notamment en ce qui concerne la société par actions pour la propriété littéraire absolue, même inédite des œuvres de M. de Lamartine,

A l'instant, je reçois la triste nouvelle que la vente de Monceaux indiquée pour le 17, c'est-à-dire hier n'a pu avoir lieu faute d'enchères sur la mise à prix, ce qui rejette ses affaires dans le désarroi et l'inconnu, et la plonge dans le désespoir.

Je ne puis pas résister à cet appel et je vais me décider à aller à Paris lui offrir mon trop faible concours. Je pense arriver vendredi ou samedi. Ça me gêne sans doute, mais je n'ose pas parler d'ennuis et de contrariété, puisqu'indépendamment de la satisfaction de voir et de servir celte très chère dame et amie, j'aurai le bonheur de vous voir tous et de passer quelques jours avec vous...

Les créanciers sont tenaces; les brigands de l'Escompte, comme dit Lamartine dans sa lettre du d6 avril 1860 à M. Dubois, veulent être payés avant les autres.

Il faut, il faut vendre Monceaux.

Paris, 5 Janvier 1870.

M-"* VALENTINE A M. DUBOIS

Monsieur et bien cher ami,

Je viens vous demander si je puis, comptant sur votre bonne promesse, vous envoyer ma procuration pour me représenter

pendant la vente du mobilier de ce pauvre Monceaux ! Je ne voudrais pas vous imposer ce dérangement.

... Et en même tems ce sera une sécurité, une consolation si je vous sens là, veillant encore à ce que tout ce qui touche cette chère mémoire se fasse avec respect.

Et puis, il me semble quand vous m'aidez à accomplir mes devoirs, Dieu et lui doivent les bénir doublement, et je ne sais personne à qui je demande avec plus d'affectueuse confiance, parce que je sais avec quelle affectueuse bienveillance vous m'ccoutcz et m'accueillez toujours.

C'est dimanche 12 à 11 heures... J'envoie d'ici Louise qui sera là pour se mettre à vos ordres. Elle me remplacera auprès de vous comme vous me remplacez

auprès du public. J'abdique complètement entre vos mains.

Soyez le maître. Vous avez tous mes droits, si je puis encore en avoir. Je ne garde en propre que ma profonde sensibilité si émue de tout ce que vous faites pour moi. De cela je veux mourir insolvable.

Si par hasard vos affaires ou vos fonctions de juge de paix vous retenaient à Cluny et vous empêchaient d'accepter mon mandat, que faudrait-il que je fasse? Ayez la bonté de me dire bien vite si vous êtes libre et si M™" Dubois à laquelle je demande bien pardon de vous prendre, permet que vous acceptiez cette mission qui vous serait bien dure, je le sens, si la pensée du service que vous me rendez ne vous soutenait pas.

Rien de nouveau dans ce que vous savez. Je me sens ressaisie de toutes mes craintes et de tous mes troubles ; à force d'at-

tendre, d'espérer, de désespérer, je ne sais oii j'en suis. Si ce n'était Saint-Point, cette chère tombe, sa mémoire, deux ou trois amitiés dont la vôtre fait une des précieuses parts, je crois que je laisserais tout et que je me sauverais je ne sais oîi. Je n'ai plus de courage et je me le reproche ; lui en a eu jusqu'au bout...

Je vous envoie mes sentiments aussi invariables que mon cœur.

Valentine.

Grenelle, 29 Juillet 1870 [chez son fils affiiieur) \

M. DUBOIS A M"« DUBOIS Ma très chère femme,

Je viens t'annoncer que mon départ est définitivement fixé à samedi soir. Je pars avec M. Debai\ le jeune clerc de notaire que tu connais. Nous emportons les valeurs pour effectuer les paiements à Montceaux. Nous arrivons à Cluny par la première voiture du matin, vers 9 heures, et aurons le plaisir de déjeuner avec toi, avant de t' accompagner à la Messe (tu sais que M. Debar est un charmant garçon avec qui tu n'as besoin d'aucune cérémonie). Lundi de bon matin nous irons à Montceaux où nous avons de la besogne pour cinq jours au moins, 500 créanciers à régler et à payer. Nous les avons divisés, 100 par jour. — Nous n'allons pouvoir payer que 50 p. 100 parce que le crédit foncier fait embargo sur une grosse partie de la subvention de l'état jusqu'après la vente des immeubles.

D'un autre côté, le manque d'enchères et de la vente de Montceaux et la nécessité de baisser le prix de 180.000 francs sans savoir comment la vente aura définitivement lieu, joint à la diminution de plusieurs ressources et à l'augmentation des frais, tout

cela fait que les deux bouts pourraient bien ne pas se toucher et que M""* Valentine risque d'être bien embarrassée. — Le maréchal Vaillant s'est chargé de présenter et appuyer de tout son pouvoir une demande de pension pour elle de 15.000 francs, mais, dans le

tems de crise et de graves difficultés or l'on se trouve, on ne peut pas trop compter sur rien. Dans cette situation, je pense bien faire quitter aux créanciers les intérêts depuis 1864 en leur payant de suite 50 p. 100, et bien heureux pour eux si, comme nous l'espérons bien toutefois, on peut payer intégralement dans le courant de l'année le solde du capital...

Puis, cest la vente de Saint-Point. M'^' Valentine V annonce à M. Dubois : « J'ai Saint-Point. J'en bénis Dieu. Je le paye de toute ma fortune. Je ne pouvais pas mieux l'employer qu'à racheter sa tombe. M. P. est venu lui-même pour pousser d'avantage. 11 l'a fait avec fureur jusqu'à 193.000 francs. Pourquoi et à qui en veut-il ? Au souvenir de mon oncle ou à moi ? Mais laissons cela, il vaut peut-être mieux vis-à-vis des créanciers que cela soit ainsi, c'est plus digne... »

— Et cependant, elle ne peut même pas acheter un cheval pour faire les charrois nécessaires — à plus forte raison une voiture pour ses courses.

V « année terrible augmente les tribulations de tous. M. Dubois est accaparé par sa nombreuse descendance, et surtout par les terribles événements du Creuzot. Son fils, M. Oscar Dubois, le constructeur et Vingénieur des nouvelles aciéries et des fours à puddler a été menacé par les révolutionnaires et sauvé par quelques ouvriers qui lui ont fait un rempart de leurs corps. Il ne

peut venir à Paris. Les Pereire engagent un procès [quils perdront) contre la suc-

cession et les créanciers maçonnais . Le fameux Morgues^ l'inventeur d'un néologisme parlementaire est leur avocat. M"""" Valentine vient donc à Paris. »

u Je vous recommande, écrit-elle à M. Dnbois en partant, je vous recommande mon pauvre Saint-Point pendant mon absence. Si vous avez une heure à perdre, donnez la lui, et que votre pas ami empêche l'herbe de croître sur le sentier qui conduit où II repose. Jamais l'herbe de l'oubli ne croîtra sur votre place dans mon affection. Croyez le et rendez le moi. Que Dieu vous garde et vous conserve ! C'est aussi prier pour moi '>..,

... « Vous savez que le pauvre foyer que vous m'aidez avec tant de cœur à disputer au mauvais sort ne sera bien mien qu autant qu'il sera vôtre. Quand je vous y vois assis, il me semble Le sentir au milieu de nous ; Vous l'évoquez et son souvenir nous enveloppe encore davantage. »

Et M. Dubois retourne à Paris. Il écrit à AP^^ Bubois.

Ma CHÈRE FEM3IE,

...J'ai été très occupé ces jours-ci en courses pour M"""" Valentine et tu sais ce que c'est que les courses dans Paris... J'ai voyagé chez le notaire, chez M. Emile de Girardin, chez M. Emile Olivier, etc.. Je vais aller tout à l'heure chez M. (irévi, le célèbre bâtonnier des

avocats de Paris, sévère et honnête républicain avoué, et nommé récemment député dans le Jura, malgré tout ce qu'a pu faire le gouvernement. Il a fait ses offres de services gratuits à M'°®

Valentine, et je l'ai engagée à en profiter, pour s'abriter sous son autorité et se décharger des obsessions du notaire Foillard et de l'avoué Martin de Maçon qui mettent tout en œuvre (par intérêt personnel) pour qu'elle transporte et centralise à Maçon toute la liquidation de ses affaires. Pour moi, je trouve beaucoup plus utile sous tous les rapports de les centraliser à Paris, oii il y aura beaucoup plus de facilités, de ressources, de secours et d'influence, soit pour les affaires de Londres, soit pour celles de Constantinople, par les ambassades, etc., soit pour la propriété littéraire qui est extrêmement compliquée et embarrassée. J'en ai conféré hier longuement avec M. de Girardin qui y donne son concours précieux avec empressement. J'ai converti à cette opinion M. Desplaces qui était très circonvenu et influencé partons les gens de Maçon, vis-à-vis desquels sa situation n'est pas bien indépendante.

Pour moi, je ne veux point de mal aux Maçonnais, mais je ne m'embarrasse pas d'eux et dans tout cela, je ne vois qu'une chose : l'intérêt réel de M"^ Valentine, qui m'a dit et montré par écrit sur les deux vieux testaments de son oncle que celui-ci lui avait recommandé de ne rien faire sans mon conseil. Elle m'a prié avec un cœur et une grâce infinie de l'adopter pour ma fille, et j'en ai été touché. Hélas, lui ai-je répondu. Madame, jene puis guère vous être utile que de bonne

volonté et de dévouement, mais sous ce rapport, je ne vous ferai pas défaut...

Grenelle.

M. ÉD. DUBOIS A W^' CAPLAIN

...J'ai été occupé hier avec cette pauvre dame Valentine qui reste au lit très fatiguée ce qui n'est pas étonnant après de si longues fatigues. Je crois cependant qu'il n'y a pas de danger, mais elle tousse, elle a la fièvre, elle ne mange ni ne dort, et en se prolongeant, cet état de choses use beaucoup.

Elle a voulu faire son testament. Elle a voulu me consulter en tout et il a fallu que je l'écrive et le rédige à côté d'elle, pour qu'elle n'ait plus qu'à le copier. Ellem'a nommé son exécuteur testamentaire... etc. J'ai appris à la vénérer, à l'admirer et à l'aimer cent fois plus que jamais. Tout ce qu'elle m'a raconté des détails intimes de son oncle au point de vue religieux m'a bienfait du plaisir et de la consolation. Certainement c'est à elle qu'il a du en grande partie ce retour.

Elle m'a dit que j'étais son vrai ami et seul confident et qu'elle serait bien désolée de me voir partir, si ce n'était pour toi.

Saint-Sorlin, 6 Décembre 1871.

Mon cher Jules, ... Voici 4 jours que je suis complètement absorbé par les payements de la liquidation Lamartine dans le pays: 336 créanciers, autant de vérifications, quittances, etc.. Je viens par le premier train et rentre coucher chez moi , à cause surtout de ma femme,

toujours bien souffrante...

Ed. Dubois.

On ne tardera pas à faire les inventaires à Saint- Point et à Montceaux, M™" Valentine redoute d'y aller. C'est moi qui aurai sa procuration pour la remplacer. Elle ne veut rien faire sans moi.

Bellecroix, Février 1873.

Ma très chère fille,

... Jesuis allé avant hier mercredi à Maçon, à l'occasion du procès suscité par MM. Péreire à la succession de M. de Lamartine. Il s'agissait d'une somme de 150.000 irancs T^TÏs provisoirement au trésor sur les 500.000 francs de la dotation effectuée par l'assemblée nationale pour les créanciers chirographaireset comptés d'avance au Crédit Foncier dont le gage de 700.000 francs était d'ailleurs garanti par la première de toutes les inscriptions hypothécaires. Les Pereire prétendaient que, faut© de formalités de procédure exigées

parle Gode, ces 150.000 francs ne pouvaient plus faire retour aux créanciers chirog-raphaires, ce qui augmentait d'autant le gage des hypothécaires, c'est-àdire d'eux-mêmes, et pouvait entraîner une compromission très grave pour cette pauvre dame Valentine. Mais cette prétention injuste en équité et en morale a été victorieusement combattue même en droit strict et en jurisprudence par un avocat de Paris, venu tout exprès et envoyé par M. Hougeot qui m'avait écrit à cette occasion. C'est un M. Beaupré, originaire du Dauphiné, dont j'ai été très content sous tous les rapports.

Cette malheureuse A/™* Valentine de Lamartine avait tous les ennuis : La liquidation de la succession poursuivie^ comme on Va vu, de la façon la plus âpre qui se puisse concevoir par les Péreire [lettre du 2d juillet 1874) ne lui permettait même pas d'être certaine que la propriété de Saint-Point lui resterait. Elle craint que ce morceau de son cœur lui soit arraché. « Ce désastre la trouverait sans force, à moins que Dieu ne lui prête les siennes.

» Elle se décide à faire des ouvertures à M. Alphand pour céder à la ville ses droits sur le chalet de la Petite Muette.

D'autres rancœurs la guettent.

« Vous avez lu dans les journaux le refus de l'Académie d'entendre M. Olivier. Cet incident a pris les proportions d'un événement politique. Les journaux s'en sont emparés et retentissent des discours qu'on

aurait voulu mettre sous le boisseau. » {L'éloge de Lamartine était accompagné d'une apologie de NapO' léonin^ ce qui pourtant ne devait pas être agréable à la nièce de celui qui avait flétri les Carbonari pour les avoir bien connus en Italie). « Dieu merci, M. de Lamartine n'a pas besoin pour sa gloire de ces discours académiques, mais je trouve bien misérable un pays si divisé par les partis qu'il ne puisse faire trêve quelques heures pour parler de celui qui était au dessus de tous les partis. »

Dans cette même lettre, elle annonce Venvoi du 4' volume de la correspondance et demande des documents pour le 5" volume à M. Dubois, le fidélissime ami[V). Ce dernier lui répond. [Il y a pas à le nier^ nos grands pères savaient mieux que nous e.x primer dans leurs lettres leurs sentiments tout entiers.) Il la console ainsi : 8 mars 1874.

« Lorsque mon petit fils m'a quitté pour se coucher, je reste seul, les deux pieds au reste de feu. A la lampe, j'ai horreur de l'encre et ma vue se fatigue. A cette heure nocturne, je ne puis que rêvasser ou prendre mon violon qui est une autre manière de rêver dans cette langue ineffable qui n'a pas besoin de la parole, encore moins de la plume.

J'excepte les deux nuitées oïi j'ai dévoré ce 4* volume dont l'intérêt et le charme sont encore, comme vous

(/) Les fidèles étaient M. de Roudchaux, M. Dumesnil M. Alexandre, autrefois voi&in de Saint-Point, avait été élu à l Assemblée nationale qui avait accaparé tous ses soins et mis le désordre dans ses affaires. Il 7i'avait plus guère de relations qu'avec M. Dubois.

le dites, plus attachant, plus puissant que les premiers, pour moi surtout dont cette époque (automne 1828) correspond à la floraison et verte maturité de ma modeste vie, et où je rencontrai pour la première fois celui dont le prestige et les chants merveilleux avaient déjà saisi mon âme et, il me semblait aussi, mon cœur... Je le retrouve dans ces premiers jets spontanés de ses idées, tel qu'il se montra à moi, et que je l'ai connu toute ma vie, simple dans la grandeur, sincère dans la pensée, naturel dans l'idéal, libéral dans l'autorité, hiériarchique dans l'égalité, contenu dans la passion, généreux et prodigue de son génie comme de son or, religieux avant tout dans l'humilité delà vie humaine.

...Je suis ravi du discours de M. Olivier, bien que... mais il n'en pouvait être autrement dans le milieu et les circonstances oii M. Olivier avait à parler...

J'ai lu et relu et savouré votre chère lettre : Cœur d'or, âme divine, bonté inépuisable, tendresse délicieuse, charme ravissant, attrait vainqueur, grâce enchanteresse. Ah ! vous êtes de la vraie race Lamartine. Je le seas et le comprends plus que personne. Que vous dirais-je de plus?...

Je continue à végéter. Je n'ai que des regrets et point d'espérance, mais il me reste une fille, deux filles chéries, n'est-ce pas?

J'aime et j'aimerai jusqu'à la fin pour supporter le reste. »

Le 6 mars 1875, J/"* Valentine, qui souvent deman-

dait à M. Ed. Dubois de l'appeler « sa fille », revient sur ce point :

« Votre voyage à Paris me larde. J'y aurai ma part de fille. Vous savez combien je tiens à ce titre que j'ai réclamé et qui m'est si précieux... vous me retrouverez dans les mêmes soucis et les mêmes incertitudes pour le Chalet. M. Alphand, très amical et obligeant me laissa l'espoir de faire revenir le préfet tout doucement sur un refus motivé sur l'ennui que cette affaire pourrait peut-être lui occasionner. Le préfet ne s'est même pas donné la peine de jeter les yeux sur ma demande, au point qu'il ne sait même pas oîi est ma maison et qu'il me demande si j'habite Auleuil !...

Val. de Lamartine.

Bellecroix, 7 Novembre 1874.

M. DUBOIS A M'"^ CAPLAIN

Ma chère fille.

...Je suis encore allé au journal de Saône-et-Loire dont le compte rendu de la fête de Milly avait rendu inexactement les quelques paroles que j'avais prononcées. C'était plutôt une explication qu'une rectification. On m'avait fait parler d'une manière vague des principes d'ordre et des sentiments profondément religieux sur lesquels M. de Lamartine voulait asseoir la république. J'avais, moi, positivement précisé le christianisme et l'église ca-

tholique. On a fait quelques difficultés à accepter ma réclamation, mais elle doit pa-

raître demain. J'y tenais beaucoup parce que, suivant moi, la république n'est possible (si elle l'est dans le temps où nous sommes) qu'avec l'église catholique. J'ai parlé de la fin chrétienne de M. de Lamartine qui dans ses dernières années est revenu à la foi de sa mère et répétait sans cesse les prières et les espérances qu'elle lui avait enseignées.

Je suis allé hier à Saint-Point et j'ai donné ces explications à]M"^ Valentine qui en a été enchantée et qui m'en a remercié... J'ai osé écrire, lui ai-je dit, que je ne serai pas désavoué par vous... Oh, certainement, m'a-t-elîe répondu, et j'approuve d'avance tout ce que vous pourrez écrire et faire.

Et le lendemain :

« Décidément, je renonce à aller à Saint-Point aujourd'hui. Si je peux être débarrassé de l'audience à temps demain, je tâcherai d'y monter, sauf à revenir un peu plus tard. J'irai faire avec M™" Valentine une station à ce tombeau où sont enfouis tant d'esprit et tant de charmes de la vanité humaine, et où surnage cependant un souvenir de bonté et de charité comme un parfum qui monte jusqu'au ciel.

J'ai reçu hier une bien charmante réponse de jyjme Valentine. Elle aime surtout mêler avec les miennes ses prières et ses regrets en ces jours consacrés par la religion.

Ah! vous pleurer est le bonheur suprême, Mânes chéris de quiconque a des pleurs. Vous oublier, c'est s'oublier soi-même : N'êtcs-vous pas uu débris de nos cœurs.

En avançant dans cet obscur voyage, Du doux passé l'horizon est plus beau; En deux moitiés notre âme se partage, Et la meilleure appartient au tombeau.

La citation m'est venue et j'écris comme cela me

vient.

Paris, 6 Décembre 1874. Avenue de l'Empereur, 141.

Cher et excellent ami,

...Voici bientôt un mois que j'ai dit adieu à Saint- Point et à sa tombe, que j'ai serré votre main qui est celle du meilleur ami qu'il m'a légué, sachant qu'après lui il m'aiderait à porter la douleur et à supporter la vie...

L'imprimeur est en retard pour la 5" volume {de la correspondance) qui ne paraîtra que vers le 20 janvier. Maintenant, il s'agit de composer le 6* volume pour lequel nous avons l'embarras des richesses. M. Duménil et M. de Rouchaux doivent venir pour m'aider à ce travail qui sera long et difficile.

Pour le chalet, rien de fait encore... Je vais écrire demain à M. Alphand en lui expliquant ma situation pour qu'il me laisse jouir de mon droit (car il paraît que je l'ai) d'user de mon usufruit de la manière qui m'est la plus avantageuse. Je suis si lâche devant le chagrin que j'ai de quitter ce cher chalet que je me trouve toujours une raison pour remettre au lendemain ma demande...

J'ai eu hier M. et M"" Caplain, tous les deux si parfaits, si bons pour moi, si aimable parce qu'ils savent que vous voulez bien m'aimer un peu...

Merci de vos vers charmants. Ils ont toute la sève et toute la fraîcheur du printemps de la vie et de l'année. Hélas, l'homme seul n'a pas de renouveau et c'est pour cela que quand un mot, un parfum, un son le lui rappelle, il s'arrête et tout ce passé lui apparaît comme un rêve. Puis il reprend sa route en soupirant. C'est ce que j'ai éprouvé en vous lisant. Le renouveau est là-haut, dans le revoir de ceux qui nous attendent. Mais que la route qui nous y conduit est longue et triste parfois !...

Val. DI-: Lamartine.

Voici la réponse d cette lettre :

Décembre !874.

Éd. DUBOIS A M'"*^ YALENTINE DE LAMARTINE

Ah ! vous avez bien raison, très chère, très honorée et incomparable amie, le renouveau de la nature peut faire illusion dans la jeunesse et si, quand l'âge a passé avec SCS pertes, ses regrets et ses désenchantements, le cœur qui n'a pas vieilli et qui se sent la même puissance peut se laisser encore attirer au mirage, hélas il est bien vite ramené à la triste réalité de ce monde passager ; mais il se reprend à l'espérance, et il dit avec vous que le renouvea'i sera là-haut dans le revoir de

ceux avec qui nous nous retrouverons dans l'éternel amour.

J'ai lu, relu, pesé tous les mots de votre chère longue lettre. Je comprends tout ce que vous me dites et tout ce qui s'y rattache, même au-delà des mots. J'aime surtout et je suis bien heureux d'y trouver la marque d'une affection véritable et sincère pour moi. Je la réclame et je la veux. Vous me l'avez octroyée vous-mr-

me, et toute filiale, et c'est ainsi que je la veux, parce que j'y veux absolument un peu, que dis-je, beaucoup de tendresse.

Je vois qu'il vous en coûte bien de prendre une résolulion au sujet du Chalet. Je le comprends et je le sens presque comme comme vous. Ah ! s'il était sur le penchant, à Valneige, et que vous y fussiez confinée avec la vache et la chèvre, les poules et les abeilles, il ne vous faudrait rien de plus, l'eau de la source vous suffit; j'irais au printemps, en automne, avec un pain de la plaine dans mon bissac, faire la semence et la récolte du petit jardinet. Mais vous portez à travers le monde et vous ajoutez à vous-même le nom, le souvenir, la famille et les amis de M. de Lamartine. Quels que soient votre modestie, votre détachement et l'exiguité de vos besoins personnels, l'illustration et la noblesse de cette situation ont une exigence dont vous êtes forcée de tenir compte. — Et puis la bonté généreuse de la femme chrétienne et de la bonne parente !

Si Valneige vient de venir sous ma plume, c'est que c'est que j'y suis allé hier soir et la plus grande partie de ma nuit.

Quoique je lise peu, le soir surtout à cause de ma vue bonne, mais tendre, en dehors de la pâture indigeste des journaux dont les préoccupations si grave de l'époque font une habitude et un besoin, de la revue du monde catholique, du journal d'agriculture, des juges de paix et annales de jurisprudence, sans parler de tous les factums et correspondances officiels et personnels ; cependant, quand mes oreilles sont fatiguées des vibrations de mon archet ou mon imagination de vagabonder, je prends quelquefois un livre et ordinairement un volume de Lamartine.

Hier j'ai pris le 2" volume de Joceli/iiy et je l'ai lu d'un trait, sans compter l'heure, jusqu'à l'épilogue. Mes yeux pleuraient plus encore d'émotion que de fatigue.

Quelle âme et quel cœur ! quel homme ! quel génie, quel poète ! quel poëme ! Temple d'une pensée divine dont tous les détails sont sculptés, ciselés, fouillés, peints avec un choix d'idées, de sentiments et d'images, et un bonheur d'expression incomparable. Je ne m'arrêterai pas aux divers épisodes que vous connaissez mieux que moi, à la mort de Laure, à son ensevelissement, à la scène des laboureurs qui surpasse, même dans l'expression, mais surtout par la pensée humanitaire et chrétienne, tous les Virgile et les ïhéocrite du monde. Mais j'ai été particulièrement ému, saisi par la visite au toit de la famille et par la mort de la mère. Qu'il a bien senti et deviné tout cela ! Bénie soit la mémoire de celui qui nous a laissé ces accents divins; heureuse la postérité qui les recueillera. Et combien

suis-je plus heureux, (Et vous !!!) de les avoir reçus de ses lèvres avec sa voix et les chauds rayons de ses yeux.

Rappelez-moi toujours, s. v. p., au souvenir des quelques personnes qui ont de la bienveillance pour moi, d'abord à la bien bonne et bien aimable M™* Salomon que j'ai regretté de ne pas avoir l'occasion de voir assez à mon dernier voyage, l'excellent M. de Rondchaux, sans oublier M. Dumesnil, M. Debard et M. de Chamborand. Quoique j'aie à peine entrevu M. de Lagrange dont vous me parlez, je m'y intéresse beaucoup de tout l'intérêt que vous lui portez. C'est singulier ! Ceux que vous aimez, pourvu qu'ils vous aiment beaucoup, je suis disposé à les aimer et je n'en suis pas jaloux. La jalousie cependant est dans la nature, et, je le sais bien, dans la mienne. C'est qu'à côté du sentiment naturel,

humain, et par conséquent égoïste que je sens bien, peut-être trop, je trouve dans mon âme tout ce qu'elle peut sentir de plus pur, d'éthéré, de divin ! tendresse et respect confondus dans l'admiration.

Daignez en accepter le double et complet hommage.

Ed. Dubois.

Voilà bientôt le jour consacré aux vœux et souhaits officiels et banaux. Je vous dirai d'avance comme je disais dernièrement à ma fille Valérie à l'occasion de sa fête qui n'est pas sur l'almanach de Saône-et-Loire (il y a Eulalie à la place). Cette date m'échappe, parce que pour elle, comme pour vous, c'est tous les jours de

même ; fête, vœux, souhaits, amour et tendresse dans mon cœur.

Souvent la préoccupation d'amour filial^ de s^ appuyer sur Vami si intime de Lamartine revient dans les lettres de il/*^ Valentine, et M. Dubois en parle à sa fille :

— « C'est une charmante pensée pour moi que de te savoir avec cette chère dame Valentine. Les oreilles ne peuvent me tinter que délicieusement. Je ne dis pas que je me représente deux sœurs occupées de leur père, bien que cette chère dame se soit déclarée ma fille et m'a demandé ce titre. J'ai essayé, mais je n'ai pu me faire à lui donner ce nom. Je n'ai qu'une fille et la place était trop complètement prise. Les femmes de mes fils elles-mêmes ne sont que des belles filles. C'est tout ce qu'il est possible d'être en affection et en dévouement, mais c'est autre chose. De même pour jyjme Valentine. Je ne puis l'exprimer, c'est autre

chose...

Ed. D.

Le 5* volume de la correspondance de Lamartine est envoyé à M. Dubois. Voici les lettres quil écrit à ce sujet à sa fille et à Mme Valentine de Lamartine.

Bellecroix, vendredi soir, 12 Mars 1875. M. DUBOIS A M"* CAPLAIN

Ma très chère fille,

... J'ai écrit hier à M"" Valentine. J'ai reçu d'elle le 5' volume de la correspondance de M. de Lamartine

qui m'a bien intéressé, d'autant plus qu'il arrive à l'époque oii j'ai été tant mêlé dans sa vie et ses affaires. Il y a dans ce volume une 8^ ou 10® de lettres à moi adressées remplies de témoignages d'estime et d'affection. En lisant ce volume de lettres, il me semble l'entendre lui-môme presque avec les mêmes expressions, les mêmes idées, les mêmes appréciations, les mêmes prédictions. Tout son malheur a été d'avoir perdu la foi de son père et de sa mère. Avec cette base inébranlable, sa politique eût été irréprochable et féconde. Mais avec le déisme pur et la libre pensée de la raison humaine, ce n'était plus que la tour de Babel : la confusion et la dispersion.

12 Mars 1875.

M. DUBOIS A M'»^ YALENTIXE

Très honorée et très chère amie.

J'ai reçu votre lettre dimanche en même temps que le 5* volume de la correspondance, et il m'a fallu tout le baume et le charme de la 1'* pour tempérer la mauvaise humeur de cette

longue journée toute encombrée pour moi jusqu'à 10 h. 1/2 du soir avant de pouvoir me mettre à lire ou plutôt parcourir le livre.

J'ai voulu attendre de l'avoir lu pour vous répondre. J'ai été bien ému et impressionné. Il me semblait le voir et l'entendre lui-même, et en effet, je retrouvais à peu près dans les mêmes termes les idées elles sentiments, les jugements et les prédictions qu'il épan-

chait autour de lui et dont il m'a été donné d'être le témoin et le confident pendant tant d'années consécutives. Souvenir impérissable qu'il m'est bien doux de trouver consacré dans ce monument que votre piété a élevé à son nom glorieux. Le mien s'y trouve répété par lui avec estime et affection. J'ai lieu d'en être bien fier mais j'en suis encore infiniment plus heureux. Pendant iO ans de sa précieuse familiarité, l'honneur et l'avantage qui pouvaient m'en revenir n'étaient rien auprès du bonheur que j'en ressentais.

Ce fut ma gloire toute entière Et grande part de mon bonheur.

Et si dans ma jeunesse un peu de bon sens et de philosophie pratique et la conscience de mon insuffisance m'ont garanti de prétentions ambitieuses, maintenant que je touche au terme, ce monde n'est plus rien pour moi hors du besoin et de la consolation d'aimer encore, d'aimer toujours, et de faire un peu de bien. M. de Lamartine sentait et pensait de même, mais pour lui faire le bien était une grande chose et une grande action.

Mais revenons à lui, homme de pensée et d'action nettes et fermes, mais avec mesure et opportunité, de progrès sage, de réforme prudente. Sa politique était celle de 89 purgé de ses passions, éclairé par l'expérience, consolidé et basé sur le sentiment

religieux qui en découle : C'est ce qu'il m'a expliqué cent fois dès le commencement et ce à quoi je m'unissais avec enthousiasme.

J'étais déjà revenu du déisme vague de ma 1'" jeunesse au besoin, à la nécessité, à la foi de la religion révélée, du christianisme. Mais mon libéralisme s'y trouvait à l'aise et j'étais disposé à admettre, du moins en principe, la séparation de l'église et de l'Etat, tout en déclinant la responsabilité d'une séparation subite, perturbatrice et dangereuse. Depuis je suis revenu de cette illusion. J'ai vu, examiné, réfléchi. J'en suis venu à proclamer qu'il n'y a et ne peut y avoir qu'une vérité et elle est dans l'évangile et dans l'église catholique. Hors de là nous retombons dans la raison humaine livrée à elle-même, c'est-à-dire dans la tour de Babel, dans la confusion, l'anarchie et la ruine. Je suis à mille lieues de vouloir l'absorption théocratique des pouvoirs temporels. Le pouvoir temporel est indépendant dans sa sphère dans sa force et son autorité, mais il est sans droit contre la loi divine et lui reste nécessairement soumis. 11 est impossible de le contester à moins pour être logique de dire qu'il n'y a pas de loi divine ou, ce qui est plus séduisant, mais revient à peu près au même pour le résultat, que chacun porte la loi divine en soi-même dans son intelligence et dans sa conscience. S'il en est ainsi, je ne sais même pas comment une autorité quelconque pourra s'imposer à ma volonté.

Pardonnez-moi, très chère amie... Nous sommes en tems de pénitence. J'aimerais mieux parler de vous, mais ce que vous me dites m'attriste et me trouble, et puis j'ai l'espoir de vous voir bientôt et de causer plus à loisir... Ce sera la semaine après Pâques, je ne

puis pas partir avant. Vous savez que Paris ne m'attire pas et la rue de Passy encore moins, mais il y a à droite et à gauche sous les ombrages de la Muette deux nids où mon cœur trouve toute compensation. Adieu, très chère amie et fille. Je pense à déposer un bien tendre et respectueux baiser sur votre main et peut-être sur votre front.

L'année suivante, M. Dubois avait envoyé à la presse un article rectificatif sur Lamartine — « Merci, lui écrit-elle le 31 mai 1873, d'avoir voulu venger sa mémoire. Je ne suis pas en peine de la valeur de votre article. Je vous ai vu à l'œuvre. J'ai donc mon jugement. Seulement les journaux légitimistes sont comme les orléanistes, et eux bien plus injustement, si acharnés contre sa mémoire que j'ai peine à espérer qu'ils voudront bien ouvrir leurs colonnes à un homme qui à été son ami et qui a le droit et le courage de dire sur lui la vérité. »

Et elle ajoute le 17 juin devant le silence de la presse [en particulier de « l'Union ») qui prétend représenter les principes de la religion : « Si au lieu de soutenir si éloquemment que M. de Lamartine avait l'ùme la plus chrétienne et la plus religieuse, comme c'est si vrai, et qu'il est mort comme je souhaite à tous ceux que j'aime de mourir, — vous aviez dit qu'il était un abominable athée, toutes les pages du journal auraient été à vous. »

j/me Valentine revient ensuite à ses affaires — pro-

ces de la succession, affaire du Chalet^ e?inuis causés par les vignerons furieux de ne plus se sentir aussi largement arrosés gu autre fois par la pluie bienfaisante jusqu'à Vahsurde versée par le seigneur de Saint-Point. — Et cependant, quelles bontés avait pour eux la châtelaine ! Merci de vous en occuper et préoccuper

comme vous le faites. Je suis tenue ici (à Paris) à beaucoup de réserve. J'ai remis la conduite de ce qui me touche à M. Duclerc, vice-président de l'assemblée, très aimée et honoré dans tous les partis. Il a été ministre dos finances en 1848. Mon oncle en faisait grand cas. Vous avez dû le connaître alors... C'est lui qui est venu se mettre à ma di«iposition... Je vais au conseil municipal. J'aurais, grâce à vous, une voix et une influence toute gagnée. Tout ce que je vous dis là est pour vous seul, je n'en ai parlé à personne... Je me sens deux cœurs dans la poitrine, et je ne sais lequel du sien ou du mien est le plus tout à vous.

Val. de Lamartine

Cette affaire du Chalet, à laquelle M""^ Valentine s'était décidée à la suite de la lettre de M. Dubois du 6 décembre 1874, ne fut terminée qu'en 1879. Elle écrit de Saint-Point le 12 août :

« J'ai eu le cœur déchiré en quittant le pauvre cher chalet pour toujours. Dieu l'a voulu puisqu'il a rendu vaines toutes les tentatives que j'ai faites pendant dix ans pour le conserver. Mon départ a été un vrai arrachement ; et cependant j'y ai tant souffert puisqu'il n'y a été que si malade et pour y mourir. Mais les

larmes sont un ciment qui scellent le cœur aux murailles plus fortement, je crois, que les joies. C'est fait, maintenant il faut marcher en avant bravement. Vous m'en donnez l'exemple.

En effet cette époque fut dure pour M. Dubois comme pourM'^^ Valentine. M. Dubois crut à ce momeiit devoir faire le partage de ses biens entre ses enfants et, n^iyant pas étéenrichi- par V amitié d'un grand homme, par Vexercice constant de la charité ni par les fonctions, pendant de longues années gratuites, de Juge de paix, il résolut départager son temps entre sa fille et

Vunede ses belles-filles. Saint-Laurent et Paris, ou Belle-Croix, d'oii il voyait au loin, en se promenant sur la longue terrasse couverte, fumer la cheminée de Saint-Point.

Madame Valeuline prit 21, rue de Lisbonne, très haut, près du ciel, et ensuite 8, l'ue St-Philippe-du- Roule, un pied-à-terre parisien, mais elle prolongea beaucoup ses séjours dans sa chère Vallée. Elle demanda alors à M. Dubois devenir habiter avec elle, car « Saint-Point n'était pas complet sans lui ».

Cher et excellent ami.

... Si vous n'aviez pas des enfants, je vous dirai du fond de mon cœur de prendre Saint Point pour votre demeure et que de vous avoir sous mon toit et à mon foyer serait une joie et un honneur dont je sentirais vraiment le prix, mais j'espère encore que vous ne pousserez pas la folie de l'immolation jusqu'à laisser

acheter Belle Croix par d'autres et que vous pourrez vous promener encore de longues années sur cette galerie d'où on apperçoit Saint Point fermant l'horizon à deux amitiés vous attendant ; Lui dans le passé, moi dans le présent, ayant recueilli de son cœur dans le mien tout ce qu'il vous en donnait pour doubler ce que je vous en donne moi même...

Val. de Lamartine.

fai trouvé le brouillon de la réponse de M. Dubois [o ironie, sur le verso maculé d'une circulaire de « la sauvegarde du capitaliste ») : // était venu à St Point pour la remercier, mais n^avait pas voulu être introduit près d'elle, la sachant souffrante et s'était seulement reposé un instant près du gérant Renaud.

...Savez-vous à quoi j'ai pensé tant au coin du fourneau de Saint Point qu'en route et la nuit, et depuis : à l'amicale, filiale et j'ose dire alors tendre pensée que vous aviez de me proposer au besoin ime retraite à Saint-Point. Je sais bien que je ne le peux, ni ne le veux, avec les devoirs, les liens, les attachements positifs, sérieux, indélébiles et non moins doux du père de famille, mais dans le fond de mon cœur et dans la rêverie de l'imagination, je me suis abandonné à cette idée. Je ne vous détaillerai pas tous les charmes que j'y ai trouvés pour moi. Croyez-vous que pour me retenir et me consoler, je suis arrivé à dire que j'aurais peut-être fini par être fatigant et importun. Et cependant je m'attache surtout à aimer ceux que j'aime

beaucoup plus pour eux que pour moi même et que, ainsi, la retenue, les précautions, les ménagements prennent un charme infini et deviennent un bonheur même et une récompense.

Avec vous surtout, très chère et très honorée, ce sentiment domine mon âme parce que si la tendresse et le dévouement sont égaux, la réserve et le respect sont encore plus impérieux. Mais je sais que le cœur humain est un abimeoù la volonté peut s'illusionner et s'aveugler, et je m'effarouche à la supposition du moindre ennui pour vous. Mais cette pensée spontanée de votre cœur reste comme le plus précieux témoignage, le plus doux gage que j'embeaume dans le mien.

Voilà, certes, une manière de s'exprimer peu habituelle en notre siècle où le culte de la femme a terriblement évolué. M'^° Valentine, on le i'oit, recevait l'encens avec délice, et naturel. Le badinage n^ était cependant pas exclu. En 1885, cherchant un ménage de serviteurs pour mener sa basse cour et son jardin, elle demande a M. Dubois des renseignements sur les Préaux, an-

ciens fermiers de M. Caplainà St-Laurent: Peut il me convenir? Est-il habile? Dites moi aussi s'il a bonne physionomie et s'il parait d'un bon caractère. Et de môme la femme, si vous la voyez. J'aurais bien confiance aussi pour cela en M"" Caplain parce que vous êtes trop bon et porté à l'indulgence quand il s'agit de juger une femme, ce qui est du reste un excès de chevalerie dont je ne me plains pas.

V affaire du Chalet traîne en longueur.

Bellecroix 1877.

ÉD. DUBOIS A M. CAPLAIN ^jrac Yalentine est bien préoccupée de ses affaires. Elle ne voit guère moyen de s'en tirer et de conserver ce pauvre Saint Point. Il y aurait un moyen. Il paraît que la ville désirerait rentrer dans la jouissance du chalet de la Muette. On cherche même à la dégoûter. Elle consentirait à l'abandonner (quelque tristesse de souvenirs qu'il y ait pour elle) si on lui ofrait une indemnité annuelle suffisante. Je l'ai beaucoup engagée à faire agir ses amis dans ce sens, et à aller voir M"^ Alphand qui a certainement voix au chapitre. Elle vous en parlera probablement si elle vous voit. Je m'intéresse plus que je peux dire à cette admirable femme, très chère et excellente amie, non seulement par la mémoire de M. de Lamartine, mais encore pour elle même. Après vous, c'est ma plus grande affection, et elle me fait l'honneur et l'amitié de me la rendre. Elle m'écrit des lettres ravissantes. Adieu mes chers enfants...

Bellecroix, 12 Septembre 1877.

ÉD. DUBOIS A SON FILS ISAIE

... M. Forest, avocat, conseiller municipal de la ville de Paris, vient pour traiter avec M™® Valentine pour la rétrocession de l'habitation que la ville de Paris avait donnée en viager à M. de Lamartine, et dont elle a la

jouissance pendant sa vie. Tu sais que cette habitation est située à côté du parc de la Muette à Passy. Il est question de percer une rue pour communiquer avec la rue delà Pompe. M™* Valentine regrette bien de quitter ce séjour oii est mort M. de Lamartine, mais d'un autre coté elle a des revenus bien exigus et la pension viagère que devra lui donner la ville de Paris en compensation lui sera une ressource bien heureuse, car elle aurait été obligée pour vivre de vendre St Point et cette perte eût été bien plus cruelle pour elle. Gomme je suis toujours mêlé dans toutes ses affaires..., je dois restera St Point pour la mener.... ne m'attend donc pas

Mâcon, 20 Décembre 1878. M. CH. ALEXANDRE, [député, A M. Éd. DUBOIS Mon cher et excellent ami,

,..M™* Valentine m'a écrit ces jours-ci. La République de 1878 n'est pas reconnaissante envers Ihomme qui l'a rendue possible. Elle (3/"" Valentine) se débat dans les plus cruelles misères, cette noble femme que nous serions si heureux de secourir, par piété pour son oncle et pour elle-même. Aussi je vis dans les tristesses. Souffrir en soi-même, on s'y résigne ; mais souffrir dans les autres, non. Et on se désespère de son impuissance.

Nous sommes ensevelis sous les neiges qui sauvent les blés et les vignes, mais qui rendent les hommes malades. Vous qui êtes

un chêne, vous rie/ de toutes les brises glacées. Je vous souhaite mille consolations.

ENCORE QUELQUES REMEMBRANGES

A propos d'un article paru dans le Figaro, signé Ignotus, qui avait heurté quelque peu certaines susceptibilités familiales, M. E. Dubois écrit à sa fille^ M"^" Caplain, le M décembre 1884 :

Le portrait qu'il [Ignotus) fait de moi est plutôt flatté, quoique vrai. Je n'ai jamais eu près et autour de M. de Lamartine aucune prétention personnelle dépassant la simplicité et la modestie naturelle, mais de bon goût, d'un homme qui, en même temps qu'un peu de bon sens et de pratique, a dans sa conscience et dans son cœur le sentiment, l'intelligence et l'amour du beau. Au point de vue politique, j'ai été pour M. de Lamartine hors de toute comparaison dans son entourage. Il me l'a dit et me l'a prouvé. M°^* Valentine aussi le sait et me l'a répété. Elle me l'a prouvé aussi et me le prouve tous les jours...

Puis il écrit à M'^^ Valentine cette lettre, dont la plus grande partie est un écho de ses conversations d' autrefois à Saint-Point avec M. de Lamartine sur la question éternelle.

Très chère et très honorée,

Avant de partir pour Saint-Laurent où je suis attendu, je me hâte de joindre quelques mots à l'envoi du Figaro. J'ai été encore plus attristé qu'indigné de

voir un homme d'une certaine valeur et de talent et de position se plaire à dénigrer, insulter, caricaturer un homme comme M. de Lamartine, aussi grand et admirable, par le génie et par le caractère, l'âme et le cœur et tous les sentiments les plus géné-

reux. Je ne relèverai pas tout ce qu'il y a de faux et odieux dans cet article. Je ferai seulement remarquer que, lorsque cet Ignotus fait remarquer que M. de Lamartine est tombé dans un discrédit complet, même visà-vis de cette 3* République dont il est comme le grand-père, il fait ainsi de lui le plus bel éloge.

Je dirai encore à M. Ignotus que, si la vieillesse amène un affaiblissement dans les forces physiques, il n'atteint pas de même la partie intellectuelle et surtout la partie morale de notre être et que, dans tous les cas et dans tous les temps, elle a toujours été respectée et honorée dans les sociétés bien ordonnées.

Mais laissons là ce triste sujet. J'aimerais mieux revenir, si j'en avais le temps, sur celui de l'autre jour : le libre arbitre^ la liberté, l'esclavage; et répéter ce que je vous disais : qu'il y a souvent, dans les discussions, une confusion d'idées par suite des acceptions diverses des mots, du défaut de précision et de définitions exactes des expressions employées, d'où un défaut d'entente entre les interlocuteurs qui ont souvent raison, chacun à son point de vue.

M. Dargaud avait raison quand il voyait dans l'Evangile l'esprit de liberté;

M. de Circourt aussi, quand il y signalait l'autorité et l'obéissance;

Et M. de Lamartine n'avait pas tort quand, suivant le cours de sa pensée, il concluait : Le christianisme est la religion de Y Esclavage^ ce qui est parfaitement vrai quand il s'agit de la soumission absolue à la loi de Dieu et à sa souveraine volonté.

Mais alors, toute la question se réduit à savoir si l'Evangile est vrai, si le Christ est Dieu et sa religion véritable. Alors l'esclavage n'est que la soumission à la vérité éternelle, l'accomplissement du devoir suivant notre destinée providentielle dans l'exercice de la foi et du libre arbitre, en un mot la liberté, la liberté des enfants de Dieu. Car l'homme n'est pas un être indépendant par lui-même, il ne trouve en lui-même ni son principe ni sa fin. II ne sait ni d'oii il vient ni oii il va; et s'il rejette Yautorité absolue de Dieu, il tombe sous l'empire de l'esprit de mensonge, c'est-àdire de Satan qui a prononcé ce mot, effroyable et incompréhensible d'orgueil et de folie : Non serviam. Et c'est là le véritable esclavage.

Adieu, très chère et très honorée, et je voudrais vous dire : Au revoir. Je ne vous verrai pas avant votre départ. Mais vous reverrai-je plus tard, soit à Paris, si je puis y aller, soit à votre retour? Dieu le sait, et c'est une des plus douces satisfactions et consolations de mon cœur que je puisse lui demander et •espérer encore dans ce monde.

5 Mai 1889. Rue Saint-Philippe du Roule. 8. Cher et excellent ami, Merci mille fois du plaisir que m'a fait votre si

bonne et si affectueuse lettre... Personne ne sait mieux que moi, pas même vous, toute la confiance et l'affection profonde que mon oncle avait pour vous; il m'en parlait sans cesse avec un accent qui sortait de son cœur. Aussi est-ce pour moi, mon cher et excellent ami, un double motif de vous aimer. Je retrouve eu vous le souvenir de ce cher passé que je pleure tous les jours, comme je vous demande de retrouver en moi une partie de son cœur qui m'est comme la part la

plus sacrée de son héritage.

Voir pages 408 à 113 la réponse faite par M. Dubois à cette lettre.

1890. — M. Dubois allait toujours, malgré ses 88 ans, de son pas rapide la redingote sur le bras quand il faisait du soleil. Il avait renoncé à la chasse et aux courses dépassant les S kilomètres séparant Bellecroi.r de Saint-Laurent, mais il affrontait encore en voiture, en plein hiver, le ruban de peupliers de La Valouze et de Saint-Point. Si, comme il le disait souvent, il n'était plus qu'une ombre errante que n éclairait plus le soleil des vivants, il avait toujours la même âme et le même cœur, malgré la décrépitude des organes. — Son écriture était encore très ferme, sa mémoire excellente, malgré quelques absences.

Les fêtes du centenaire de Lamartine le fatiguèrent beaucoup. Beaucoup d'intervien's, une énorme correspondance relative à ces fêtes, des recherches à

n'en plus finir dans ses vieux papiers qu'il prêtait à M. Deton,!/. Cambray, /'a&^>e Sauvert, «J/. Loyse,e^c., puis en 1891 il se fatigua par les tentatives inutiles pour rentrer en possession de ses papiers cliéris... La glorification de son ami lui avait fait oublier qu'un livre, encore moins des manuscrits ne sont Jamais rendus, depuis que l'homme a su écrire... tel est le triste sort de tout objet prêté...

Le jour des fêtes, il reçut l'hospitalité à la grange Saint-Pierre [Charnay les Maçon) chez son vieil ami Alexandre, puis, comme s' il avait achevé son œuvre sur terre, véritablement défunct de sa fonction, il baissa rapidement.

En 1892, après avoir donné des conseils à sa fille sur les modifications à apporter aux vignobles de Saint-Laurent, son humble vallon, asile d'amour et de paix, il écrit, dune plume qui commence à s'égarer « sa tristesse d'être tout à fait impuissant et inutile, soit par l'état de sa vue, que de ses jambes et de lui même, de même, hélas, que pour tout le reste de sa vieille guenille, physiquement et même intellectuellement et moralement. Il faut excepter trois choses, ajoutait-il, dont j'ai encore, par la bonté infinie de Dieu, de quoi me consoler et fortifier dans l'espérance Savoir :

4° Cette espérance môme qui me fait dire et répéter avec ce cher et précieux ami depuis ma première jeunesse :

« Sur les mondes détruits je t'attendrais encore ».

2' ma conscience et

S" ma foi, qui restent indélébiles et qui, malgré ma misère et mon indignité personnelles restent ancrées sur la bonté et miséricordes infinies de mon créateur...

Puisje ne trouve plus qu une lettre de Jf^^ Valentine à M. Dubois.

Saint-Point, 13 Octobre 1893.

Cher et toujours si excellent ami,

Que vous êtes bon d'avoir bien voulu m'écrire une lettre qui m'a émue jusqu'au fond du cœur. J'aurais voulu pouvoir aller vous en remercier de vive voix et vous dire aussi ma reconnaissance., (vous me faites un mérite de ce qui fait mon bonheur)., mais ma santé y met un obstacle que je regrette profondément.

Croyez que moi aussi je vis dans la mémoire du cher passé où votre souvenir tient une si grande place. Je vous y retrouve auprès de celui qui nous attend la haut où il n'y aura plus ni larmes ni séparation.

Permettez-moi, mon cher et si parfait ami de vous quitter, ne voulant pas abuser de vos yeux, mais laissez-moi vous dire une fois de plus ma constante et profonde affection.

Val. de Lamartine.

Épilogue

M. Ed. Dubois mourut le 9 août 1895, dans sa 94' année. Af^" Valentine de Cessiat qui, après la mort de M. de Lamartine, avait hérité son nom^ lavait précédé dhm an dans la tombe. Il avait toute sa tête., tout son cœur, toute sa tolérance pour la jeunesse.

Gomme il est difficile de mourir, dit-il, en entrant en agonie, le bon Dieu m'aurait-il oublié ? Nous étions nombreux à son chevet. Il nous regardait parfois. Tranquille sur sa chère couvée, il attendait l'heure suprême où il allait, par de là le trépas, retrouver le nid désormais vide des ombrages de la Muette, celui qui avait rempli tous les moments de sa vie laissés libres par les soins familiaux, nid d'amitié que le trépas allait lui rendre plus intime encore : comme il ignorait la mort de J/"'* Valentine^ il dut penser :

Chère et très honorée, admirable témoin Des malheurs que subit notre grand Lamartine, Vaincu par les « Sans Dieu » de la

rouge églantine Qui vivaient de sa gloire et lui montraient le poing ;

Tu connus sa belle âme, ouverte et sans besoin, Sa trop large bonté, son faste en Palestine ; Victime de Vescompte, à la lutte il s'obstine, Et son âpre labeur lui conserve Saint-Point.

Puis il meurt ! Je le vois ! Il attend ma venue !

L'humaine vision s'estompe dans la nue

Où les soucis, bientôt, pour moi disparaitronl !

Je me réveille en Dieu ! J'échappe à ma guenille ! Accepte d'un mourant, toi ma seconde fille, Un baiser sur la main, un autre sur le front.

i. Caplain.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/edouardduboislam00dubo. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.